

D1
2382 i

00
See

L E
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
TOME III.

F 89-II

[Argens, Jean-Baptiste de
Boyer d']

Э. Т. РИМОНТ
ДЕЛЯ
УЧЕБНИК
ПО ФРАНЦУЗСКОМУ

LE
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.

TOME III.



A LA HAYE,
Chés **JEAN GALLOIS.**
M. DCC. XLI.

31
ЭНЧМОИРТ

АІЕД

БАТСЕВ

ЛОЯГС ЕЛ МІ



LE
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.

LIVRE CINQUIÈME.

IA jeune inconnue, à qui mon cœur étoit si étroitement liée, parut surprise en se réveillant de me voir attachée au che-
Tome III. A vêt

2 TRIOMPHE DE

vet de son lit , & elle m'en remercia de la maniere du monde la plus obligeante. Je lui demandai si le repos, qu'elle venoit de prendre, l'avoit un peu délassée de ses fatigues , & je la priai en même tems de vouloir me regarder comme la meilleure de ses Amies. Vous m'avez déjà donné , Madame , me répondit-elle , trop de marques de vôtre bonté , pour que je ne sois pas penétrée des sentimens de la plus vive reconnoissance , & je ne scâi par quel endroit j'ai pû mériter que votre pitié vous intéressât si fort en ma faveur. Eh ! vous moquez-vous , Madame , lui répartis-je ? Qu'ai-je fait pour vous que vous n'eussiez pû attendre de toute autre personne que de moi ? Que je me croirois heureuse , si mes foibles services pouvoient vous être de quelque utilité. Agissez en , je vous prie , avec moi avec la même franchise & la même libe-

berté, que si j'avois depuis long-
tems l'honneur d'être connue de
vous; & croyez que ce sera m'o-
bliger que de me fournir des occa-
sions de vous prouver mon atta-
chement. Non! Madame, j'ose
vous l'assurer, jamais il n'y a eu im-
pression pareille à celle que votre
vûe a fait sur mon cœur, il s'est
donné à vous tout entier, & je
vous avoue que mon bonheur dé-
pend d'avoir quelque part à votre
amitié.

LA charmante inconnue, avec
qui je m'entretenois, alloit me ré-
pondre, lorsque Julie vint lui
demander, de la part de Dom
Carlos & de Dom Inigo, s'ils
pourroient avoir l'honneur de
la saluer. Elle répondit qu'elle é-
toit confuse de leur politesse, &
qu'elle recevroit leur visite avec
plaisir, qu'elle demandoit seule-
ment qu'on lui laissât le tems de se
lever & de s'habiller. Elle s'ima-

4 TRIOMPHE DE

ginoit sans doute que nous aurions quelque robe à lui prêter , car la sienne étoit encor dégoutante d'eau; & nous étions sorties du Serrail sans qu'il nous fut venu en pensée de faire un paquet de nos nippes , & étoit-ce là un point qui méritât la moindre de nos attentions? Nous n'avions donc pour toutes hardes que celles que nous portions sur notre corps; ainsi ma nouvelle Amie fut obligée de demeurer au lit , en attendant que l'on eût le tems de faire sécher ses habits. Je lui appris en peu de mots les grandes obligations que , mes Amies & moi , nous leur avions. Elle parut charmée du portrait que je lui fis de ces deux jeunes Seigneurs. Je ne faisois que l'achever lorsqu'il entrerent dans la chambre où nous étions. Je lus dans les regards qu'ils jetterent sur l'inconnue un étonnement d'admiration bien capable de flater son amour

mour propre, si elle eût été moins occupée de sa douleur; mais je m'appercevois des violences qu'il lui en coûtoit pour commander à ses soupirs & à ses larmes. Dom Inigo & Dom Carlos, après lui avoir fait leur compliment qu'ils tournerent de la maniere du monde la plus polie & la plus gracieuse, lui demanderent si elle vouloit bien souffrir qu'ils eussent l'honneur de souper avec elle. C'est me jeter dans la confusion, Monsieur, répondit-elle à Dom Inigo qui portoit la parole, & que je lui avois fait connoître comme étant le Capitaine du Vaisseau. Je fçai que je vous suis redevable de la vie. Quoiqu'elle ne soit pas pour moi un bien, je ne dois pas cependant vous en avoir moins d'obligation, & je vous en aurois déjà fait mes remercimens si j'avois pû me présenter devant vous avec décence. Eh, de grace, Madame, reprit

A 3 le

6 TRIOMPHE DE

le Capitaine Espagnol, croyez que
c'est à moi à me féliciter, & à ren-
dre graces au Ciel, de ce qu'il m'a
fourni l'occasion de sauver une aussi
belle vie que la vôtre. Et pourquoi
n'ai-je pas eu l'honneur de connoître
plutôt celle pour qui la pitié m'inté-
ressoit, vous m'auriez vu voler à vô-
tre secours, & ne me reposer que sur
moi du soin de vous arracher au pé-
rils où vous étiez exposée.

LE ton passionné dont s'expri-
moit Dom Inigo, les tendres re-
gards qui accompagnnoient ses pa-
roles, me firent juger que ce n'étoit
pas la politesse & la complaisance
seule qui eussent part à un compli-
ment si galant, & je n'en fus point
surprise: jaurois pu défier l'indiffe-
rence du cœur le moins fait pour
aimer de tenir à la vue de notre
aimable inconnuë. Les réponses
qu'elle fit aux deux Espagnols, qui
à l'envi sembloient prendre plaisir
à lui donner les louanges les plus
ne

flateuses , me donnerent lieu de ne pas moins admirer sa modestie que la délicatesse de son esprit ; mais ce n'étoient point là les qualités qui la distinguoient le plus. Chaque trait de sa vie , dont elle va elle-même faire le récit , sera pour moi un sujet d'admiration , & j'espére qu'il sera une source d'instructions pour les jeunes personnes de mon sexe.

SALIM & Rosalie étant venues nous rejoindre , Dom Inigo sortit pour aller donner ordre que l'on nous aprêtât promptement à souper , & que l'on dressât une table dans la chambre où nous étions réunies autour de la belle inconnue. Le dernier coup dont elle venoit d'être frappée étoit trop rude , pour que nous pussions espérer de ramener aisément la tranquilité dans son cœur. Il faloit laisser au tems le soin de fermer des playes trop récentes encor , pour qu'elles pussent se fermer si-tôt. Nous n'ou-

A 4 bli-

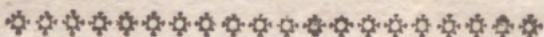
bliâmes cependant rien, mes Amies & moi, pour calmer un peu sa douleur ; mais l'image de ce cher Epoux, que la mort venoit de lui enlever, ne pouvoit sortir de son esprit, & lui faisoit répandre des ruisseaux de larmes. Elle ne cessoit de répéter son nom, qu'elle ne pouvoit prononcer sans quelque nouveau transport de tristesses. Pour la distraire de son chagrin, je lui demandai si avant le souper elle ne souhaitoit pas venir un peu respirer l'air sur le tillac ; &, lui présentant en même tems ses habits que l'on avoit eu soin de faire sécher, & qu'un Domestique venoit de rapporter, je l'exhortai à se lever, en faisant signe à Dom Carlos de se retirer, ce qu'il fit à l'instant. J'eusse été bien fâchée qu'une de mes Amies m'eût disputé le plaisir que j'eus de tenir lieu de femme de chambre à l'aimable inconnue. Je laissai agir, mon

mon cœur dans les petits soins que je lui rendis. Mais que de graces, quel air touchant ne mettoit-elle pas dans les remercimens qu'elle me faisoit! Voilà bien des sujets de confusion, Madame, me dit-elle en m'embrassant tendrement, que vous me donnez. Et voilà, lui répondis-je, des choses qui ne se disent point du tout entre Amies. Agissons, s'il vous plaît, librement ensemble, je vous en prie. Croyez-vous que si je me trouvois dans le même cas que vous, je songeasse à refuser les petits services que vous voudriez me rendre? non; assurément. Je vous lafferois tout à votre aise vous occuper après ma figure, vous pourriez me retenir des heures entieres à ma toilette, que je ne m'en plaindrois point; mais nous n'en n'avons pas tant à passer sur le tillac, profitons du peu de tems qui nous reste pour aller prendre l'air. Et:

A s. je

je lui présentai en même tems la main pour la conduire. On avoit fait étendre un long tapis , sur lequel Dom Inigo avoit fait placer plusieurs piles de carreaux qui nous servirent de siéges. Le Capitaine Espagnol, qui n'avoit pu voir la belle inconnue sans s'éprendre pour elle d'une passion bien tendre, nous donna une petite fête à laquelle je ne m'attendois pas. Il avoit appris qu'il y avoit dans le Vaisseau quelques passagers qui jouoient en perfection de différens instrumens. Il les employa pour nous donner le plaisir d'un concert qui fut très-bien exécuté; &, comme il s'étoit aperçu que la Dame à qui il vouloit plaisir y avoit paru sensible , il voulut que l'on le répétât durant le souper. Je lui fis un gré infini de cette attention qui suspendit pour quelques momens les douleurs de mon Amie. Je ne l'entendois plus fou.

soupirer, j'eus même la consolation de lui voir prendre quelque nourriture. Je la crus enfin assés tranquile pour oser la prier de nous raconter ses avantures, j'attendis cependant la fin du repas pour lui en demander le récit. Je vois bien, Madame, répondit-elle, qu'il me seroit inutile de me défendre. Puisque votre pitié généreuse vous fait partager ma douleur, il est bien juste que je vous en apprenne la cause. Vous allez juger si rien est capable de me consoler de la perte que je viens de faire. Quel Epoux, ô Dieux! plus digne de ma tendresse que celui que la mort vient de m'enlever? Elle ne put prononcer ces dernieres paroles sans répandre quelques larmes. Nous lui laissâmes le tems de les essuyer, après quoi s'étant un peu récuëillie en elle même, elle commença ainsi son récit.



HISTOIRE
DE LA
MARQUISE
DE
GEVRICOUR.

IL me seroit inutile de vous parler,
& de ma naissance, & du tems
qui s'est écoulé depuis jusqu'à ce-
lui où la raison commença à éclai-
rer mon esprit des premiers rayons
de sa lumiere. Je n'avois pas en-
cor atteint ma huitième année que
la mort m'enleva le Comte de Per-
nix mon Pere, & quelques années
après ma Mere le suivit au tembeau.
Je n'avois qu'une seule Sœur, qui é-
toit mon ainée de deux ans, avec
qui j'avois été élevée dans un Châ-
teau

teau éloigné de quelques lieus de Toulon. Mes Parens peu accoutumés des biens de la fortune s'étoient retirés dans cette campagne, où ils vivoient des petits revenus que leur avoit laissés la perte d'un procès considérable. Les leçons de sageesse, & de vertu que ma tendre Mere ne cessoit de me donner, ne s'effaceront jamais de mon esprit. Et, ce qui les gravoit profondément dans mon cœur, c'est qu'elles étoient appuyées de la force du bon exemple. Uniquement occupée du soin de notre instruction, elle nous donnoit tous ses momens, à ma sœur & à moi. Dès l'âge le plus tendre, elle s'appliqua à nous faire prendre du goût pour la lecture; mais elle ne nous mettoit en main que des livres propres à polir l'esprit & à nous pénétrer de sentiments d'honneur, de pieté & de religion. Attentive à nous donner une éducation conforme à nô

tre naissance, elle vouloit que nous n'ignorassions rien de tout ce que doit scavoir une jeune personne destinée à tenir un rang distingué dans le monde; mais sa principale étude étoit de nous former selon l'esprit de Dieu. Mes cheres Enfans, nous disoit cette vertueuse Mere, n'oubliez jamais que les hommes, quelque corrompus qu'ils soient, n'accordent leur estime qu'à celles dont la sagesse régle toutes les actions. Si votre vocation vous destine pour le monde, vous n'y apporterez pour toutes richesses que votre seule vertu. La Providence de Dieu n'a pas permis que nous pussions vous laisser un opulent héritage. Nous tenions de grands biens de sa libéralité, il a souffert qu'ils nous ayent été enlevés. Je n'en murmure pas, parce que j'espére que votre vertu, & que l'éducation Chrétienne que j'ai tâché de vous donner, vous tien-

tiendront lieu des plus grands trésors. Par votre ardeur pour la vertu, par une constante application à vos devoirs, efforcez-vous de mettre Dieu dans vos intérêts. Ne perdez jamais de vue la crainte de sa loi, & souvenez-vous qu'elle seule peut vous mettre à couvert de bien des dangers, où votre innocence peut-être exposée. Une jeune personne ne peut s'armer de trop de défiance contre elle-même. Je veux que des sentimens d'honneur, que certains principes de modestie & de retenuë, que d'autres motifs naturels suffisent pour lui faire éviter les pièges qui seront tendus à sa vertu; il y a des occasions critiques, des tentations dangereuses dans lesquelles ces divers secours sont impuissans, si la voix du devoir & de la Religion ne se fait entendre au fond de nos cœurs.

C'ETOIENT là les leçons édifiantes que notre vertueuse Mère

ne

ne cestoit de nous répéter. La modestie, la bonté, la douceur, l'affabilité, une pitié compatissante qui nous intéressât en faveur de tous les malheureux, étoient les vertus dont elle nous recommandoit le plus la pratique, & dont elle nous donnoit chaque jour de nouveaux exemples. Le seul titre de miserable sembloit donner droit à ses bienfaits, elle ne dédaignoit pas d'aller visiter elle-même ceux qu'elle sçavoit être dans l'indigence: elle les consoloit, entroit dans le détail de tous leurs besoins, & elle n'étoit contente que lorsqu'elle y avoit pourvu. La bonté de son cœur étoit la mesure des secours charitables qu'elle leur donnoit. Et, pour être en état de les continuer, elle n'accordoit rien au faste ni au luxe. Une sage économie, dont sa charité étoit le motif, lui faisoit trouver dans la médiocrité des revenus, dont nous

nous jouissions, un superflu qu'elle regardoit comme le patrimoine des pauvres.

JE ne finirois point, si je voullois parler de mille autres vertus dont la Comtesse de Pernix ma Mere nous laissoit voir dans elle un modéle achevé. Pourquoi le Ciel ne m'a t-il pas toujours conservé cette tendre Mère ? mais, hélas ! je n'avois pas encor atteint ma treizième année que la cruelle mort me l'enleva. J'étois dans un âge à pouvoir sentir bien vivement toute la grandeur de la perte que je faisois, que de larmes ne me coûta-telle pas ! Je me serois livrée au plus affreux desespoir, si celle qui m'avoit donné le jour, & qui avoit pris soin de me former à la pratique de la vertu, ne m'avoit appris de bonne heure à respecter les arrêts de la Providence, & à m'y soumettre avec une humble ré-

résignation. Je ne rapporterai point les discours touchans que nous tint cette vertueuse Mère peu de momens avant que sa grande ame s'envolât dans le Ciel , ce fut une répétition de toutes les leçons de sagesse qu'elle nous avoit données.

SA mort nous laissa , ma sœur & moi , dans l'état du monde le plus triste. J'ai dit que mes Parens étoient peu accommodés des biens de la fortune , & qu'ils ne s'étoient retirés à la campagne , que pour épargner des dépenses auxquelles ils n'auroient pas pu fournir. Mais la vüe du peu de biens qu'ils nous laissoient n'étoit pas ce qui m'inquiétoit. Je n'avois aucune vocation pour le Couvent , je voulois demeurer dans le monde ; mais y resterai-je chargée du soin de ma conduite ? Que de périls pour mon innocence qui m'épouvan-
toient !

toient! la Baronne de Fondreville ma Parente, veuve agée de trente cinq à quarante ans, & qui avoit une fille à peu près de mon âge, nous proposa, à ma sœur & à moi de nous prendre chez elle. Ma sœur qui ne pouvoit souffrir le séjour de la campagne, & qui s'étoit formé l'idée la plus flatteuse de plaisirs qu'elle se promettoit de goûter dans le monde, engagea notre Tuteur à consentir que nous profitassions des offres de notre Parente; mais ce fut à condition que le prix de notre pension n'excéderoit pas de beaucoup celui qu'è nous aurions été obligées de payer dans un Couvent. Il convint aussi avec la Baronne de l'argent qu'il nous donneroit pour notre entretien & pour nos menus plaisirs. Ayant pris ces différens arrangemens, que la médiocrité de notre fortune rendoit nécessaires, il donna congé aux femmes qui nous fer-

JE ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle étoit peu propre à me confirmer dans les sentimens de Religion & de Pieté que ma vertueuse Mère avoit tâché de m'inspirer. La première leçon, qu'elle nous donna, fut de nous dire qu'étant mieux partagées des dons de la nature que de ceux de la fortune, nous devions régler nos penchans sur notre intérêt; que nos jeunes appas ne manqueroient pas de nous attirer une foule d'Adorateurs, que nous ne devions en rebuter aucun, mais qu'il falloit laisser tomber notre choix sur ceux qui pouvoient nous assurer un état de prospérité & d'abondance. Cette première leçon fut suivie de plusieurs autres de coquetterie, qu'elle nous débita avec une vivacité qui ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fut elle-même très-persuadée de l'utilité des

des conseils qu'elle nous donnoit,
mais que j'étois résolué de ne pas
suivre.

L'o n peut juger que la conduite
de la Baronne s'accordoit assez a-
vec la belle morale qu'elle venoit de
nous prêcher. Sa maison étoit le
rendez-vous de tout ce qu'il y avoit
de Dames & de Cavaliers unique-
ment occupés de leurs plaisirs. Ma
Sœur fut servie selon son goût. Elle
étoit entêtée de sa figure , qui n'a-
voit cependant rien qui pût flater
son orgueil; mais retirée à la cam-
pagne , & continuellement éclairée
par les yeux d'une Mère vertueu-
se , elle n'avoit encor fait l'essai de
ses charmes sur aucun cœur , & elle
en mouroit cependant d'envie.
Ses désirs furent satisfaits. Elle par-
tagea avec Mademoiselle de Fremi-
net notre cousin les hommages de
quelques jeunes Gentilshommes ,
qui par leur flatterie augmenterent
le penchant qu'elle avoit pour la
co-

coquetterie. Madame de Fondreville notre Parente commença dès-lors à avoir pour elle une prédisposition qui n'étoit fondée que sur l'ardeur que ma Sœur témoignoit à mettre en pratique les leçons qu'elle lui avoit données. Il falloit pour plaire à la Baronne, avoir un goût marqué pour le faste, le luxe, le jeu & la galanterie ; ce n'étoit qu'à ce prix qu'on pouvoit s'insinuer dans ses bonnes grâces. Ne s'occuper que du soin de plaire, donner une partie de la journée à la parure, & consacrer l'autre au jeu, aux promenades, aux spectacles, à de tendres entretiens, & à des conversations où l'on ne devoit chercher à faire briller son esprit que par des traits satyriques ; c'étoit-là la distribution de tems qu'elle nous avoit fait elle-même, & que ma Sœur, à l'exemple de Mademoiselle de Freminet fille de la Baronne, suivit avec ardeur.

Mais

Mais cette distribution de tems,
où je ne voyois aucun moment mar-
qué pour la priere & pour les
autres devoirs de Religion, ne fut
pas de mon goût. Un pareil
genre de vie ne s'accordoit pas a-
vec les leçons de sagesse que ma
vertueuse Mere avoit tâché de
m'inspirer, & qui étoient trop pro-
fondément gravées dans mon
cœur pour que je pusse les ou-
blier.

Ce n'est pas que je voulusse
faire profession d'une vertu sauva-
ge & farouche. Je scavois qu'il
étoit permis à une jeune person-
ne de mon sexe de relever par un
peu d'art les dons de la nature,
qu'il ne lui étoit pas défendu de
donner quelques momens à sa pa-
rure ; mais je scavois aussi qu'elle
ne pouvoit sans une vanité ridi-
cule étre entêtée de ses charmes,
qu'elle ne pouvoit sans crime se
faire de l'art de plaire son unique
étu-

étude. Je n'ignorois pas qu'il y a des plaisirs innocens que la loi nous permet de goûter ; mais, ces plaisirs , je croyois ne devoir les envisager que comme des délassemens , & je ne pensois pas que la Religion me permît de m'en faire une occupation & un emploi. J'étois bien persuadée qu'une jeune personne s'expose à faire un sot personnage dans le monde , & qu'elle se traduit en ridicule , lors qu'elle y paroît avec un air de prude qui lui fait emprunter les dehors d'une sagesse rigide , qui critique tout , qui blâme tout , qui , confondant également ce qui est permis avec ce qui ne l'est pas , ne peut souffrir l'enjouement d'une conversation amusante : mais je ne pensois pas , que , pour qu'une conversation fut vive & animée , il falût que le sel de la médisance en fît l'affaisonnement.

Mes principes , comme l'on voit ,

vouloit étoient bien différens de ceux de ma Parente. Elle auroit cependant voulu que je me fusse conformée aux siens ; & parce que je crus devoir m'en tenir à ceux dans lesquels ma Mère m'avoit formée, ma Parente n'eût plus pour moi que de l'aversion & du mépris. Elle ne cessoit de me répéter que je n'étois point faite pour le monde, que l'obscurité d'un Cloître étoit ce qui me convenoit ; & que, si je voulois suivre son conseil, je n'hésiterois pas d'y aller me renfermer. C'étoit chaque jour quelque nouvelle raillerie de sa part que j'avois à effuyer ; &, ce qui auroit été capable de me décourager , si j'avois été moins assermie dans la pratique de mes devoirs , c'est que ma Cousine & ma Sœur elle-même ne manquoient pas de se joindre à la Baronne, & trouvoient à chaque instant quelque occasion de me mortifier. Ma modestie passoit

Tome III.

B dans

dans leur esprit pour timidité , ma
retenue pour grossiereté , mon ex-
actitude à satisfaire aux exercices
de la Religion pour scrupule. Don-
nois-je quelques momens à la prié-
re , ou à une lecture sainte , ou
allois-je entendre quelquefois la
parole de Dieu , c'étoit hypocrisie.
Montrois-je une pitié compatissan-
te pour les malheureux , & em-
ployois-je à les soulager une partie
de l'argent que mon Tuteur me
donnoit pour mes menus plaisirs ,
c'étoit cagoterie & simplicité. Il
arrivoit souvent que l'on prolon-
geoit le jeu ou le bal bien avant
dans le jour ; si je me retirois dans
ma chambre lorsque je croiois que
la bienséance me le permettoit ,
ou que je ne pouvois plus tenir
contre le besoin de prendre quel-
que repos , j'étois accusée d'impo-
litesse. Rien enfin dans ma con-
duite qui ne fut censuré ; mais je
m'en consolois aisément , & je
con-

continuai à m'en tenir au plan que je m'étois formé. Le monde a des joyes & des plaisirs innocens , je les goûtois sans m'y livrer , & ils avoient pour moi d'autant plus d'attraits qu'ils n'étoient suivis d'aucun remors.

MAIS je ne m'aperçois pas que je m'étends un peu trop sur ce qui ne doit être regardé que comme un prélude au recit de mes aventures. Je n'avois donné aucune marque de ma sensibilité. Mon cœur s'étoit conservé jusqu'alors dans une parfaite indifférence. Ce n'est pas que je n'eusse souvent occasion de voir bien des objets capables de faire sur mon ame quelque impression ; mais j'étois armée de défiance contre les hommes. On m'avoit fait plusieurs tendres déclarations , je les avois écoutées sans que ma vertu parût s'en effaroucher ; car je ne crois pas que ce soit un crime d'inspirer de l'amour ,

B 2 mour,

mour, ni que c'en soit un de souffrir qu'on nous en parle. Mais nul de ceux, qui s'étoient épris pour moi de quelque passion, n'avoit pû encor trouver la route de mon cœur. Il n'étoit pas cependant insensible, & le moment approche où je vais en faire l'épreuve. Mon indifférence étoit pour Mademoiselle de Fréminet, & pour ma Sœur, le sujet d'un étonnement dont elles ne pouvoient revenir. Comme elles étoient persuadées qu'il entroit beaucoup d'hypocrisie dans ma conduite, elles s'imaginerent que je n'étois pas à beaucoup près autant indifférente que je la paroifsoit : &, pour éclaircir les soupçons qu'elles eurent à ce sujet, elles employerent un artifice qui fut suivi d'un succès bien différent de celui qu'elles s'en promettoient.

LE jeune Marquis de Gevricourt tenoit le premier rang entre

tre les Amans de ma Cousine , qui , coquette à l'excès , ne pensoit pas qu'elle pût avoir un trop grand nombre d'esclaves attachés à son char . Ce fut de lui dont elle se servit pour se donner une comédie , dont elle fit malheureusement tous les fraix . Remplie de l'idée avantageuse qu'elle avoit de ses charmes , elle ne pensoit pas que le Marquis pût lui échapper . Ainsi ce fut sans craindre aucune infidélité de sa part , qu'elle le pria de jouer auprès de moi durant quelque temps le personnage de soupirant . C'est-là une complaisance , lui dit-elle , qui sera & pour vous & pour moi un sujet d'amusement . Vous triompherez de la prétendue indifférence de ma jeune Parente , qui , au moyen de quelques dehors d'une sévère insensibilité , voudroit nous faire croire qu'elle conserve un cœur inaccessible aux traits de

B 3 l'a-

l'amour. Je suis assûrée que deux ou trois tête à tête , que vous aurez avec elle , suffiront pour l'attendrir. Nous entendrons , sa sœur & moi , les discours que vous lui tiendrez & ce qu'elle vous répondra. Mais brusquez les choses de façon à pouvoir lui arracher bien-tôt l'aveu de sa foiblesse ; & lorsque vous l'aurez obtenu , je vous prierai de discontinuez les soins que vous lui rendiez. Nous verrons alors si sa petite jalouſie demeurera tranquille.

LE Marquis , de qui j'ai appris dans la suite l'entretien qu'il avoit eu avec ma Cousine , eut bien de la peine à lui promettre ce qu'elle exigeoit de sa complaisance. Sa franchise , sa sincérité , la probité qui faisoit son caractère , lui inspiroient de l'horreur pour le personnage que l'on vouloit qu'il joûtât auprès de moi ; mais il étoit Amant , & ce titre n'emporte-t-il pas

pas une aveugle soumission aux volontés de la Beauté qu'on adore ? Il promit donc à Mademoiselle de Freminet d'exécuter ses ordres ; & elle , de son côté , qui agissoit de concert avec la Baronne & avec ma Sœur qui se faisoient toutes deux un plaisir de m'humilier , s'engagea de lui ménager dès le lendemain une occasion de m'entretenir en particulier. Elle l'avertit de l'heure où il pourroit se rendre chez ma Parente , ce fut peu de momens après le diner. La Baronne & ma Sœur , qui étoient prévenues sur la scène qui alloit se passer , se retirerent immédiatement après le repas dans leur appartement , & me laisserent seule avec Mademoiselle de Freminet , qui m'invita à faire quelques tours de promenade avec elle. Nous descendîmes ensemble au jardin , où nous n'eûmes pas demeuré un quart d'heure , que l'on vint nous

B 4 an-

annoncer la visite du Marquis , & nous le vîmes presque dans le même instant s'offrir à nos yeux. Nous nous promenâmes durant quelques momens , après quoi, ma Cousine feignant d'être fatiguée , nous entrâmes dans un cabinet de verdure pour nous y reposer.

JE ne m'attendois pas que je dûsse y être laissée seule avec les Marquis , & c'est cependant ce qui arriva. Une femme de chambre vint avertir Mademoiselle de Fréminet que la Baronne sa Mère avoit à lui parler , mais qu'elle ne la retiendroit que peu de tems. Je voulus me lever , mais elle me pria de faire compagnie au Marquis , en me promettant de nous rejoindre bientôt. Ma vertu ne fut point allarmée de ce tête-à-tête , que la bienséance ne me permettoit pas d'éviter. L'on avoit donné de moi au Marquis une idée dont il lui fut facile de se détromper.

per. On lui avoit parlé de moi comme d'une prude , qui au seul nom d'amour , paroîstroit d'autant plus effrayée , que le titre de dévote , que l'on me prêtoit , sembloit exiger que mon visage s'enflammât d'un prompte colère , dès que l'on oseroit me parler de tendres sentimens. Mais c'étoit ne pas me connoître que d'avoir de moi de pareils sentimens. Encor une fois , je le répète , non , je n'ai jamais cru que la sensibilité , que le penchant à aimer fut incompatible avec la sagesse. Il ne manquoit à mon cœur qu'un objet qui méritât de captiver sa tendresse , & je le trouvai dans le Marquis. Je ne rapporterai point ici ce qu'il me dit , ni ce que je lui répondis ; mais ses regards , ses soupirs , joints au ton vif & touchant qui accompagnoit les tendres discours qu'il me tint , ne me laissèrent aucun doute sur la sincérité de ses sentimens.

B 5

LE

LE confesserai-je & pourquoi
craindrois-je d'en faire l'aveu ? Je
me sentis attendrie , & que de vio-
lences n'eus-je pas à me faire pour
déguiser ma sensibilité ? & ce qui
pouvoit l'excuser , c'est que l'hon-
neur , la probité , l'amour le plus
respectueux & le plus généreux ,
sembloient inspirer au Marquis les
sentimens qu'il m'exprimoit. Il ti-
roit son origine d'une des plus il-
lustres Familles de la Provence ,
& ses Parens , dont il étoit l'unique
héritier avoient a lui transmettre
des biens proportionnés à l'éclat
de sa naissance. Quoiqu'il n'igno-
rât pas la médiocrité de ma fortu-
ne , il me dit cependant que son
bonheur dépendoit de m'engager
à partager la sienne avec lui. Mais ,
ce qui me surprit , ce fut de voir
qu'il me parlât d'une voix si basse
que j'avois peine à l'entendre. Je
lui en demandai la raison. Ah !
Mademoiselle , me répondit-il en
se.

se précipitant à mes genoux d'un air passionné, & toujours en continuant à me parler comme s'il eût craint que ce qu'il me disoit n'eût été écouté, voyez à vos pieds le plus coupable de tous les hommes. Et tout de suite il me raconta l'entretien qu'il avoit eu avec Mademoiselle de Freminet, & que j'ai rapporté. Il m'apprit que la Baronne & ma Sœur étoient du même complot, & qu'il ne doutoit pas que leur maligne curiosité ne les eût réunies toutes trois dans un endroit propre à nous écouter, & que c'étoit-là la raison qui l'engageoit à me parler à voix basse. Mais, Mademoiselle, ajoûta-t-il, permettez-moi de vous venger. Je ne vous cacherai pas que j'ai eu quelque tendre sentiment pour votre Cousine ; mais mon amour n'étoit que dans mes yeux, & celui dont je suis enflammé pour vous est fondé sur l'estime & sur le res-

B. 6. p. 6

36 TRIOMPHE DE

peEt le plus profond ; & , si j'ai quelque regret, c'est de ne vous avoir pas rendu plutôt les hommages qui sont dûs bien plus à votre vertu & à votre sagesse qu'à l'éclat de vos charmes. Je sc̄ai que la fortune ne vous a pas aussi favorablement traitée que la nature; vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes , & je ne rendrai graces au Ciel de l'état d'opulence , que mes Parens peuvent m'affirmer, que si vous voulez bien souffrir que je le partage avec vous. L'estime que ma Mere fait de la piété ne m'est pas moins connue que sa tendresse pour moi. Quelle source de consolation pour elle , si je puis lui apprendre que vous ne dédaignez pas les vœux que j'ose vous adresser !

JE sens , Monsieur , répondis-je au Marquis, tout l'honneur que vous me faites ; mais , outre que les vœus de vos Parens pourroient bien

bien ne pas s'accorder avec les vôtres , je suis bien aise de ne pas vous cacher que je ne me sens nullement disposée à former aucun engagement. Ce n'est pas que ma vocation soit pour le Cloître , je ne me sens point appellée à un état si saint ; mais je crois que je puis travailler dans le monde au salut de mon ame avec autant de succès que dans la Religion. Mais si le Monde a des coûumes , des usages & des maximes , que j'approuve , parceque elles n'ont rien de contraire à la loi ; il en a d'autres aussi que je condamne , & auxquels je refuserai constamment de me soumettre. Et , pour n'être point générée dans le genre de vie que je veux mener , je crois que je n'ai point d'autre parti à prendre que celui de perseverer dans un état , qui me rend la maîtresse de mes actions & de ma conduite.

En ! pensez-vous donc , Mada-

B 7 me ,

38. TRIOMPHE DE

me , me répondit le Marquis , que je ne me fasse pas toujours une étude empêtrée de voler au devant de vos désirs ? Pourrai-je balancer d'y conformer les miens , puisque je serai assuré que la piété & la sagesse seule sera le principe des vôtres ? Eh ! non , Monsieur , croyez moi , lui répondis-je , vous ne vous accommoderiez-pas long-temps du plan de vie.... Et je ne pûs en dire d'avantage , ma Cousine qui parut tout-à-coup me coupa la parole . Mais quel sujet desespérant pour sa jalouzie ? Elle trouve le Marquis à mes genoux . Peut-être s'imagina-t-elle d'abord que le personnage de soupirant , qu'elle lui avoit ordonné de jouer auprès de moi , demandoit qu'il fût dans cette posture ; mais elle eut bien-tôt après lieu de soupçonner que les choses étoient allé autrement qu'elle ne se l'étoit imaginé . Elle voulut faire au Marquis quelques :

ques railleries sur ce qu'elle l'avoit trouvé à mes pieds , & le Marquis prit de-là occasion de dire à mon sujet les choses du monde les plus obligantes & les plus flatoufes. Il donna même à entendre à Mademoiselle de Freminet qu'il se vouloit mal de ne pas m'avoir plutôt adressé ses vœux , qu'il s'en plaignoit à sa malheureuse étoile , qui ne lui avoit pas permis de me connoître plutôt ; & que , s'il avoit quelques vœux à former , c'étoit que je ne dédaignasse pas les soins qu'il me rendroit.

JE laisse à penser si un pareil discours pouvoit être du goût de ma jalouse Cousine , qui , comme je l'ai dit , étoit toute pétrie d'orgueil , & pour qui j'étois un objet de mépris. C'est un Amant tendrement chéri qui va luy échapper , auroit-elle pu me pardonner un pareil vol ? Et , ce qui augmentoit son désespoir , c'est que ce n'étoit

toit qu'à elle seule qu'elle pouvoit se prendre de la perte dont elle étoit menacée. Elle esperoit que je m'éprendrois pour le Marquis d'une passion à laquelle il ne répondroit pas, & que par-là elle auroit occasion de triompher de ma foiblesse; & elle s'apperçoit que j'ai conservé toute mon indifférence, tandis que le Marquis paroît brûler pour moi de l'amour le plus tendre & le plus respectueux. Mais, si elle avoit pu lire dans mon cœur, elle se seroit épargné bien des sujets d'allarme. Mon dessein n'étoit pas de lui enlever une conquête qui lui étoit chère. J'étois au contraire résoluë, non seulement d'opposer une constante résistance aux désirs du Marquis, mais encor d'éviter tout entretien avec lui.

Je pouvois me reposer de ce soin-là sur ma Cousine, elle n'étoit pas assés contente de cette première entrevue que je venois d'avoir avec son Amant, pour qu'elle

le fût tentée de m'en ménager une seconde. Si j'avois eu moins bon cœur, j'aurois pû me faire un plaisir malin de sa confusion ; car jamais je ne vis une figure plus déconcertée que la sienne. Ce qu'elle venoit de voir, joint aux discours obligeans que le Marquis venoit de me tenir en sa présence, la fit passer à des transports de colère qu'elle ne pût moderer. J'en fus quitte pour essuyer bien des grossiérés dont elle m'accabla, & auxquelles j'aurois pu répondre par des railleries bien capables de l'humilier ; mais je voulus bien lui en faire grace, & je me contentai de lui dire que je ne serois jamais pour elle une Rivale redoutable. Cette répartie m'attira un nouveau déluge d'injures qui n'altérerent point ma tranquilité. Mais ma courroucée Parente s'avisa fort mal à propos de parler au Marquis en termes offensans. Sa bouillante vivacité ne lui permit pas

pas de s'armer comme moi de modération. Tout ce qu'il put gagner sur lui fut de le prendre sur un ton railleur, d'autant plus mortifiant pour ma cousine qu'il lui disoit à mots couverts bien des petites vérités, qui ne pouvoient guères être du goût de son amour propre. Aussi en parut-elle vivement irritée, & je ne saï comment les choses se seroient passées, si la Baronne & ma Sœur ne fussent volé à son secours. Elle n'attendit pas qu'on lui demandât la cause du courroux dont elle paroissoit animée, elle se plaignit amérement du procédé du Marquis, qui ne fit point d'autre réponse, que d'avouer, que, si c'étoit un crime de m'aimer, il étoit le plus coupable de tous les hommes. Il n'y avoit pas là comme l'on voit de quoi appaifer Mademoiselle de Freminet. La Baronne entra dans son ressentiment, & ce furent de nouvelles injures qui me revinrent

rent de sa part. Elle les finit en m'annonçant que je n'avois qu'à me disposer à me renfermer dans un Couvent. Il y auroit long-tems, Madame, lui répondis-je, que je vous aurois donné ce contentement là, si je n'étois persuadée que l'on ne peut sans une vocation particulière embrasser.... Eh! bon, bon, il s'agit bien ici de vocation, me répondit ma Parente sans me laisser le tems d'achever, & en me jettant un regard dédaigneux, ma volonté vous en tiendra lieu. Vous voilà a présent instruite de mes intentions, fongez à vous y conformer. Allez ma petite demoiselle, retriez vous dans votre chambre, & disposez vous à m'obéir. Je ne répondis que par une humble révérence, & me retirai promptement. Tout ce que je remarquai en m'en allant, fut que le Marquis s'étoit jeté aux pieds de la Baronne, pour la prier sans doute de révoquer l'arrêt.

44 TRIOMPHE DE
rét qu'elle venoit de m'annoncer.
Mais je prévoyois bien que ses prie-
res ne seroient point écoutées, j'a-
vois même lieu de croire que plus
il s'interresseroit en ma faveur, plus
ma Parente se hateroit de m'éloig-
ner d'elle, & je ne me trompai
pas.

P E U d'heures après que le Mar-
quis se fut retiré, elle me fit aver-
tir de lui aller parler dans sa cham-
bre; j'obéis, étant bien résoluë de
ne pas lui accorder la satisfaction
qu'elle désiroit. Je ne scâi d'où
me venoit l'aversion que j'avois
pour le Couvent; mais enfin je ne
pouvois le souffrir, & je ne croyois
pas que l'autorité de ma Paren-
te alla jusqu'à pouvoir m'obliger de
m'y renfermer. Ce fut là cepen-
dant le premier compliment qu'elle
me fit, dès que je fus auprès d'elle.
Eh, bien! Mademoiselle, me dit-el-
le en me regardant du coin de
l'œil, avez vous fait vos réflexions?

11

Il y a long-tems que je vous ai dit que vous n'étiez point faite pour le monde. Je le crois, Madame, lui répondis-je, mais le monde peut être fait pour moi & j'espére que vous me permettrez d'y demeurer. Eh ! quoi, reprit la Baronne d'un ton étonné, une dévote, & une dévote de profession, tenir un pareil langage ? Ah, cela ne se comprend point du tout. Mais vous me permettrez, ma petite Demoiselle, de ne point consulter vôtre goût ; &, si le monde à le bonheur de vous plaire, il faudra, s'il vous plaît, faire violence à vôtre penchant ; car oubliez-vous que vous êtes sans aucun avantage du côté de la fortune. Quel rang par conséquent pouvez-vous espérer dans le monde ? Mais je vois ce qui flâne votre petit orgueil : peut-être vous imaginez-vous que votre figure à fait quelque impression sur le Marquis, & qu'il oubliera en votre faveur ce qu'il doit à ses intérêts.

térêts? Eh! non, Madame, lui répondis-je, ne croyez pas que je repaïsse mon esprit d'une pareille idée; &, si vous me permettez de vous ouvrir mon ame toute entière, je ne vous cacherai pas que cette idée, que vous me prêtez, n'auroit pas de quoi me flater beaucoup. Ce n'est pas que je ne sois pénétrée d'estime pour Monsieur le Marquis; mais il pourroit avoir pour moi des intentions très-sérieuses, que je n'en serois pas pour cela plus disposée à écouter ses vœux. Et voilà, reprit la Baronne, ce que je ne croirai assurément pas. Ah, ah, ma chere Nièce, vous cherchiez donc à nous en imposer par les dehors spécieux d'une austere indifferen-
ce? Je m'imaginois que toutes vos vîes étoient tournées vers le Ciel, & je m'apperçois que la terre renferme des objets qui ne vous déplaisent pas. La figure, par exem-
ple, du Marquis me paroît être as-

assez de votre goût , & je crois qu'en sa faveur vous renonceriez sans peine au beau titre de dévote. Eh , mon Dieu ! Madame , lui répondis-je , ne m'honorez pas d'un titre que je ne crois pas mériter. Je m'en ferois gloire , si j'en étois digne ; mais doit-on l'accorder à une personne qui borne sa vertu à se renfermer dans la pratique des devoirs les plus essentiels de la Religion & de la piété , qui pense pas que la vie d'un Chrétien doive être un tissu non interrompu de plaisirs & d'amusement , souvent dangereux pour le salut ; qui toujours armée de défiance contre elle même , croit ne pouvoir se tenir trop éloignée des dangers que peut courir son innocence ?

VOILA en vérité une morale admirable , me repartit ma Parente , qui par ses baiemens me laissoit juger que je commençois à l'ennuyer bien fort ; mais finissons de
gra-

grace , la piété à pour vous de grands attraits , ou du moins il n'a pas dépendu de vous que je ne fusse la dupe de ces pompeux dehors de dévotion dont vous vous pariez ; & , si vous voulez me prouver que vous n'avez pas joué jusqu'à présent un personnage dont vous murmuriez en secret , déternez-vous de bonne grace à occuper la place que je vais vous assurer dans un Couvent . C'est un port où vous n'aurez à craindre aucun danger pour votre innocence , & où vous pourrez tout à votre aise plaindre le sort infortuné de ceux que leur état retient dans le monde , & qui s'ennivrent de ses joyes prophanes .

J E repondis à ma Parente que ce seroit inutilement qu'elle me presseroit d'embrasser un état pour lequel je ne me sentois aucune vocation . Mais , comme je voyois qu'elle craignoit que je n'enlevasse

à

à ma Cousine un Amant, qui pouvoit devenir son époux, & qui étoit pour elle un parti très-avantageux, j'ajoûtaï que bien volontiers je m'engageois à ne pas souffrir que le Marquis me rendît aucun soin, que j'éviterois avec soin tout entretien particulier avec lui, & qu'il ne dépendroit pas de moi qu'il ne reprit ses premières chaînes.

A ces conditions je rentrai un peu en grace avec ma Parente ; & elle me fit la grace de me promettre qu'elle suspendroit pour quelque tems l'exécution de l'arrêt qu'elle avoit prononcé : c'est à dire, que mon entrée dans le Couvent fut reculée de quelques mois. Elle se seroit bien gardée de m'accorder un pareil délai, si elle avoit pu prévoir les mouvemens que le Marquis devoit employer pour me flétrir.

IL continua durant quize jours
Tome III. C à

à venir régulierement chez la Baronne ; mais ma leçon m'avoit été faite , & je m'étois engagée à la suivre. Il avoit été réglé , que , dès que le Marquis paroîtroit , je me retirerois dans ma chambre , ou que je profiterois du tems qu'il demeureroit chez la Baronne pour aller à l'Eglise , ou pour faire des visites à quelques-unes de mes Amies. Je fus exacte à me conformer à ces arrangemens qui n'avoient rien de contraire à mon inclination ; mais ma Cousine n'en fut pas pour cela plus heureuse. Le Marquis , qui ne venoit chez la Baronne que dans l'esperance de me parler & de me voir , désespéré de ne pouvoir jouir de ce plaisir , discontinua ses assiduités. Il apprit que j'étois liée d'une étroite amitié avec une jeune veuve , appellée Madame de Sourdac , qui , malgré le rang distingué qu'elle tenoit à Toulon , & qui l'obligoit de

de tenir assemblée chez elle, ne laissoit pas que de se livrer avec une piété édifiante à toutes les œuvres de charité & de zèle qui se présentoient. Et combien de fois n'ai-je pas été temoin de sa pitié tendre & compatissante, qui faisoit que tous les malheureux qui avoient recours à son assistance, trouvoient toujours dans elle une main secourable! Sa charité la rendoit ingénieuse à découvrir ceux dont la misère est d'autant plus à plaindre qu'ils croyent leur honneur intéressé à la tenir cachée. Aucun n'échappoit à ses recherches; &, pour épargner leur délicatesse, elle prenoit soin qu'ils ne pussent avoir aucun soupçon de la main qui les soulageoit.

JE m'étois attachée à cette sage veuve, parce qu'il n'y avoit rien dans elle qui ne me retracât le souvenir de ma vertueuse Mère. Je ne sçai comment le Mar-

C 2 quis

52. TRIOMPHE DE

quis s'y prit pour mettre cette Dame dans ses intérêts; mais, dans une visite que je lui fis, je m'aperçus qu'elle étoit très-disposée à le servir. Je n'avois pas crû devoir lui faire confidence de la scène qui s'étoit passée, & que j'ai rapportée. Je fus fort surprise d'apprendre qu'elle en fut instruite. Après nous être entretenus de plusieurs choses indifférentes, elle fit rouler la conversation sur le Marquis, & me demanda si je le connoissois. Un regard malin, qu'elle me jeta, & qui accompagna la question qu'elle me faisoit, me déconcerta un peu. Le rouge me monta au visage, & ma réponse se fit attendre quelques momens. Revenu du trouble qui m'agitoit, je lui dis que j'avois eu souvent occasion de voir le Marquis chez ma Parente; mais que je n'avois eu qu'un seul entretien particulier avec lui. Et cet entretien, reprit Madame de Sourdaë,

n'a-

n'a-t-il point eu de suites ? J'en
sçai quelques nouvelles, & je me
flatois que vous me faisiez la gra-
ce d'être assez de mes Amies,
pour que je ne dûsse pas les ap-
prendre d'un autre que de vous.
Ce sont, comme vous voyez, bien
des reproches que j'ai à vous faire;
mais je vous les épargnerai à condi-
tion que vous ne serez plus si dissi-
mulée avec moi. Litez moi, je vous
prie, étes-vous à présent reconci-
liée avec la Baronne, & avec vo-
tre Cousine? car je sçai qu'elles é-
toient dans une colere épouvanta-
ble contre vous ? Ne vous parle-
t-on plus de Couvent ?

O h ! pour le coup, je ne pou-
vois plus douter que mon Amie
n'eût été parfaitement mise au fait
de tout ce qui s'étoit passé. Mais
je ne pouvois soupçonner que ce
fût du Marquis qu'elle eût reçu
tous ces éclaircissements ; parce que
je ne m'étois pas encor aperçue

C 3 qu'il

qu'il eût aucune liaison avec elle. Une seconde fois j'hésitai sur la réponse que je devois faire, retenué par la crainte de déclarer des choses qui n'étoient guéres à la gloire des personnes mêmes dont l'honneur devoit m'être bien cher. Mais mon Amie me pressa si vivement que je ne pus lui refuser l'aveu entier de mes secrets. Je lui rapportai mot à mot la dernière conversation que j'avois eue avec la Baronne; &, sur ce que je lui dis que j'avois promis d'éviter avec soin la présence du Marquis, elle me demanda si quelque sentiment d'une antipathie naturelle m'animoit contre lui, ou si j'avois remarqué dans lui quelque défaut qui lui fermât l'entrée de mon cœur.

JE ne craindrai pas de l'avouer, le Marquis m'avoit paru aimable, mon cœur n'avoit pu se défendre de quelques tendres sentimens en le voyant ; mais, ces sentimens, je les

les avois toujours tenu renfermés au dedans de moi-même. Ma naissance n'étoit pas à la vérité inférieure à sa sienne; mais j'étois presque sans aucune ressource du côté de la fortune. Ainsi je m'étois appliquée à étouffer ces premiers mouvemens d'un amour naissant; &, lorsque le Marquis m'entretint du sien, faisant violence à mes sentimens, je lui avois répondu que j'étois résoluë de ne former aucun engagement qui pût gêner ma liberté. Et je fis la même réponse à Madame de Sourdac, mais elle ne s'en accommoda pas. Vous ne m'ouvrez pas assez votre cœur, ma chère, me dit-elle, & cependant je crois que vous ne pouvez sans injustice me refuser votre confiance. Pourquoi du moins ne pas m'avouer que vous n'avez aucune aversion pour le Marquis. Il est aimable, mille qualités charmantes les distinguent. Pensez-

C 4 vous

vous que vous m'en paroitriez moins digne de mon estime, si vous me confessiez que vous rendez justice à son mérite. Je connois ses sentimens, & si je les approuve, il faut que je les croye réglés par l'honneur & la probité; &, je puis même ajouter par une sagessé , qui n'est guéres ordinaire dans un jeune homme de son âge. Ainsi ne craignez pas de décharger votre cœur dans mon sein. Je fçai que le Couvent n'a point d'attrait pour vous, & je ne crois pas que les droits de votre Parente s'étendent jusqu'à lui donner l'autorité de vous obliger à embrasser un état pour lequel vous n'êtes point appellée. Vous êtes donc résolue de demeurer dans le monde; & je pense que vous n'avez point d'autre meilleur parti à prendre. Mais souffrez , ma chere Amie, que je vous fasse faire quelques réflexions, qui peut-être vous font

sont échappées. Vous fçavez que votre Parente n'a pas pour vous un grand fond de tendresse, & que vous ne pourrez jamais simpatiser avec elle. Je n'examine pas s'il n'y a rien à réformer dans sa conduite & dans les principes qui en font la regle; mais vous en suiviez d'autres, & je suis assûrée que vous vous y tiendrez. Or, je vous le demande, quel agrément pouvez-vous vous promettre avec une personne qui ne vous voit pas d'un bon œil, parce qu'elle regarde toutes vos actions comme une censure secrète des siennes? Ne devez-vous pas vous attendre qu'elle vous éloigne bientôt d'elle? Ne s'y croira-t-elle pas engagée par le dernier sujet de ressentiment qui l'anime contre vous? Vous serez donc obligée de vous renfermer malgré vous dans un Couvent, non pour y embrasser l'état Religieux; mais un pâreil sé-

C 5 jour

jour vous plaira-t-il ? Ne souffrirez-vous pas, si vous êtes condamnée d'y passer un grand nombre d'années & peut-être toute vôtre vie? mais peut-être craignez-vous que, si vous engagez votre foi au Marquis, vous ne foyez obligée de réformer le plan de vie que vous vous êtes tracé, & que je vous conseille de ne point changer ? Non, chere Amie, j'ose vous répondre que ce seroit-là un vain sujet de frayeur que vous vous forgeriez. Je vous ai dit que les sentimens du Marquis m'étoient connus; & je puis vous assurer que, pour l'intérêt même de la charité, que vous avez pour les malheureux, vous ne devez pas hésiter d'unir vôtre sort au sien. Ne sera-ce pas pour vous une consolation bien douce de vous voir dans un état d'abondance qui vous permettra de pouvoir satisfaire à chaque instant la pitié qui vous intéresse

refle pour le miserable ? Et n'auriez-vous pas des reproches à vous faire à vous-même , si vous lui refusez des secours qu'il vous eût été aisé de lui fournir ? Le Marquis est plein de vénération , & de respect pour votre sagesse & pour votre vertu . Son amour pour vous est la mesure de son estime . Vous profiterez des sentimens que vous lui avez inspirés pour lui apprendre à sanctifier l'usage des richesses . Vous le verrez s'empresser à votre exemple à tendre à l'indigent une main se-courable . Un pareil motif ne sera-t-il pas capable de vous toucher ?

IL est vrai , ma chere , lui répondis-je , que , si je me plains de la médiocrité de ma fortune , c'est qu'elle m'oblige de renfermer ma pitié dans des désirs stériles . Mon bon cœur souffre de l'impuissance

C 6 où

60. TRIOMPHE DE

où je suis de donner à ma charité toute l'étendue que je souhaiterois qu'elle eût; mais suis-je bien assurée qu'en acceptant la main du Marquis, il ne refusera pas de se prêter à mes vœux? ses principes ne s'accorderont peut-être pas avec les miens. Qui sait s'il ne voudra pas que je conforme ma conduite à la sienne? J'avoué que c'est la crainte que ma liberté ne soit gênée, qui m'a jusqu'à présent donné de l'horreur de tout engagement. Mais dites-moi, ma chère, me répartit mon Amie, puis-je bien compter que ce soit là l'unique raison qui vous arrête? Que pensez-vous du Marquis? croyez-vous qu'il soit plus propre qu'un autre à triompher de votre indifférence? Ne fentez-vous du moins aucune répugnance à l'aimer? Eh! ne m'arrachez pas de grâce, répondis-je, à mon Amie, le secret de mon

COEUR.

cœur. Je suis persuadée, que, si vous le fçaviez, vous ne tarderiez pas à en instruire le Marquis. Qu'il vous suffise de fçavoir que pour l'intérêt de ma tranquilité, je dois éviter sa présence : n'est-ce pas vous en dire assés? Et, en prononçant ces paroles, mes yeux se baissèrent, mon visage se couvrit d'un rouge modeste, je croyois devoir me reprocher à moi-même l'aveu qui venoit de m'échapper. Je voulus quitter Madame de Sourdaci; mais elle me retint, se jeta à mon col, m'accabla de mille caresses en me témoignant la joie que lui causoit la confidence que je venois de lui faire.

M A I S quelle alloit être ma confusion? Mon Amie me serroit entre ses bras, lorsque je vis le Marquis s'offrir à mes yeux. Sa vûe m'arracha un cris d'étonnement. Ah! vous m'avez trahie, dis-je à mon Amie, en me levant brusquement.

C 7 mén.

ment de dessus mon siége. Mais elle m'obligea de me rasseoir, pour donner à celui, en faveur de qui elle venoit de me parler, le tems de m'appaiser. Ah ! Madame, me dit-il en se jettant à mes genoux, vous repentiriez - vous de m'avoir rendre le plus heureux de tous les hommes ? Quel sort plus glorieux que le mien ? Ah ! mettez le comble à mon bonheur, souffrez que je puissé faire agir mes Parens. Ils sont pénétrés, comme moi, de vénération & de respect pour votre vertu ; leur tendresse pour moi s'est acruë depuis qu'ils sçavent de quel feu mon cœur est enflammé. Ils ne doutent pas que ce ne soit autant votre sagesse que la vûe de vos charmes qui l'allume. Leur joye est d'autant plus vive que la conduite que j'ai tenuë jusqu'à présent, (j'en dois faire l'humble aveu) ne leur donnoit pas lieu d'espérer que je dûsse faire un choix si glorieux.

rieux. Aussi desirent-ils avec une ardeur extrême que vous daigniez ne pas vous y opposer. Parlez, Madame, me permettez-vous de leur apprendre que je ne vous suis pas odieux. Avec quel empressement ne brigueront-ils pas le consentement de votre famille, si vous leur en accordez la permission?

C'ETOIT d'un ton si touchant que le Marquis me parloit, il paroissoit attendre avec une impatience si vive & si inquiette l'arrêt que j'allois prononcer, ses regards, ses soupirs, me tenoient un langage si passionné, que je ne puis cacher l'attendrissement dont je fus saisie. Eh, de grace, Monsieur, lui répondis-je en le priant de se relever, contentez vous de la confusion que me cause l'aveu que la surprise m'a arraché. Vous n'êtes que trop instruit de mes sentiments, j'aurois voulu me les cacher à moi-même, ainsi jugez combien

bien il m'en coûte de vous les avoir découverts ; mais je ne les dévouerai pas. Je ne suis cependant pas bien décidée sur le parti que je prendrai. Souffrez que je donne plusieurs mois à mes réflexions , & contentez vous de l'affurance que je vous donne , que , si je puis surmonter l'aversion que j'ai pour tout engagement , ce ne sera jamais qu'en votre faveur. Et , si vous voulez m'obliger , ne me faites pas de nouvelles instances.

Le respectueux Marquis , quoiqu'affligé infiniment du délai que j'exigeois , n'osa cependant répondre ; mais mon Amie prit pour lui la parole. Elle me représenta que , quand même j'accorderois mon consentement , les choses ne laisseroient pas de trainer en longeur ; que la Baronne ne manqueroit pas de s'opposer de tout son pouvoir à une union qui enleveroit à sa fille un parti avantageux ; qu'elle croi-

croiroit sa gloire intéressée à empêcher que le Marquis ne me préferât à Mademoiselle de Freminet ma Cousine; que peut-être même hâteroit-elle le dessein qu'elle avoit de me renfermer dans un Couvent; & que, pour la prevenir, il falloit que les Parens du Marquis tâchassent d'obtenir le consentement de mon Tuteur, & celui de mes autres Parens. Et, s'addressant ensuite au Marquis, elle lui dit que c'étoit à lui à hâter le moment de son bonheur; & qu'elle lui conseilloit de faire dès le même jour agir sa Famille auprès de la mienne. Mais il falloit pour cela qu'il eût mon aveu, & il ne me fut pas possible de le refuser aux instantes prières de mon Amie.

Les Parens du Marquis firent le lendemain une visite à la Baronne, qui les reçut ainsi qu'ils s'y attendoient, c'est à-dire qu'elle rejeta bien loin les propositions que l'on

l'on lui fit à mon sujet. Elle répondit qu'elle avoit sur moi des vœux qui ne s'accordoient pas avec celles qu'on lui proposoit; & elle ne voulut pas s'expliquer davantage. Outrée de l'odieuse préférence que l'on me donnoit sur une fille qu'elle adoroit , elle ne chercha pas à colorer son refus d'aucun prétexte; & elle se prépara à faire retomber sur moi toute la colère qui l'animoit , mais qui n'égalloit pas la jalouse fureur, dont ma Cousine , qui nourrissoit pour le Marquis la plus violente passion , fut transportée.

La Baronne ne se fut pas plutôt débarassée des Parens du Marquis , qu'elle vola dans ma chambre. Je viens d'apprendre Mademoiselle , me dit-elle en me jettant des regards menaçans que le titre de Marquise seroit assés de votre goût. Vous avez donné vôtre consentement sans attendre le mien.

Aussi

Aussi ne vous a-t-il pas parâ bien nécessaire. Quelle autorité ai-je sur vous? aucune assurément. Ce n'est point-là assurément, Madame, mon idée, lui répondis-je. Je fçai que je dois une entière soumission à vos volontés. Ah! vous me faites trop de grace, reprit-elle; mais, si vous pensez que j'aie quelque droit sur vous, d'où vient donc que vous ne daignez pas conformer vos intentions aux mien-nes? Mais je fçaurai, ma petite Demoiselle, vous faire rentrer dans vôtre devoir; &, si le titre de Marquise vous flate, ce sera dans le Couvent que vous irez le recevoir. Vous pouvez avertir vôtre Amant, que c'est-là où il vous pourra rendre des soins: bien entendu que de mon côté je fçaurai bien empêcher que vous ne receviez aucune de ses visites. Vôtre petit cœur en murmurera bien un peu; mais

mais il faut espérer que vous prendrez du goût pour le nouvel état que vôtre intérêt veut que vous embrassiez. Mais, comme je suis, Madame, lui répondis je, sourde à la voix de l'intérêt, vous me permettrez de ne consulter que mon penchant. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je n'étois point du tout appellée au Couvent, & ne croyez pas que ce soit le titre qui m'est offert qui me retienne dans le monde. Non, il ne flatte point mon ambition. Ainsi il ne m'en coûtera aucune violence pour en faire un sacrifice à ma Cousine. Et vous êtes donc assés insolente, reprit la Baronne en me regardant avec des yeux enflammés de colère, pour croire & pour oser me dire que ma fille puisse être jalouse d'un rang qui doit être bien méprisable puis qu'il vous est offert. C'est, il faut en convenir, pousser

fer l'impudence bien loin. Mais vous apprendrez, ma petite fille, à réformer vos idées dans le Couvent, demain vous y occuperez une place, & c'est moi qui vous en donne ma parole; & vous, souvenez vous que jusques à ce tems-là je vous défends de sortir de votre chambre.

Je me serois fait un scrupule d'augmenter sa colère par quelque réponse offensante, & je me contentai de lui dire que je serois exacte à suivre ses ordres. Je demeurai donc dans ma chambre où je fus renfermée avec une précaution qui étoit assurément bien inutile. La pensée de m'échaper de la maison pouvoit-elle seulement me venir dans l'esprit? J'aurois même été bien fâchée que mon Amie eut été instruite du mauvais traitement que j'avais à effuyer. Je le souffris patiemment, & je me déterminai à passer toute ma vie, s'il le faloit,
dans

70 TRIOMPHE DE

dans la retraite à laquelle j'étois condamnée, mais bien résolue de ne pas embrasser un état auquel je ne me sentois pas appellée. Quoique j'eusse pour le Marquis quelque penchant, il est vrai cependant que je ne m'étois rendue qu'à la force des raisons que mon Amie avoit fait valoir pour obtenir mon consentement. J'espérai que Dieu me tiendroit compte de la bonne volonté que j'avois euë de ne pas borner ma charité à de simples désirs d'une pitié compatissante; mais le Ciel prit en mains mes intérêts, qui étoient, que l'on me permette de le dire, liés avec ceux du pauvre.

MA Parente, sans avoir consulté mon Tuteur, m'assura une place dans un Couvent éloigné de quelques lieues de Toulon; & elle m'y conduisit elle-même le lendemain. Elle étoit convenue avec la Superieure, que non seulement il
me

me seroit défendu de paroître au parloir , mais qu'il ne me seroit pas permis d'écrire ou de recevoir aucune lettre. Elle auroit bien voulu que personne n'eût pû sçavoir le lieu de ma retraite : ce qui me le fit conjecturer , c'est qu'elle me proposa de changer de nom , & de cacher celui de ma Famille. Mais , sans luy demander les raisons qui l'engageoient à me faire une proposition si extraordinaire , je lui répondis que je ne pouvois me soumettre à ce qu'elle exigeoit de ma complaisance ; que , si elle craignoit que je n'eusse quelque entrevue avec le Marquis , je lui promettois non seulement de ne lui point parler , mais de lui laisser ignorer toujours l'endroit où j'étois. Je le crois , Mademoiselle , me répondit-elle froidement ; mais vous trouverez bon que je ne m'en fie pas à votre parole , j'aime mieux me reposer sur les soins que Madame

la

la Superieure pendra d'éclairer de près vos actions. Ce sera à elle d'empêcher que rien ne puisse vous distraire des saintes contemplations auxquelles je vous conseille de donner tout votre tems.

C E furent-là les tendres adieux que me fit la Baronne. Je lui demandai si elle poufferoit la dureté jusqu'à me priver de la consolation de voir ma chere Sœur, que je ne pouvois cesser d'aimer, quoiqu'elle m'eût donné mille sujets de plaintes, & que je fçusse qu'elle partageât la haine qui animoit ma Cousine contre moi. Ma Parente me déclara que c'étoit-là un plaisir que je ne pouvois pas me promettre, que lorsque je serois déterminée à prendre le Voile. Il m'étoit inutile de lui répéter que c'étoit-là une satisfaction que je ne pouvois lui accorder. Ainsi je la laissai partir sans lui rien répondre.

LA

LA Supérieure ne manqua pas, dès qu'elle m'eût quittée, de venir me faire une visite. Elle débuta par une exhortation touchante qu'elle me fit sur le bonheur de celles qui étoient appellées à l'Etat Religieux, mais l'éloquence de cette bonne Dame ne fut pas persuasive. Je la laissai parler tout à son aise sans l'interompre. Répondez moi à présent, Mademoiselle, me dit-elle, après avoir fait du Monde & de la Religion un long parallèle qui ne me paroîstoit guéres juste, pensez-vous qu'il y ait un fort plus heureux que celui d'une jeune personne que Dieu destine à couler ici ses jours ? Si le zèle de son salut lui est cher, peut-elle ne pas remercier à chaque instant le Seigneur d'un choix qui ne peut être que l'effet d'une singulière prédilection de sa part ? J'en conviens, Madame, lui répondis-je, mais n'avouerez-vous pas aussi que l'on ne peut, sans une voca-

Tome III,

D

tion

tion bien marquée , s'engager dans un Etat qui n'est un port de salut que pour celles qui y sont appellées. Je ne crois pas avoir été sourde jusqu'à présent aux inspirations de Dieu, & il ne m'a pas encor fait connoître qu'il m'appellât à être Religieuse. Je ne cacherai pas même que j'ai pour cet Etat une es-
ce d'antipatie dont je ne puis me rendre raison à moi-même. Ainsi plaignez moi , Madame ; mais n'esperez pas de me convertir. Ma Parente veut que je passe ici mes jours , je me soumets à ses volontés ; mais qu'elle n'exige pas un plus grand sacrifice de mon obéis-
fance.

J'ESPEROIS que Madame la Supérieure me feroit la grace de me laisser tranquille ; mais ma ré-
ponse ne servit qu'à prêter une nouvelle vivacité à son zèle. Elle me fit voir les foudres du Ciel
prêtes à m'écraser , les abîmes de l'en-

l'enfer entr'ouverts sous mes pieds,
si je persiltois dans mon aversion
pour le Couvent. Ce furent ensin
mille extravagances de cette na-
ture qu'elle me débita d'un ton
patétique, qui, loin de me tou-
cher, me faisoient rire en secret.
Pour me délivrer des importuni-
tés de cette bonne Religieuse, il
salut que je lui promisse de faire de
sérieuses réflexions sur ce qu'elle
venoit de me dire. A cette con-
dition elle me quitta; mais elle ne
laissa auprès de moi que des per-
sonnes, qui étoient chargées de me
tenir continuellement des discours
aussi ennuyeux que ceux que je ve-
nois d'entendre.

QUINZE jours s'écoulerent du-
rant lesquels je n'eus aucune nou-
velle du Marquis. Je pensois qu'il
ignoroit le lieu de ma retraite, &
j'étois bien résoluë de ne pas le
lui apprendre; mais il en étoit in-
struit, & s'il n'étoit pas encor

D 2 venu

venu me voir, c'est qu'il vouloit attendre qu'il eût des nouvelles très-intéressantes à m'annoncer. J'en fus prévenuë par une lettre que m'écrivit Madame de Sourdac, & qui me fut rendue secrètement par une de ses Amies, qui étoit pensionnaire dans le même Couvent que moi. Elle m'apprenoit que la Famille du Marquis avoit agi si efficacement auprès de mon Tuteur & de mes Parens, que, malgré les oppositions qu'avoit formées la Baronne, & dont elle avoit été obligée de se défaire, il avoit été conclu que je serois retirée du Couvent, & que j'épouserrois le Marquis, si je n'avois point changé de sentimens à son égard. Elle finissoit sa lettre en me marquant qu'elle auroit dans peu de jours le plaisir de me voir & de m'emmener chez elle, où je serois mieux que chez ma Parente, qui, aussi bien que sa Fille, étoit dans une

LA VERTU, *Livre V.* 77
une colère épouventable contre
moi & contre le Marquis.

CETTE lettre de mon Amie ramena la joye dans mon cœur, qui en étoit bannie depuis que je me croyois condamnée à trainer ma vie dans l'ennuyeux séjour d'un Cloître. J'attendis avec quelque impatience le moment où j'en serrois tirée. Il arriva bientôt, ainsi que Madame de Sourdac me l'a voit écrit. Le troisième jour après que j'eus reçû sa lettre, la Supérieure elle-même vint m'avertir que j'étois attendue au Parloir. Mais avez-vous oublié, Madame, lui dis-je, qu'il m'est défendu de recevoir aucune visite? Et je voudrois bien, ma belle Enfant, me répondit-elle, que vous ne réussliez pas celle que l'on vient vous faire; car il n'y a pas apparence que nous vous possédions long-tems. C'est vôtre Tuteur accompagné de deux Dames, qui demandent à vous

D 3 par-

parler, & je ne vois que trop que vous accepterez bien volontiers les propositions qu'ils ont à vous faire. Ce n'est pas cependant le meilleur parti que vous ayez à prendre; &, si vous m'en croyez, vous leur direz que vous n'avez plus de goût que pour la retraite. Non, Madame, lui répondis-je, je ne sc̄ai point trahir mes sentimens. Je dois quelque soumission aux volontés de mon Tuteur, il aura sans doute consulté mes intérêts, & je m'en tiendrai à ce qu'il aura décidé sur mon sort. Mais souffrez que je ne fasse pas languir l'impatience de ceux qui m'attendent. Et je pris en même tems le chemin du Parloir.

LA Supérieure m'avoit bien dit que j'étois attendue par mon Tuteur & par deux Dames, mais elle ne m'avoit point parlé du Marquis. Je ne puis m'empêcher de paroître interdite à sa vûe. Je rougis

gis en baissant les yeux; & ce fut toute la réponse que je fis à ses premiers compliment, qui roulerent sur la douleur que lui avoit causée mon éloignement, & l'incertitude où il avoit été durant quelques jours sur mon sort. La Marquise sa Mere prit ensuite la parole. Je ne rapporterai point tout ce qu'elle me dit d'obligeant. Tout ce que je sc̄ai, c'est qu'après m'avoir donné les louanges les plus délicates & les plus fines, & m'avoir accablée de milles caresses, elle me pria de ne point m'opposer au bonheur du Marquis. Mon Tuteur & Madame de Sourdac joignirent leurs prières aux siennes, en m'apprenant qu'il n'y avoit aucun de mes Parens qui n'eût donné son suffrage à l'alliance pour laquelle on sollicitoit mon conseptement. Je l'avois déjà accordé, ainsi je ne le rétractai point.

D 4

JE

Je ne pourrois exprimer que
foiblement les transports de jo-
ye où se livra le passionné Mar-
quis, ni par combien d'actions
de graces il m'exprima sa re-
connoissance. Mon bonheur ne
peut être plus grand , me dit ja
Marquise dont la joye égaloit celle
de son fils; non , je n'ai plus de dé-
sirs à formier, vous consentez donc
que je puise vous appeller du
doux nom de Fille. Soyez assûrée
que vous trouverez dans moi la
plus tendre de toutes les Mères.
Je sc̄ai à quelle condition vous
consentez d'assûrer le bonheur de
mon fils , ne craignez pas qu'il
contrarie jamais vos yûcs. Je sc̄ai
que ses sèntimens sont fondés sur
l'estime qu'il fait de votre sageſſe
& de votre vertu ; ainsi , je puis
vous répondre de son ardeur à pré-
venir vous pieux désirs. Il appren-
dra de vous à faire un saint usage
des

des richesses que nous avons à lui transmettre. Et quelle consolation ne sera ce pas pour moi de le voir se prêter avec empressement à toutes les bonnes œuvres que la charité vous inspirera ? Eh, de grace, Madame, lui répondis-je, épargnez moi un peu davantage; je sc̄ai que c'est de vous que je dois apprendre mes devoirs. Ce que j'ose vous promettre, c'est que je me ferai une constante étude de profiter des exemples édifiants que vous me mettrez devant les yeux, & de les mettre en pratique.

LA Marquise ne me répondit que par de nouvelles caresses, accompagnées de quelques larmes que la joie lui faisoit répandre. Eh bien, Ma chere Amie, me dit Madame de Sourdac, n'avouerez-vous pas que je vous ai donné une Mere bien tendre? Pensez-vous que vous aurez lieu de regretter Ma-

D 5 dame

82. TRIOMPHE DE
dame la Baronne? Mais ne perdons
point de tems: dites moi, avez-
vous fait vos adieux à Madame
la Supérieure? car il faut que vous
montiez en carosse avec nous, &
que je vous emmène chez moi.
C'est-là un point dont Monsieur
(elle parloit de mon Tuteur) est
convenu avec votre Famille. Et,
comme j'étois bien assûrée que vous
ne retracteriez pas le consentement
que vous aviez donné, nous avons
pris toutes les mesures nécessaires
pour que rien ne retarde le bon-
heur du Marquis.

C'ETOIT - là m'annoncer que
mon mariage ne seroit reculé que
de peu de jours. Je trouvai en ef-
fet en arrivant à Toulon que tous
les préparatifs en étoient faits. Les
articles du contract avoient été
dressés au gré de mon Tuteur & de
mes Parens. La Baronne seule
avoit refusé de les signer; mais on
pouvoit se passer de son conseil-
ment.

meût. Je devins , malgré elle ;
l'Epouse du Marquis de Gévriceur.
Je ne fus pas trompée dans mes
espérances. Mon nouvel Epoux
jouissoit de très-grands biens , & la
premiere chose qu'il fit fut de m'en
laisser l'entiere disposition. J'eus
mêne la consolation de voir que
sa pitié compatissante pour les mal-
heureux surpassoit la mienne. Elle
le rendoit ingénieux à découvrir
leurs besoins , & il n'étoit content
que lorsqu'ils l'étoient eux-mêmes.
C'étoit le servir au gré de ses dé-
sirs que de lui fournir quelque oc-
casion d'exercer sa charité : il n'en
laissoit échapper aucune , & je ne
fçai si les miserables qu'il secouroit
avoient autant de joye de se voir
tirés de la misére , qu'il en ressen-
toit de les en arracher. Point pour
lui de jours plus heureux que ceux
où il avoit pû soulager les maux
d'un plus grand nombre de malheu-
reux. Quelle Consolation , me

D 6 di-

TRIOMPHE DE
disoit-il quelquefois , plus satisfaisan-
te pour un bon cœur que de répan-
dre dans le sein du pauvre les biens
que nous tenons de la liberalité de
Dieu , & dont nous ne sommes
que les économes. Le superflu
de ces biens n'est-il pas l'héritage
de l'indigent ? & peut-on sans in-
justice & sans barbarie l'employer
à repaître les yeux du monde du
pompeux spectacle d'un luxe ex-
cessif ? Ne suffit-il pas d'écouter la
voix de la nature pour sentir son
cœur s'émouvoir en faveur d'une
foule de misérables , qui , par des
arrêts impénétrables de la Provi-
dence , n'ont d'autre ressource que
celle qu'ils trouvent dans notre pi-
tieté ? Ne sont-ils pas nos égaux dans
l'ordre de la nature ? Et , si nous
les considerons dans l'ordre de la
grace , combien d'entre eux qui
sont plus dignes que nous des biens
dont la main liberale d'un Dieu
nous a enrichie , & dont il ne nous
arri-

arrive que trop souvent de faire un criminel usage? Ne devrions-nous pas cependant regarder ce que nous en employons pour satisfaire nos passions comme un vol & un larcin que nous faisons au pauvre.

TELS étoient les principes du Marquis , & sur lesquels je l'ai vû régler constamment sa conduite. Ce qui me prouve qu'une prospérité temporelle n'est pas toujours la récompense de la vertu, que les plus étranges infortunes au contraire sont souvent le partage de ceux qui la pratiquent , c'est que tandis que mon Epoux se livroit à tous les exercices de la charité, il étoit menacé des plus cruëls malheurs. Je suis obligée, pour les raconter de reprendre les choses d'un peu plus haut.

La passion que Mademoiselle de Freminet avoit euë pour le Marquis s'étoit changée en rage &

D 7 en

86 TRIOMPHE DE
en fureur, dès qu'il étoit devenu
mon Epoux , & elle conçut le bar-
bare dessein de nous immoler tous
deux à sa vengeance. Mais , pour
que nous ne pussions soupçonner
les embuches qu'elle vouloit nous
tendre , elle travailla à me trom-
per par les marques d'une feinte
réconciliation. Ma Sœur , q u e je
n'avois pu engager à venir demeu-
rer avec moi , étoit tombée dange-
reusement malade , je l'allai voir
dès que j'en eûs été avertie. La
Baronne , à qui j'avois fait plu-
sieurs visites depuis mon mariage ,
sans qu'elle eût voulu en recevoir
aucune , me fit un accueil tel que je
l'avois prévu , c'est-à-dire qu'elle
me reçut très-froidement , mais il
n'en fut pas de même de ma Cou-
sine. Elle m'accabla d'un déluge
de trompeuses caresses , en me
priant d'oublier les petits sujets de
plainte qu'elle m'avoit donnés , me
protesta avec toutes les marques
d'u-

d'une apparente sincérité qu'elle étoit charmée que le Marquis eût rendu justice à mon mérite, & qu'il n'y avoit personne qui prît plus de part qu'elle à mon bonheur.

Les personnes dont la droiture & la probité fait la Caractere, & qui sont naturellement ennemis de tout détour & de tout artifice, sont souvent exposées à être les dupes de leur bonne foi. Accoutumées à juger des sentimens des autres par les leurs propres, elles ne peuvent se persuader que l'on cherche à les tromper, parcequ'elles sentent combien elles seroient éloignées de vouloir tromper les autres. Quelle raison aurois-je crû avoir de me defier des marques d'amitié que je recevois de ma jeune Parente? Je lui témoignai que c'étoit pour moi une joye infinie de voir que son cœur ne fut plus animé daucun ressentiment

con-

contre moi, & qu'il ne dépendroit pas de moi que nous ne fussions unies des liens de l'amitié la plus tendre : & pour vous montrer, lui dis-je, que je compte sur votre empressement à m'obliger, je veux vous demander une grace que je vous prie de ne pas me refuser. Vous connaissez ma tendresse pour ma chère Sœur, servez-vous, je vous en conjure, du pouvoir que vous avez sur son esprit pour la determiner à souffrir que l'on la transporte chez moi. Je voudrois être continuellement attachée au chevet de son lit, je serai moins inquiète, si j'ai la consolation de pouvoir la voir à chaque instant. Ce n'est pas que je ne sois assûrée que rien ne peut égaler les soins que l'on prend ici de sa santé ; mais ces soins ne dois-je pas seule les prendre ? Eh bien, qui vous empêche, ma chère Marquise, reprit ma Cousine, de ne point quitter notre chere malade ?

Je

Je gagnerai par-là que j'aurai plus souvent le plaisir de vous voir ; mais pour vous montrer que je suis prête à sacrifier ma satisfaction à la vôtre, vous allez vous-même être temoin que je ferai mon possible pour que votre chere Sœur consente à ce que vous désirez. Et nous nous rendîmes en même tems dans sa chambre ; mais la fievre qui la tourmentoit étoit si ardente , & elle étoit accompagnée de transports si violens qu'ils lui ôtoient la connoissance. Je demandai aux Medecins qui étoient auprès d'elle ce qu'ils en pensoient. Ils me repondirent que la maladie de ma Sœur s'étoit déclarée par des douleurs trop aiguës & trop vives , pour qu'elles pussent durer long-tems avec la même violence , & qu'ils espéroient que les accès suivans seroient plus modérés. J'attendis que le transport furieux qui l'agitoit fut cessé pour lui donner les marques les

les touchantes de mon inquiète tendresse. Mais elle étoit si abbatue, & paroifsoit si épuisée de forces, quoiqu'elle ne fût qu'au second jour de sa maladie, qu'elle eut de la peine à me répondre. Je l'invitai à tâcher de prendre quelque repos, & je ne la quittai que lors que je la vis tombée dans un assoupissement profond, laissant auprès d'elle une de mes femmes de chambre, & un valet qui avoit ordre de venir d'heure en heure m'en donner des nouvelles. Avant que de sortir de chez la Baronne, je voulus sçavoir des médecins, s'ils pensoient qu'il n'y eût pas de danger à faire transporter la malade chez moi sur des Bran-cards, ou dans une litiere. Leur réponse fut qu'il n'y faloit pas songer, tandis que la maladie ne rallentiroit pas de sa violence. Je les priaï de ne pas quitter un seul moment cette chere Sœur; &, pour les

les engager à redoubler leurs soins, je leur donnai une bourse d'or, en leur disant que ce n'étoit là que les foibles commencemens de ce qu'ils pouvoient se promettre de ma reconnoissance, s'ils conservoient cette chere malade à ma tendresse. Mais toute l'habileté de leur art ne pût la rapeller à la vie. J'eus le cruel chagrin au bout de quatre jours, durant lesquels je ne sortis presque point de sa chambre, de la voir mourir entre mes bras. Ma douleur fut extrême, & bien des mois s'écoulèrent avant que le Marquis eût pu essuyer mes pleurs.

Ma Cousine ne parut guéres moins affligée que moi. Ces marques de son bon cœur acheverent de lui regagner ma tendresse. Peu de jours se passoient que nous ne nous vissons avec la même cordialité que si jamais rien n'eût altéré notre amitié; &, ce qui mit le comble à ma joye, c'est que la Baron-

ronne me donna mille preuves apparentes d'une sincere & parfaite réconciliation. Me serois-je imaginé que la Mere & la fille tra-moient contre le malheureux Marquis & contre moi le plus noir de tous les desseins ?

IL y avoit environ un an que nous paroissions réunies par les liens de la plus tendre amitié , lors-que la Baronne nous invita à aller passer quelques jours dans une cam-pagne riante peu éloignée de Tou-lon , & qui étoit située sur les bords de la Mer. Je relevois alors d'une maladie qui m'avoit laissé une es-pèce de langueur qui ne pouvoit se dissiper. Les medecins me con-seilloient de changer d'air. Ainsi j'acceptai avec plaisir la petite par-tie de divertissemens que ma Pa-rente , avec qui je me croyois par-faitement réconciliée , me propo-soit. Et , ce qui augmenta ma joye , c'est qu'elle promit de me don-

donner la compagnie de Madame de Sourdac ma bonne Amie. (Au-
rois-je pû croire que c'eût été une
troisième victime qu'elle vouloit
immoler à sa cruelle vengeance ?)
Elle invita en effet cette Dame ;
mais son bonheur voulut que des
affaires , qui demandoient indispen-
sablement sa presence , la retinssent
à Toulon. La Baronne parut vé-
ritablement fâchée de ce contre-
tems ; mais je ne soupçonneis pas
la cause de sa douleur , & je vais
bientôt l'apprendre. La perfide
destinoit à mon Amie le même sort
qu'elle nous reservoit à mon Epoux
& à moi. Comme elle nous avoit
dit qu'elle espéroit de nous retenir
du moins un mois à la campagne ,
je n'emmennai avec moi qu'une seu-
le femme de chambre , & le Mar-
quis ne se fit accompagner que de
deux valets. Quoique le séjour de
la campagne fut pour lui très-en-
nuyeux , il se rendit cependant avec
plai-

94 TRIOMPHE DE
plaisir aux invitations de la Baronne
dans l'espérance que le changement
d'air contribueroit à rétablir prom-
tement mes forces. Ma santé l'in-
téressoit d'autant plus, que je devois
lui faire porter dans peu de mois
le doux nom de pere: nom qui
faisoit l'objet de tous ses vœux,
mais que la barbarie de ma Pa-
rente & celle de sa cruelle Fille
lui enleva. Elle n'avoit pu triom-
pher de la passion qu'elle nourris-
soit pour le Marquis, & elle ne
pouvoit me pardonner de ce que
je lui avois dérobé la tendresse
d'un Amant qu'elle adoroit. Son
amour s'étoit converti en fureur.
Devenus, mon Epoux & moi, les
objets de sa jalouse rage, elle ré-
solut de nous immoler tous deux à
sa cruelle vengeance. Et voici de
quelle maniere elle s'y prit pour
nous perdre.

IL y avoit huit jours que nous
étions à la campagne, & j'avois
eu

eu jusqu'alors tout lieu de me louer des attentions continuëlles que la Baronne & sa Fille avoient de me procurer tous les petits divertissemens que l'on peut prendre dans une campagne riante. Nous n'avions point encor fait de partie sur la mer, qui, comme je l'ai dit, n'étoit éloignée que de quelques pas du Château de la Baronne. Elle nous proposa d'aller souper sur l'eau, nous y consentîmes, & elle donna ordre en même tems qu'il y eut une barque prête avec quelques matelots pour nous conduire. Je me fis d'avance une fête de cette partie de plaisir qui me plaisoit d'autant plus qu'elle devoit avoir pour moi les charmes de la nouveauté ; mais qu'elle va m'être vendue bien chérement !

Nous entrâmes, le Marquis & moi, dans la funeste barque destinée à notre perte. Comme le Ciel étoit serein, & qu'il ne souffloit

floit aucun vent, nous ne craignîmes pas de nous éloigner un peu du rivage. Et nous nous trouvâmes insensiblement en pleine mer. Nous ne tardâmes pas à nous repentir de notre témérité, le Marquis aperçut une chaloupe qui venoit à nous à force de voiles & de rames. A cette vue il parut s'inquiéter ; mais mes deux perfides Parentes, qui triomphoient de joye, le raillèrent de sa peur. Cela ne l'empêcha pas de donner ordre à nos matelots de faire tous leurs efforts pour regagner promptement le rivage, & il exhorta en même tems les domestiques qui nous accompagoient de se défendre vigoureusement si nous étions attaqués. Mais les ordres qu'il venoit de donner furent inutiles. La frayeur cependant dont j'étois saisie m'arrachoit des cris perçans. Je me jettai entre les bras de mon Epoux, tandis que la Baronne & sa Fille

fille, non seulement ne paroissent pas épouvantées; mais qu'elles consideroient avec tranquilité, & même avec une joye maligne qui étoit peinte dans leurs yeux, cette chaloupe qui avançoit toujours avec la même diligence, & qu'il nous étoit impossible d'éviter.

M A I S que devins-je, lorsque je la vis remplie d'une douzaine de Corsaires qui parurent sur leur bord le cimenterre à la main? Quelle résistance le malheureux Marquis, & trois ou quatre domestiques qui nous accompagoient, pouvoient-ils opposer à la fureur de ces barbares? Ils commencèrent par mon Epoux qu'ils chargèrent de chaines, m'ayant arrachée avec violence d'entre ses bras. Ma perfide Cousine eut le même sort que moi. La Baronne fit de vains efforts pour la retenir, elle lui fut enlevée. Ce fut alors que,

Tome III.

E hors

hors d'elle-même , elle voulut, pour suivre sa fille, se jettter dans la chaloupe , où elle avoit été transportée avec moi ; mais elle en fut empêchée. Les Corsaires , à qui elle nous avoit livrés , insultèrent à sa douleur , en lui disant qu'ils ne pouvoient la recevoir sur leur bord , parce qu'elle n'étoit pas d'un âge à être un meuble propre pour le Serrail. J'étois trop occupée du malheur qui m'accabloit pour faire attention à ce qui se passoit autour de moi. Tout ce que je m'en rapelle , c'est que fondante en pleurs je demandai à ceux , dont nous étions devenus les esclaves , de ne pas me séparer d'un Epoux que j'adorois. Les prières , que je leur fis , furent accompagnées d'un ton si touchant qu'ils en furent attendris. Ils me permirent d'approcher du Marquis , qui n'avoit pû voler à moi à cause des

des chaînes pesantes dont il étoit chargé. Cher & aimable Epoux , lui dis-je , ne vous livrez pas au desespoir , mettez au contraire vôtre confiance dans les bontés du Ciel , il nous tendra une main se-courable. Supportons sans murmure les coups dont il nous frappe , & reposons nous sur lui du soin de briser nos fers. Ne conservons sur-tout aucun ressentiment contre nos ennemis , pardonnons leur le malheur dont elles nous accablent. Le juste ciel ne nous a déjà que trop vengés , & la mère & la fille sont punies bien sévèrement de leurs crimes. Et quel châtiment , réprit mon Epoux , peut être proportionné à la barbare fureur qui les a animées contre nous ? Je ne me plaindrois pas si leur rage s'étoit assouvie sur moi seul ; mais quel doit être mon desespoir de vous voir associée à mes malheurs ? Eh , bien ! cher Epoux ,

E 2 lui

lui répondis-je , voulez - vous me prouver que je vous suis che- re , n'offensez pas Dieu par vos plaintes. Non , il ne nous abandonnera pas , il permettra que ceux à qui nous avons été livrés , ayent un cœur ouvert à la pitié.

Le Marquis ne pût me répondre que par ses soupirs & par ses pleurs ; ils redoublerent , lorsque la chaloupe où nous étions eut réjoint le vaisseau , d'où elle avoit été détachée. Une seconde fois je me jettai aux pieds du Chef des Corsaires. Je le priai de souffrir que je me tinsse toujours aux côtes de mon Epoux. Il ordonna effectivement que l'on ôtât au Marquis les chaînes dont il étoit chargé , & que l'on nous donnât une chambre qui ne fût que pour nous seuls , en commandant que l'on ne nous refusât rien de ce que nous souhaiterions.

UN

UN procédé si généreux auroit excité toute ma reconnoissance, si je n'avois été allarmée par un sujet de crainte qui m'épouventoit, & que je crus cependant ne pas devoir découvrir à mon Epoux. N'avois-je pas en effet lieu d'apprehender que la vûe de mes foibles charmes n'eût fait quelque impression sur le cœur de celui, dont la pitié paroîstoit si fort s'intéresser en ma faveur. Mon innocence, me disois-je en moi-même, seroit-elle menacée de quelque péril? Ah! ma vie, la vie même de mon Epoux qui m'est mille fois plus chère que la mienne, je ne la regretterai pas, si le sacrifice de l'une & de l'autre peut conserver mon innocence. Mais je m'effrayois pour des dangers que je ne devois pas craindre. J'avois mis ma confiance en Dieu, & elle ne fut pas confonduë.

Le Corsaire, qui avoit commencé à agir d'une maniere si généreuse avec nous, ne se démentit pas. Il vint nous voir, & nous trouvant mon Epoux & moi fondants en pleurs, il parût s'attendrir à notre vûe, & nous exhorte à bien espérer. Ah! qui que tu sois, lui dit le Marquis en se précipitant avec vivacité à ses genoux, si ton cœur n'est pas fermé à la compassion, laisse toi toucher par mes larmes, & par celles d'une Epouse que je chéris mille fois plus que moi-même. Ne nous éloigne pas de notre Patrie, & mets, si tu le veux, notre rançon au plus haut prix. Rien de tout ce que tu nous demanderas, ne te sera refusé. Sois même assuré que notre générosité surpassera tes espérances. Eh! non, non, lui répondit le Corsaire, ne crois pas que je régle mes vûes par l'intérêt. Tu es mon esclave, & je veux que tu ne doive ta liberté qu'à

qu'à ma bonté. J'ai été touché des larmes de ton Epouse, & je voudrois dans ce moment même qu'il me fut permis de briser vos fers; mais je vous jure par notre saint Prophète que vous serez bientôt rendus tous deux à votre Patrie. Je déteste la perfidie, & je ne crois pas pouvoir punir trop sévèrement celle qui vous à livrés entre mes mains. Mais je n'ai point de part à votre infortune. Et, tout de suite, il nous raconta que la Baronne & la cruelle de Freminet étoient convenus, sans qu'il en fût rien, avec quelques-uns de ses matelots, d'un certain prix qu'elles leur donneroient s'ils vouloient nous enlever; qu'elles les avoient avertis du jour & de l'heure, où ils pourroient nous surprendre; que le marché avoit été conclu sans sa participation; & que, dès qu'il en avoit été instruit, il l'avoit desapprouvé; mais que ses

E 4 gens,

gens, dont les sentimens étoient bien différens des siens, avoient osé le menacer, s'il refusoit de se prêter à leurs desseins, & qu'il s'y étoit yû obligé. Il finit en nous promettant que notre esclavage ne seroit pas long, & que dès que nous serions arrivés à Thunis, où il nous conduisoit, il nous remettoit en liberté; & que pour que ses compagnons, qui avoient comme lui droit sur les esclaves qu'ils faisoient, n'eussent pas à se plaindre, il leur distribueroit quelque argent; & qu'il leur avoit déjà abandonné celle qui nous avoit trahis.

PLUSIEURS fois j'interrompis le Corsaire pour lui exprimer ma reconnaissance par les plus vives actions de graces; &, dès qu'il eût fini, je lui dis que je me croyois si assûrée de la sincérité & de la générosité de ses sentimens,

LA VERTU, Livre V. 105
mens, que j'attendrois sans crainte l'exécution de ses promesses.
Mais, magnanime Corsaire, adjoutai-je, veux-tu mettre le comble à tes bontés, souffre que j'ose te demander une nouvelle grâce? Tu seras sans doute surpris de la prière que je vais te faire; mais aussi ignores-tu la sainteté de la Religion que je professé. C'est pour mon ennemie que je veux intéresser ta pitié, permets qu'elle ne soit punie que par les remords dont elle est déchirée. Promets moi que tu la rendras à sa famille, & je te réponds du prix, que tu mettras à sa rançon. C'est ma parente. Si les liens du sang n'ont pas étouffer la fureur qui l'animoit contre moi & contre mon Epoux, ces mêmes liens ne dois-je pas les respecter, & me permettent-ils d'oublier que celle, qui m'en est unie, ne peut cesser de m'être chere?

E 5 Ainsi

Ainsi, je t'en conjure, laisse moi espérer que le même moment, où tu briseras mes fers, verra finir son esclavage, & consens qu'en attendant cet heureux jour je ne sois point séparée de celle qui m'a rendue ton esclave. Permetts qu'elle soit conduite auprès de moi, & tu seras temoin des marques qu'elle recevra de ma tendresse. C'est-là la vengeance que le Dieu que j'adore veut que je tire de mes ennemis. Il m'ordonne de les aimer, & c'est à ce prix qu'il a attaché lui-même & son amour & le pardon de mes offenses. Je n'examine point, me répondit le Corsaire, si les devoirs, que la Religion que tu professes t'impose, s'accordent avec la nature & la raison; mais la loi, que je suis, me prescrit des maximes bien différentes. Un crime d'une perfidie monstrueuse ne peut-être trop severement puni; & plus celui qui me trahit a eu part à mon ami-

amitié, plus je suis en droit d'exercer contre lui la plus cruelle vengeance. Je me suis laissé attendrir en ta faveur; mais si tu avois commis les mêmes crimes, dont s'est rendue coupable ton ennemie, tu serois un objet d'horreur à mes yeux. Ainsi cesse de me faire pour elle d'inutiles prières. Si sa beauté égaloit la tienne, je la présenterois au Sultan, mais elle sera vendue à qui voudra l'acheter.

J'EUS beau faire au Corsaire de nouvelles instances pour le flétrir, rien de tout ce que je lui dis ne put l'ébranler. Il me défendit même de lui parler une seconde fois de celle pour qui je m'intéressois. Qu'elle fut punie bien cruellement de sa barbarie! Elle devint l'infame jouët de la brutale passion de ces mêmes matelots à qui elle nous avoit livrés. Comment auroit-elle pu survivre à l'infamie dont elle avoit été couverte? Elle se livra au

E 6 plus

plus affreux désespoir, & mourut
misérablement peu de jours avant
nôtre arrivée à Thunis.

MON bon cœur me fit donner
bien des larmes à sa mort,
quoiqu'elle fût un juste châtiment
de ses crimes. Le Ciel avoit pris
soin de me venger, & pouvoit-il
le faire d'une manière plus sé-
vère? Le Corsaire continua durant
le reste de la navigation à nous
donner les mêmes marques de
bonté, & il nous réitera les mê-
mes promesses qu'il nous avoit faites;
c'est à-dire, qu'il nous ren-
droit nôtre liberté peu de jours
après que nous serions rendus à
Thunis, & que nous pourrions
profiter du premier Vaisseau qui
feroit voile pour la France. Une
pareille assurance, si capable de
me consoler, & qui m'ôtoit veri-
tablement tout sujet de frayeur, ne
m'empêcha pas de tomber dangé-
reusement malade. Je craignois
moins

moins pour mes jours que pour ceux du cher enfant que je portois dans mon sein. Combien de sujets d'alarme pour le tendre Marquis ! J'étois dans mon sixième mois de grossesse , n'avois je pas lieu d'ap-prehender que les remedes, que l'on me donneroit pour me sauver la vie, ne la fissent perdre au petit innocent à qui je devois donner le jour ? Peut-on s'imaginer un état plus triste que celui où je me trouvois ? Avec quelle ardeur ne reclamai-je pas le secours du Ciel ! Ce nest point, ô mon Dieu , m'é-criois-je , pour la conservation de mes jours que j'éleve ma voix vers vous ; ma vie est entre vos mains, je vous en fais un sacrifice : mais , ce cher enfant que je porte dans mon sein , conservez-le ; ou , si c'est vôtre volonte qu'il descende avec moi dans le tombeau , permettez qu'il soit auparavant régénéré dans les eaux sacrées du Baptême.

E 7 J'Es-

J'ESSAYEROIS vainement de représenter les transports de douleur, où se livroit le désolé Marquis. Que de secours qui m'étoient nécessaires, & que sa tendresse ne pouvoit me fournir. Il se tint durant trois jours & trois nuits attaché au chevet de mon lit, sans prendre un seul moment de repos; & ce qui augmentoit son affliction, c'est qu'il voyoit que ses soins n'apportoient aucun soulagement à mes maux. Je sentois au dedans de moi-même un déchirement d'entrailles, qui me faisoit pousser les haut cris, je ne pouvois douter que je n'eusse besoin d'une main habile pour me délivrer du mal qui me pressoit, & il n'y avoit nulle semme dans le Vaisseau. L'infortuné Marquis ne se possédoit plus, il me tenoit serrée entre ses bras, arrosoit mon visage de ses pleurs, me faisoit les plus

plus touchantes caresses, ne cessoit de me demander si mon mal ne ralentissoit pas un peu de sa violence; mais j'étois si affoible qu'à peine avois-je la force de lui répondre; ou, si ma foiblesse diminuoit, c'étoit pour me faire sentir les douleurs les plus vives & les plus aiguës, qui m'arrachoient des cris dont tout le Vaisseau retentissoit. Je n'avois aucun secours pour hâter le moment de ma délivrance. Il arriva cependant, les prières que j'avois adressées au Ciel furent exaucés. Je donnai le jour à un enfant qui ne vécut que le tems nécessaire pour recevoir le saint Baptême. Si je répandis bien des larmes sur sa mort, le souvenir de cette grace singulière qu'il avoit reçue en naissant apporta quelque addoucissement à ma douleur. Mais il n'en fut pas de même de celle de mon Epoux,

il

il craignoit que cette premiere perte , qu'il venoit de faire , ne fût suivie d'une seconde encor plus cruelle pour lui ; car il s'en falloit de beaucoup que ma vie fut hors de danger . Je sentois que je ne pouvois la conserver que par un miracle . Dieu daigna l'operer en ma faveur . L'on commençoit à ne plus craindre pour mes jours lorsque nous arrivâmes à Thunis .

HAGDI-KAMAMEN (c'est le nom du généreux Corsaire entre les mains duquel nôtre heureux sort nous avoit fait tomber) sembloit ne se féliciter de notre arrivée , que parce qu'il pouvoit me fournir tous les secours qui m'avoient manqué durant les derniers jours de la navigarion . Il voulut que nous occupassions , mon Epoux & moi , l'appartement le plus commode de sa maison , & me

me donna plusieurs femmes pour me servir ; mais ce qui pouvoit hâter ma guerison , c'est qu'il me donna sa parole , que , dès que mes forces seroient parfaitement rétablies , il me permettroit de retourner dans ma Patrie avec mon cher Epoux . Ma maladie cependant avoit été si dangereuse & si violente , que plus de trois mois s'écoulerent avant que je fusse parfaitement guérie .

Le Marquis profita du tems de ma convalescence pour se mettre en état de témoigner au généreux Hagdi une partie de la reconnoissance dont nous étions pénétrés . Son premier soin , en arrivant à Thunis , fut d'écrire promptement à ses Parens , pour les instruire de toutes nos avantures . Il laissa parler son cœur dans le détail qu'il leur fit des obligations infinies dont nous étions redevables à la générosité de celui à qui nous

nous avions été livrés par la cruelle Baronne. Il n'étoit pas nécessaire qu'il leur marquât que les plus riches présens ne pourroient pas nous acquitter de ce que nous devions à notre Patron, qui avoit promis de ne nous retenir à Thunis qu'autant que l'intérêt de ma santé le demanderoit.

Le Marquis ne s'en tint pas aux lettres qu'il écrivit à sa Famille, il pria Hagdi de souffrir qu'il parlât au Consul de la Nation Françoise, établi à Thunis. Le dessein de mon Epoux étoit de le consulter pour savoir comment nous pourrions nous revancher de toutes les marques de générosité & de bonté, dont nous avions été comblés dès le premier moment de notre esclavage. Il se trouva heureusement que ce Consul, appellé Faure, étoit de Provence, & qu'il connoissoit parfaitement la Famille du Marquis. Aussi ne lui eut-il pas plu.

plutôt dit son nom , qu'il se montra entièrement dévoué au service de mon Epoux. Je connois Hagdi , lui répondit-il , ce que vous m'apprenez de sa générosité ne me surprend pas . L'on m'en a rapporté mille traits semblables , que vous ne pourriez écouter sans admiration . Ce Corsaire ne doit pas les grandes richesses qu'il possède au métier qu'il exerce , elles lui ont été transmises par son Pere , qui , durant quarante ans qu'il fit l'emploi de Pirate , trouva le moyen d'amasser des richesses immenses , fruit honteux de ses violences & de son brigandage . Son Fils eut à peine atteint sa douzième année qu'il le fit le compagnon de tous ses voyages : de façon que le jeune Hagdi a été élevé sur Mer , ce qui fait qu'il languit des qu'il n'est plus sur cet élément ; mais , dès son Enfance , ses inclinations se montrèrent bien différentes de celles de son Pere . La bon-

bonté, la générosité, la grandeur d'ame, une pitié compatissante pour les malheureux, firent son caractère. Une foule d'esclaves dont il a adouci le sort, ou dont il a brisé les fers, peuvent en rendre témoignage. Et, si Hagdi continuë sa profession de Corsaire, c'est moins pour s'enrichir, que pour trouver de fréquentes occasions d'exercer sa générosité, & de ne pas laisser sa valeur oisive. Ainsi vous voyez, Monsieur, que vous ne devez pas être surpris de la maniere généreuse dont votre Patron en use à votre égard. Je suis même assûré que vous l'offenseriez, si vous lui offriez les plus grandes sommes pour votre rançon; mais, puis que vous voulez lui témoigner votre reconnaissance, je puis vous aider en ce point; & c'est avec empressement que je le ferai. Je sc̄ai que Hagdi a une véritable passion pour les chevaux, je donne-

nerai ordre que l'on en achete six qui soient de son goût, & vous les lui offirez. Il recevra votre présent, mais foyez sûr que vous aurez bien de la peine de ne pas accepter ceux qu'il voudra vous faire.

LE Marquis remercia Faure en le priant de donner tous ses soins, & de ne rien épargner pour que Hagdi pût être content du présent que mon Epoux se faisoit une fête de pouvoir lui offrir; mais il ne borna pas là sa reconnoissance. Sa Famille, dont il reçut des lettres trois mois après notre arrivée à Thunis, le mit en état de se montrer aussi généreux que notre Patron l'avoit été à notre égard. Outre plusieurs lettres de change qu'il avoit à toucher sur differens Négocians, ses Parens lui envoyèrent encor un grand nombre de bijoux de prix, accompagnés de divers ouvrages d'orfeverie travaillés avec une

LE Marquis les offrit à Hagdi, qui ne put s'empêcher d'en admirer la beauté; mais, s'il les reçut aussi bien que les chevaux dont Faure avoit fait emplette, ce fut à condition que nous ne refuserions pas les présens qu'il avoit à nous faire, & dont le prix excédoit de beaucoup la valeur de ce que nous lui présentions. Nous eûmes beau nous défendre, il n'eût pas été content si nous ne fussions partis de Tunis chargés de ses bienfaits. Mais nous attendions-nous qu'il dût s'engager à nous reconduire lui-même dans notre Patrie? Il nous le promit cependant, & il nous tint parole. Un pareil excès de générosité devoit-il lui coûter la vie? car je ne doute pas que cet illustre Musulman n'ait été, comme mon Epoux, enseveli dans les eaux. Ce fut la vûe des perils,

où

où nous pouvions être exposés, qui le determina à ne se reposer que sur lui du soin de nous ramener en Provence.

Dès que mes forces furent parfaitement rétablies, il songea aux préparatifs de notre départ, & donna de si bons ordres que notre impatience n'eut pas à languir. Notre embarquement fut cependant retardé de quelques jours, que nous ne pûmes refuser aux instances prières que nous fit le Consul de notre Nation, en faveur d'un Gentilhomme François, qui avoit été esclave à Thunis, & qui, ayant plu à la fille de son Patron, en avoit obtenu les moyens de briser ses fers; mais c'étoit à condition qu'il l'enmerroît avec lui en France, & qu'il l'épouseroit lorsqu'elle se seroit fait bâtiser. Mais cette jeune Musulmanne appartenloit à une des plus puissantes Familles de Thunis. Ainsi, il ne faloit pas espérer que Hagdi

di voulût la recevoir sur son bord,
& favoriser sa fuite. Il étoit né-
cessaire de déguiser sa naissance &
son nom, & ce fut-là le parti que
l'on prit. Elle savoit heureuse-
ment le François, & il fut conclu
qu'elle seroit habillée en esclave,
& qu'elle passeroit pour être la
sœur du Gentil-homme qui l'enle-
voit. Il fut aussi arrêté qu'ils se
retireroient tous deux secrètement
chez Faure, en attendant que le
Vaisseau de Hagdi fût prêt à fai-
re voile, & qu'ils profiteroient
des ténèbres de la nuit pour
s'y rendre. Tous ces arrangemens
ayant été pris, il ne restoit plus
qu'à sçavoir si notre Patron con-
sentiroit à recevoir dans son navi-
re les deux personnes pour qui nous
nous intéressions. Il répondit au
Marquis, qui lui en fit la proposition,
qu'il étoit charmé de l'occasion qu'il
lui présentoit de l'obliger, & qu'il
pouvoit faire avertir ceux pour qui
il

il intercedoit, que le Vaisseau, qui devoit nous ramener en France, mettroit le lendemain à la voile. Mais le Gentil-homme François, dont j'ai parlé, eut besoin qu'on lui accordât quelques jours de délai pour pouvoir enlever la jeune Beauté dont il étoit épris. L'entreprise n'étoit pas d'une exécution aisée; mais est-il quelque obstacle insurmontable à l'amour? Il concerta si bien ses mesures, qu'il tira la jeune Musulmanne de la maison de son pere. Si c'est-là une faute, j'avouë que celui, qui la commettoit, en trouvoit l'excuse dans les yeux de celle qui la lui faisoit commettre. Non, jamais il n'y eut une figure plus gracieuse, plus avennante, & plus capable de triompher de l'indifférence du cœur le plus insensible, que celle de l'aimable Zomine, [c'est le nom de cette Musulmanne.] Je ne pûs la voir sans lui donner toute ma tendresse, & que

Tome III.

F

de

de qualités charmantes n'avoit-elle pas qui lui ravirent toute mon estime ? Mais je ne m'aperçois pas que pour trop laisser parler mon cœur , j'interromps le fil de ma narration ; puis-je la finir sans répandre des torrens de larmes ? Quel malheur plus cruel que celui qui me reste à raconter.

Nous partîmes de Thunis avec un vent favorable qui sembloit nous promettre une courte & heureuse navigation. Je ne pouvois quitter la chere Zomine dont la conversation avoit pour moi des charmes inexprimables , & mon Epoux de son côté ne goûtoit pas moins de plaisir à s'entretenir avec l'aimable Comte de Bressol. C'est le nom de ce Gentil-homme François , l'Amant de Zomine. O Ciel ! quel nom viens-je d'entendre , m'écriai-je , faisie d'étonnement & toute hors de moi-même ! Ah ! Madame , dis-je à la Marquise , excusez moi si je

je vous interromps, vous venez de prononcer un nom trop cher à mon cœur, pour que je ne vous demande pas des nouvelles de celui qui le portoit. Pourriez-vous me dire de quelle Province de France il étoit? Sçauriez vous m'en faire le portrait? ne mettrompez-vous pas, lorsque vous me dites que cette Zomine, dont vous me parlez, eût captivé sa tendresse? Est-il vrai qu'il voulût l'épouser? Souvenez-vous que mon bonheur ou mon malheur dépend de ce que vous allez m'apprendre. Je ne sçai, Madame, me répondit la Marquise, quels sont les intérêts qui vous lient au Comte: tout ce que je sçai, c'est que je n'ai guéres vu de Cavaliers plus accomplis; & là-dessus elle m'en fit le portrait en peu de mots: il n'étoit, helas! que trop ressemblant avec celui du Comte, pour que je pusse le méconnoître. Le perfide, l'ingrat, m'écriai-

criai-je, a donc pû oublier les sermens de fidélité qui engageoient sa foi à la plus tendre & à la plus fidelle de toutes les Amantes. Je ne retournerai donc dans ma Patrie que pour avoir le mortel chagrin d'y voir un parjure, qui, peu content de m'avoir effacée de son souvenir, se fera peut-être un barbare plaisir de triompher à mes yeux de sa perfidie. Qui osera me vanter les charmes de l'odieuse Rivale, qui l'a rendu infidèle ?

HE LAS ! Madame, me répondit la Marquise en m'interrompant, (car , je l'avouerai à ma confusion, le jaloux dépit qui me transportoit n'auroit pû cesser si-tôt de m'arracher d'injustes plaintes. L'aimable Comte étoit innocent , & je le croyois coupable.) que je suis mortifiée de la douleur que je viens de vous causer ! mais le Ciel a pris soin de vous vanger. Cet Amant dont vous vous plaignez ne vit plus

plus, il a été submergé dans les eaux avec la malheureuse Compagnie de sa fuite. Le sixième jour après notre départ de Thunis, le vent qui n'avoit cessé de nous être favorable, nous devint tout-à-coup contraire. Le Ciel, qui étoit tout en feu, commença à ne plus faire paroître de lumière à nos yeux que celle qui nous venoit des éclairs & du tonnerre. L'orage dont nous fumes agités dura plus de trente six heures. Nôtre Vaisseau, qui avoit déjà esuyé plusieurs furieux coups de vents, étoit sans mât & sans gouvernail, conduit au gré des flots courroucés. Nous tremblions à chaque instant qu'il n'allât échouer sur quelque banc de sable, ou qu'il ne vînt se briser contre quelque rocher. Haggi voyant que le peril, loin de diminuer, augmentoit, ordonna à quatre matelots de se jettter dans la chaloupe. Le Comte y descendit,

tenant entre ses bras l'infortunée Zomine , notre Patron s'y jeta aussi. Nous allions , le Marquis & moi , suivre son Exemple ; mais nous n'en n'eûmes pas le tems. Notre vaisseau , dans le moment même que nous nous disposions à en sortir , se fracassa en mille piéces , & je ne doute pas la chaloupe où nous voulions nous jettter n'ait eu le même sort : & que je me croirois heureuse ; si j'avois eu celui de mon époux ! Mais , après avoir bû durant quelques momens de l'onde amere , je revins sur l'eau contre toute espérance. Une planche s'offrit alors à mes yeux , je m'y accrochai , & je me laissai conduire au gré des vagues & des vents , en faisant à Dieu à chaque instant un sacrifice de ma vie , & que ce sacrifice me coûtoit peu ! Je ne faisois même aucune attention aux perils qui m'environnoient. Je n'étois occupée que de la pensée

sée de mon cher & aimable Epoux. Je ne cessois de le chercher des yeux, mais c'étoit vainement que je promenois mes regards de toute part. Ce tendre & malheureux Epoux ne devoit plus s'offrir à ma vue. La mer, helas, lui fert de tombeau. Loin de rendre graces à Dieu pour le secours miraculeux qu'il me prétoit, j'ambitionnois le sort du Marquis. Déjà mes forces commerçoient à s'affoiblir, & je n'en étois point alarmée. Que dirai-je enfin, il ne me restoit plus aucune espérance d'éviter un prochain naufrage, lorsque le Ciel a daigné opérer un second miracle en ma faveur. Il a permis, Madame, me dit la Marquise en m'adressant la parole, que vous m'ayez aperçue, & que la vue des perils où j'étois exposée ait excité vôtre pitié. J'en ai été tirée, mais puis-je oublier que j'ai

F 4 per-

LA désolée Marquise ne pût prononcer ces dernières paroles, par où elle finit son récit, sans répandre de nouvelles larmes. Mais son état étoit-il plus triste que le mien? Elle pleuroit un Epoux, & & j'avois à pleurer un Amant qui ne pouvoit cesser de m'être cher, malgré l'infidélité dont je le croyois coupable. Je me livrai à la douleur la plus amère, sans que tous les soins que prit Julie, pour me consoler, pussent ramener la tranquilité dans mon ame. Où est donc, Madame, me disoit-elle, cette résignation que vous devez aux ordres de la Providence, & que vous avez si souvent mise en pratique? Et quel si grand sujet avez-vous de verser des pleurs, & d'éclater en plaintes & en murmures? Le Seigneur a voulu détacher votre cœur des objets terrestres;

tres; il vous a enlevé un Amant dont vous ne possédiez p'us la tendresse, & qui ne méritoit plus de posséder la vôtre. S'il vivoit encor, peut être seroit il un objet odieux à vos yeux? Eh! comment m'écriai-je, pourrois-je faire passer mon cœur de l'amour le plus fidèle & le plus tendre à l'indifférence, où à la haine? Ah! jusqu'au dernier moment de ma vie l'image du cher Comte sera sans cesse présente à mon esprit. Je n'oublierai jamais que son amour lui a fait braver les plus grands périls. Car auroit-il langui dans les fers, si sa tendresse ne l'avoit fait voler dans tous les endroits, où il espéroit de pouvoir être instruit de mon triste sort?

C'EST ainsi que malgré les soupçons que j'avois de l'inconstance du Comte, je me plaisois à me rappeler toutes les marques que j'avois reçues de sa tendresse, & que je donnois à sa mort, dont je

F s ne

130. TRIOMPHE DE.

ne pensois pas avoir lieu de douter, autant de larmes, que si j'avais été assurée qu'il me fût demeuré fidele. Mais mes pleurs vont bien-tôt s'essuyer, & je n'en n'aurai plus à répandre. Des torrens de joye, dont mon ame s'enivrera, vont faire place à l'excessive douleur qui m'accabloit. Je touche de près à la fin de mes infortunes, & je n'ai plus que d'heureuses avantures à raconter. C'est par le récit que j'en vais faire, que je finirai ces Memoires.

FIN DU CINQUIEME LIVRE.



LE

L E
 TRIOMPHE
 DE LA
 V E R T U,
 ou
 VOYAGES SUR MER,
 ET AVANTURES DE LA
 COMTESSE
 D E
 B R E S S O L .

LIVRE SIXIÈME.


 Uoique je ne fusse plus
 rappelée en France par
 mon amour, je ne lais-
 sois pas de soupirer a-
 vec ardeur après le moment qui

F 6 m'y

m'y rendroit. La tempête, que nous avions effuyée, nous avoit si fort éloignés des côtes d'Espagne, que ce ne fût qu'au bout de quinze jours que nous recommençames à les découvrir. Nous abordâmes enfin heureusement à Cadix, où je voulus donner quelques semaines à me délasser des fatigues d'une longue & ennuyeuse navigation. Je dois aussi ajouter qu'il m'en auroit trop coûté de me séparer si-tôt de l'aimable Rosalie, & de mes deux généreux Libérateurs. Charmés de la résolution que je pris de me délasser quelque tems, leur premier soin, en arrivant, fût de choisir la meilleure auberge, & où nous puissions être logés commodelement. Il eût été difficile d'en trouver une dont la vuë fût plus charmante, que de celle où nous descendîmes. Tous les appartemens donnoient sur le Port, où nous voyions arriver à chaque instant une foule

foule de Vaisseaux , & où la variété des différens objets , qui s'offroient à nos regards , nous fournittoit le spectacle du monde le plus amusant .

JULIE , pour me distraire de la mélancolie , dans laquelle j'étois plongée , m'obligeoit de passer bien des momens à la fénêtre . J'y étois un jour avec la Marquise , qui autant désolée que moi ne jettoit que des regards distraits sur tout ce qui se présentoit à sa vûe . Nous nous entretenions ensemble de nos tristes avantures . Elle me parloit du généreux Hagdi , lorsque s'interrompant tout-à-coup , pour arrêter ses yeux sur un Turc de bonne mine qui sortoit d'un Vaisseau , elle s'écria après l'avoir considéré attentivement : Ah ! je ne me trompe point , c'est mon cher Patron de Thunis , c'est l'illustre Hagdi que je vois . Et , ne suivant que les mouvemens de son

F 7 cœur

TRIOMPHE DE
cœur reconnoissant, elle me quitte brusquement pour voler à la rencontre de ce Corsaire. Je ne sçai quel pressentiment m'entrainoit après elle ; mais je ne voulus par la laisser aller seule, nous descendons ensemble. Mais qu'allois-je devenir ? Que de mouvemens divers qui s'élevent tout à la fois dans mon cœur ! Je ne sçai où j'en suis, je ne me posséde plus, l'étonnement, la joye, la douleur, le dépit, la fureur , me dérobent hors de moi même. Quel envisagement aussi plus capable de me troubler que celui qui s'offroit à mes yeux ? Ils ne se trompoient pas , c'étoit le Comte qui se présentoit à ma vue. Si d'abord je m'abandonnai à la joye, qu'elle fut bien-tôt ralentie ! Mais je n'en dis pas assez , presque dans le même moment je me livre à tout ce que la jalouzie a de plus affreux. Et comment aurois-je pu moderer les transports qui m'agittoient ! Je
vois .

vois une jeune inconnue, que je m'imaginais bien être l'odieuëe Rivale dont la Marquise m'avoit parlé, qui se tenoit nonchalamment appuyée sur les bras du Comte. Avouerai-je ma foibleesse? que l'on me la pardonne, j'en rougis dans ce moment que j'écris ces mémoires. Je voulus crier, & je n'en eus pas la force. Je tombe sans connoissance & sans sentiment entre les bras de Salim & de Julie, qui, m'ayant vué courir précipitamment après la Marquise, m'avoient suivie à la ruë.

L'ON me porta promptement dans ma chambre pour me faire reprendre mes sens; je les reprens, mes yeux se r'ouvrent à la lumiere, & quel est le premier objet que je vois? C'est le cher & aimable Comte, qui étoit à mes genoux, qui tenoit mes mains tendrement serrées dans les siennes,

&

& qui les arrosoit de ses larmes.
En croïrai-je, s'écrioit-il ravi hors
de lui même , au rapport de mes
yeux ? Tendre & fidelle Amante,
est-ce vous que je revois ? Les jus-
ttes Dieux se sont donc laissés flé-
chir par mes soupirs & par mes
pleurs , ils vous rendent à ma vi-
ve tendresse. Et ce même Ciel ,
requis je trop remplie des sentimens
de mon insulte jalousie , & en reti-
rant brusquement mes mains d'entre
celles du Comte, rend un perfide
à mon constant amour. Ingrat ,
ajoutai-je, pourquoi ne puis-je cef-
fer de t'aimer ? Pourquoi n'es-tu
pas péri dans les eaux avec celle
qui m'a dérobé ton cœur ? Ou pour-
quoi la vie m'a-t-elle été conser-
vée jusqu'à ce cruel moment ?
Etoit-ce pour que je fusse témoin
du triomphe de ma Rivale ? Eh !
de grace , Madame , reprit le Com-
te en continuant à embrasser ten-
dre-

drement mes genoux, ne m'accablez pas d'injustes reproches, expliquez vous, de grace, davantage. Pourriez-vous me soupçonner de quelque infidélité? Vous me parlez d'une Rivale, & je puis prendre les Dieux à témoin que nul autre objet que vous seule n'a regné dans mon cœur. Ah! qu'un coupable aimé, repris-je attendrie par le ton touchant dont le Comte s'exprimoit, est bien-tôt innocent; mais, cher Comte, rassurez mon inquiète tendresse, ne trompez pas une fidèle Amante. Dites-moi, que faut-il que je pense de cette jeune inconnue que vous avez enlevée à sa Famille, ne lui aviez-vous pas promis de lui engager votre foi. Elle va paroître devant vos yeux, me répondit le Comte, c'est d'elle que je veux que vous appreniez, s'il fût jamais un Amant plus fidèle que moi. Vous jugerez, après l'avoir
en-

MON Amant me parloit encor, lorsque la Marquise, accompagnée de l'aimable Zomine & du généreux Hagdi , entra dans ma chambre. Ce que le Comte venoit de me dire ne me laissoit plus aucun soupçon inquiétant. J'avois rendue toute ma tendresse à la jeune Musulmanne. Je m'y croyois d'autant plus engagée, que je n'avois pas oublié que l'on m'avoit dit que mon Amant lui devoit sa liberté. C'étoit elle qui le rendoit à mes vœux, comment aurois-je pû tenir renfermés dans mon cœur les sentimens de reconnoissance dont j'étois pénétrée? Je me jettai au col de mon aimable bienfaitrice, (car quelle raison n'avois-je de l'appeler de ce nom) & je l'accablai des plus vives caresses. Elle y répondit par les siennes, mais elles étoient accompagnées de soupirs,

pirs, dont il m'étoit aisé de démêler la cause. Et aurois-je pu lui en faire un crime? Je ne pouvois douter qu'elle ne se fût éprise d'un amour bien tendre pour le Comte. Peut-être se flatoit-elle qu'il n'opposeroit pas toujours une égale insensibilité à ses desirs? Ne pouvoit-elle pas croire, que, lorsqu'il auroit perdu toute espérance de me voir rendue à ses vœux, mon souvenir commenceroit à s'effacer de son esprit, & qu'elle occuperoit dans son cœur la place que j'y avois tenue? Et un heureux hazard me rend à mon Amant, quelle source de désolation pour l'aimable Zomine! Ainsi les soupirs, qui lui échapoient, ne me surprenoient point; mais elle va bien-tôt m'apprendre elle-même que son sort étoit bien plus à plaindre encor que je ne croyois, & ce qu'elle m'apprendra achevera de dissiper les ja-

LE Comte, après avoir donné bien des momens à s'ennivrer du plaisir que ma vûe lui causoit, me fit cent questions différentes, sans me laisser le tems de faire satisfaction à aucune. Il me parloit du cruel Baron, & de ma perfide Gouvernante, il me demandoit où mon Ravisseur m'avoit conduite, & ce qu'il étoit devenu? Comment j'avois pu échaper à sa violence? Il vouloit étre instruit des perils où j'avois été exposée, & par quel prodige j'en avois été délivrée? Il souhaitoit enfin que j'entrasse dans un détail circonstancié de toutes les avantures qui m'étoient arrivées durant près de trois années d'absence. C'étoit-là me demander un récit qui ne pouvoit manquer d'être bien long. Je lui promis cependant de ne rien laisser à désirer

à

à sa curiosité; mais je remis à la satisfaire après le souper dont l'heure approchoit. La reconnoissance m'engagoit à lui faire connoître mes généreux Libérateurs, je le fis en lui parlant avec éloge de Dom Carlos & de Dom Inigo. Les termes lui manquerent pour leur témoigner la vivacité de sa gratitude. Il ne l'exprima que par ses transports, & par les touchantes caresses dont il les accabla. Mille fois il se jeta à leur col en leur disant qu'il leur étoit redévable du bonheur de ses jours; que sa vie, que son sang, il étoit prêt à le donner tout entier, pour se revancher des obligations qu'il leur avoit. Je n'oubliai pas aussi de lui faire connoître mes chères Amies. Je lui appris avec quelle ardeur elles s'étoient empressées à adoucir mon esclavage. En faloit-il davantage pour les lui rendre aussi chères qu'elles me l'étoient. Il laissa parler son cœur

cœur, naturellement sensible & tendre, dans les remercimens qu'il leur fit, & où il mit toutes les graces que la politesse peut prêter. Mais, s'il croyoit ne pouvoir se montrer trop reconnoissant pour les obligations que j'avois à mes Amies & à mes Libérateurs, il ne l'étoit pas moins pour celles dont il se disoit être redévable à l'aimable Marquise, & au généreux Hagdi. Il me présenta ce dernier, & m'en parla comme d'une homme à qui je ne pouvois refuser mon estime, & à qui il avoit accordé la sienne toute entiere. Mais, comme c'étoit à la charmante Zomine à qui il devoit particulièrement sa liberté, il s'étendit aussi davantage sur les louânges qu'il lui donna. Mais, parce que le Comte craignoit de réveiller dans mon cœur quelque sentiment jaloux, (& ce fut-là une réflexion qui ne m'échapa point) ces louânges n'eurent guères pour
ob-

objet que la bonté & la générosité de cette jeune Musulmanne. Que j'aurois bien voulu que son cœur eût pu s'ouvrir à la joie ! mais l'air de tristesse qui étoit répandu sur son visage, la langueur qui étoit peinte dans ses yeux, marquoit combien elle souffroit de se voir trompée dans les espérances dont elle avoit flaté ses vœux.

LA Marquise & Rosalie avoient de leur côté trop de sujets de s'affliger pour pouvoir partager ma joie. Il n'y avoit que Salim & Julie, qui, par l'attachement dont elles m'étoient liées, paroifsoient la ressentir aussi vivement que moi. Mais j'oublie que j'ai à écouter le récit d'une foule d'avantures qui ne peuvent m'être indifférentes ; car, si le Comte étoit empêtré d'apprendre les miennes, je n'étois pas moins curieuse de scâvoir tout ce qui lui étoit arrivé de plus inté-

ref-

ressant depuis le moment où j'avois été enlevée à sa tendresse , jusqu'à celui où le hazard , ou plutôt une faveur spéciale du Ciel veoit de me rendre à ses vœux.

JE n'attendis pas qu'il me fit ressouvenir que je lui avois promis de répondre à toutes les questions qu'il m'avoit faites. Dès que nous fûmes hors de table, j'entamai le récit qu'il m'avoit demandé. Je lui racontai comment j'avois été livrée entre les mains du cruel Baron par ma perfide Gouvernante , & comment ce traître avoit péri malheureusement. Je lui parlai de l'amour dont s'étoit épris pour moi le Capitaine du Vaisseau , sur lequel j'avois été transportée par mon Ravisseur ; & je rapportai toutes les preuves que j'avois reçues de son attachement & de son respect. Je ne cachai pas que son procédé à mon égard avoit été si généreux , que je n'a-

n'avois pu m'empêcher de répandre bien des larmes lorsque je l'avois vu baigné dans son sang , après avoir courageusement exposé sa vie pour empêcher que je ne tombasse entre les mains du Corsaire Abdalén. Je passai ensuite à la vie que j'avois menée durant deux ans dans le Serrail. Je n'oubliai pas de faire du Grand Soliman le plus sublime éloge , & que de traits merveilleux n'eus-je pas à rapporter de la générosité , & de la grandeur d'ame de cet illustre Prince? Je conservais pour sa mémoire des sentimens de vénération & d'estime , que je ne craignis pas de faire éclater. Après avoir tracé son portrait , je fis celui du cruel Ibrahin. Je racontai tous les artifices auxquels j'avois été obligée d'avoir recours pour échapper à la violence dont ce Barbare monagoit non innocence. Je terminai mon récit en rapportant ce que le

Tome III.

G

con-

courage de mes Libérateurs leur
avoit fait entreprendre pour m'ar-
racher du Serrail.

LE cher Comte m'avoit écouté
avec une avidité proportionnée à
la part que sa tendresse lui faisoit
prendre à mes avantures. Je n'a-
vois pû lui en faire la relation sans
me représenter à ses yeux comme la
plus tendre & la plus fidelle de tou-
tes les Amantes. Que de critiques
épreuves en effet où avoit été mi-
se ma constance! mais celle de mon
Amant avoit-elle été moins com-
batue? Que de tentations dange-
reuses qu'il n'avoit pû surmonter,
que parceque sa fidélité & sa ten-
dresse égalloit la mienne. J'aurois
bien voulu qu'il n'eût pas fait lan-
guir le désir que j'avois d'être prom-
tement instruite de tout ce qui lui
étoit arrivé depuis que le Baron
m'avoit enlevée; mais je n'a-
vois pû m'empêcher de donner
près de deux heures au récit que
je

je venois de faire, & il étoit plus de minuit, lorsque je l'ache-
vai.

LA crainte que j'avois d'incom-
moder mes Amies, en exigeant de
leur complaisance qu'elles fissent
violence au besoin qu'elles avoient
de prendre du repos; ou, l'avouerai-
je? l'apprehension où j'étois que le
Comte ne retranchât une partie
des choses qu'il avoit à m'apprendre,
& dont le détail le plus circonstan-
cié ne pouvoit être que très-inté-
ressant pour moi, m'engagea de le
prier à remettre au lendemain à
contenter ma curiosité qui vouloit
être pleinement satisfaite. Il ne faut
pas demander si les plus agréables
réveries me déroberent tout le
tems que je pouvois donner au
sommeil. Et pouvois-je en re-
gretter les douceurs? Que d'i-
dées flatueuses que j'avois à re-
passer dans mon esprit! quel
changement plus merveilleux que

celui qui arrive dans ma fortune.
J'ai pû croire durant quelques mo-
mens que le Comte m'avoit été
infidèle. L'on m'avoit dit ensuite
qu'il avoit été submergé dans les
eaux. Que de larmes ne m'avoit
pas coûté ce rapport auquel j'a-
vois ajouté foi ? Et, non seule-
ment mes yeux ont le plaisir de re-
voir ce cher Amant que j'ado-
rois ; mais sa constance à pû tenir
contre les épreuves les plus criti-
ques , & j'en suis assûrée. Pour
que l'on pût juger des transports
de joye , auxquels mon cœur se
livroit , il faudroit que je pusse fai-
re connoître la tendre vivacité de
mes sentimens pour le Comte. J'en
ai fait le portrait dans les commen-
cemens de ces memoires. Que
l'on se le rappelle , & je ne crain-
drai pas d'être accusée d'une sen-
sibilité dont je doive rougir. Mon
amour étoit fondé sur l'estime , &
mon Lecteur va convenir que mon
Amant

Amant mérit oit bien la mienne toute entière. Il lui suffira pour cela d'entendre le récit qu'il va me faire de ses avantures.

LA Marquise & la belle Zomine avoient voulu prendre une chambre à côté de celle que j'occupois avec mes Amies. Elles eurent la politesse de prévenir la visite que je voulois leur faire. J'étois encor au lit lorsqu'elles vinrent me voir. Eh, quoi donc, me dit la Marquise en m'embrassant tendrement, la joye ne vous tient pas plus éveillée? Vous pouvez souffrir que le sommeil ferme vos yeux, tandis que vous ne devriez vous occupper que du bonheur qui vous attend? C'étoient-là des reproches que je ne méritois assurément pas, & que la Marquise ne m'auroit point faits, si elle avoit su les douces reveries, auxquelles je m'étois abandonnée durant toute la nuit. Peut-être aussi entroit-il, dans ce qu'elle me disoit, un ton railleur dont je ne

G 3 m'a-

m'aperçus pas ; car il est vrai, que, loin que mes yeux fûssent appesantis par le sommeil lorsqu'elle me parloit, ils étoient émérillonnés d'un feu qui marquoient que j'avois eu à faire durant la nuit quelque chose de meilleur que de dormir. Quoi, qu'il en soit, les reproches de la Marquise me firent rougir de ma parefle qui m'avoit retenué au lit bien avant dans le jour. Je jettai à la hâte une robe sur moi, & je me levai.

LE Comte qui attendoit avec impatience qu'il fit jour chez moi pour voler où sa tendresse l'appelloit, ne sçut pas plûtôt que j'étois visible qu'il me fit demander la permission de me voir. Il vint accompagné de mes deux Libérateurs & du généreux Hagdi. Je ne lui demandai pas comment il avoit passé la nuit, parce que j'étois assûrée que les pensées, qui l'avoient occupées, ne lui eussent, comme à moi,

moi, ôté l'envie de goûter les douceurs de repos. Je me contentai de lire dans ses yeux la joye que ma vûe lui faisoit, & je lui laisfai lire dans les miens celle dont j'étois transportée. L'on nous servit peu de momens après le chocolat. Je n'attendis pas que nous l'eussions pris pour dire au Comte, que, si quelque chose avoit été capable de troubler mon sommeil, ce n'avoit pu être que le désir impatient que j'avois d'entendre le récit qu'il m'avoit promis, & je lui demandai en grace de n'ômettre aucune circonstance, pour peu intéressante qu'elle fût.

MON Amant ne fit pas languir mon impatience, & il commença ainsi sa narration. Je ne parlerai point, Madame, me dit-il, des transports de fureur & de désespoir, auxquels je me livrai lorsque j'appris la cruelle nouvelle de vôtre enlevement. Il vous est

G 4 plus

plus facile de vous les imagine
qu'il ne me le seroit de les exprimer. Et ce qui mit le comble à
ma douleur, c'est que Madame de
Rambert, vôtre Parente, osa m'accuser d'être vôtre ravisseur. Ani-
mée d'un courroux qui la mettoit
hors d'elle-même, elle vint au Châ-
teau de mon Oncle, ne doutant
pas que vous n'y fussiez. Le jour
commençoit à paroître, & nous
n'étions pas encor levés que l'on
vint nous dire à mon oncle & à
moi, que Madame de Rambert ve-
noit d'arriver dans une chaise de
poste, & quel demandoit à nous
parler promptement. Je ne sçai,
me dit le valet qui m'annonca sa
visite, quel est le sujet qui ame-
ne ici cette Dame si matin; mais,
si j'en crois au trouble qui l'agit,
je crois qu'elle n'a pas des choses
bien consolantes à vous apprendre.
Elle éclate en plaintes, en murmu-
res, & en menaces; mais il y a si
peu

peu de suite dans tout ce qu'elle dit, que je n'y ai rien compris. Tout ce que je fçai, Monsieur, c'est que si c'est contre vous qu'elle est courrouzée, les titres de traître, de scélérat, de perfide, ne vous sont pas épargnés.

S'ASISI d'un étonnement, dont je ne pouvois revenir, je m'habillai à la hâte pour voler auprès de vôtre Parente. Quel état plus affreux que celui dans lequel elle s'offrit à mes yeux? La rage, la fureur, le désespoir, étoient peints dans les regards qu'elle me lança. Scélérat, me dit-elle, tu as donc cherché à me couvrir de honte & d'infamie? Je n'ai point voulu t'accorder ma Niéce, & tu as eu la cruelle insolence de me l'enlever; mais tu me la rendras, & tu n'échaperas pas par-là au supplice honteux dû à ton crime. Comme je fçavois que vôtre Parente n'avoit pas pour vous un grand fond

G 5 de

de tendresse, & que je soupçonneis qu'elle vous eût renfermé dans un Couvent, je m'imaginai qu'elle cherchoit à me tromper par les déhors d'une feinte colère; &, vivement piqué de ce qu'elle venoit de me dire, je lui répondis brusquement que je m'étonnois fort qu'elle m'eût jugé propre à être la dupe de ses artifices. Mais elle recommença à m'accabler de nouveaux réproches, & le prit sur un ton si menaçant, en ne cessant de faire des cris après vous, que je ne pus plus douter de la sincérité de sa douleur.

C E fut alors, que, ne me possédant plus moi-même, j'aurois attenté à ma vie, si Monsieur de Montin, qui survint dans le moment que je tirois mon épée, n'eût calmé les mouvemens de fureur qui m'agitoient. Ah! Monsieur, m'écriai-je, laissez moi finir ma miserable vie. Il n'est plus pour moi d'espérance de

de félicité. Madame vient de m'apprendre que sa chère Niéce lui a été enlevée. Elle a pu me soupçonner de ce crime : O Dieux ! sera-ce assez des plus cruëls tourmens pour punir celui qui en est coupable ? L'effusion de tout son sang pourra-t-elle assouvir la juste rage qui m'anime ? Ah ! Madame, ajoutai-je en m'adressant à votre Parente, votre douleur, votre colere ne peut égaler la mienne. Nos intérêts sont communs. Souffrez que je cours à la vengeance ; mais, pour en assurer le succès, hâtez-vous, je vous prie, de me dire comment est arrivé le barbare malheur que vous venez de m'annoncer. Ce que vous m'apprendrez me fera juger des mesures que j'ai à prendre, pour que le traître, que j'ai à immoler à ma fureur, n'échappe pas à mes poursuites.

Eh ! que puis-je vous dire, Monsieur, me répondit Madame

G 6 de

de Rambert, qui me voyoit trop courroucé pour pouvoir douter de mon innocence ? Il étoit deux heures après minuit lorsque ma Femme de chambre est venu me reveiller en sursaut, pour m'avertir que ma Niéce & sa Gouvernante n'étoient point encor rentrées dans le Château, qu'on les avoit vu s'aller promener sur le bord de la mer, qu'on les avoit cherchées long-tems de tous côtés, & qu'on ne les avoit point trouvées. J'ai ordonné à mes Gens de se disperser, mais leurs recherches ont été inutiles. Je n'ai point douté que ma malheureuse Parente n'eût été enlevée, & je ne vous cache pas que mes soupçons ne sont tombés que sur vous seul. Je pourrois me plaindre, Madame, lui repondis-je, de ce que vous avez pensé d'une manière si injurieuse à ma gloire. Peut-être réussirai-je à vous donner de moi des idées différentes ? Mais les

les momens me font chers , souffrez que je les employe à assûrer notre commune vengeance , & attendez ici le succès de mes soins . Vous verrez que mes poursuites n'auront pas été inutiles . J'avois un Rival , je veux éclaircir les doutes que j'ai à son sujet .

MON Oncle convint avec moi que mes soupçons étoient bien fondés ; & , sans perdre de tems , nous montâmes à cheval , & nous nous fîmes suivre de la plus grande partie de nos Domestiques , à qui nous ordonnâmes de s'armer chacun de deux pistoles . Madame de Rambert remonta en chaise pour retourner à sa terre , & nous lui promîmes que la journée ne se passeroit pas sans qu'elle scût quel auroit été le succès de nos recherches . Nous volâmes au Château du Baron , moins dans l'espérance de vous y trouver , que dans celle d'apprendre de quelques-uns de ses

G 7 gens

gens le lieu où ce traître vous au-
roit conduit. Nous trouvâmes les
portes de son Château fermées , &
nous frapâmes inutilement , per-
sonne ne se présenta pour répon-
dre; de façon que nous fûmes obli-
gés de les enfoncez. Nous ne
trouvâmes qu'un vieux Domesti-
ques , qui , épouvanté à la vuë d'un
nombre d'hommes armés , voulut
fuir; mais nous ne lui en laissâmes
pas le tems. Nos gens se faisirent
de lui ; me l'ayant amené , je lui
demandai où étoit son maître? Et
souviens toi , lui dis-je d'un ton
menaçant , que si tu me caches la
vérité , je ne te donne pas une heu-
re de vie. Helas , Monsieur , me
répondit-il tout tremblant , com-
ment voulez-vous que je vous dise
ce que je ne sçai pas? je suis l'In-
tendant de cette terre , j'en fais va-
loir les revenus , sans m'embarrasser
de ce que fait le maître qui m'a at-
taché à son service. Il est parti
hier

hier de ce Château, suivi de tout son monde, il m'a dit qu'il alloit faire un voyage qui peut-être seroit bien long. Je ne me suis pas informé quel en seroit le terme. Il m'a donné ses ordres, & je tâcherai de les exécuter. C'est fort bien, reprit Monsieur de Montin; mais, si ton maître a un long voyage à faire, il t'aura sans doute dit où tu dois lui envoyer de l'argent, & où il faut que tu lui écrives pour lui rendre compte de ton administration.

CETTE question déconcerta un peu le vieil Intendant. Son embarras me fit juger que par les menaces nous pourrions en arracher les éclaircissemens que nous désirions. Et, tout de suite, j'ordonnai à deux de mes gens de le lier étroitement, & qu'un d'eux le prit en croupe derrière lui. J'aurois bien pu ne pas remettre

à

à un autre tems l'interrogatoire que
j'avois à lui faire subir. Effrayé
de l'ordre que je venois de don-
ner, il s'étoit jetté à mes genoux,
& m'avoit promis de ne me rien
cacher de tout ce qu'il scauroit.
Mais je voulois que ce fût en pre-
sence de Madame de Rambert qu'il
confessât tout ce qu'il avoit à m'ap-
prendre. Nous le conduisîmes
donc devant vôtre Parente, & je
scus si bien, où l'intimider, ou
l'encourager par les grandes re-
compenses que je lui promis, qu'il
m'apprît tout ce que je voulus
sçavoir. Il me dit que son Maître,
accompagné de trois valets à qui
il avoit ordonné de se masquer, é-
toit sorti environ à minuit du Châ-
teau pour enlever une jeune De-
moiselle dont il étoit amoureux, &
qu'elle devoit lui être livrée par sa
Gouvernante; que son dessein étoit
de l'enmener à Cadix, où il avoit
ordre

LA VERTU , Livre VI. 161
ordre de lui écrire , & de lui faire tenir les revenus de sa terre. Il ajouta que le Baron n'avoit différé vôtre enlevement , que parce qu'il avoit été obligée d'attendre le départ d'un Vaisseau qui devoit faire voile pour l'Espagne.

VOILÀ , Messieurs , nous dit l'Intendant en achevant de parler , tout ce que j'avois à vous apprendre. Si vous doutez de ma sincérité , je suis en vôtre pouvoir , ordonnez que je sois enfermé , ou gardé à vué , jusques à ce que par les perquisitions que vous ferez , vous vous soyez instruits de la vérité de ce que je viens de vous dire. Je n'en étois , helas ! que trop persuadé ; & , ce qui me desespéroit , c'est que je ne voyois pas qu'il me fût facile de vous donner un secours assez prompt. Si vôtre Ravisseur eût pris la route de terre , j'aurois pu me flatter que deux jours ne se seroient

roient pas passés sans que je vous eusse arrachée d'entre ses mains, & sans avoir lavé son crime dans son sang; mais la mer pouvoit le dérober durant quelque tems à mes poursuites. Il ne me restoit cependant point d'autre parti à prendre que celui de m'embarquer promptement. Mon Oncle donna ordre à ses gens de visiter les ports de la Bretagne, pour sçavoir s'il n'y auroit pas quelque Vaisseau qui dût partir bien-tôt pour l'Espagne; &, dans la supposition qu'il y en eût quelqu'un, il voulut que l'on promît au Capitaine tout ce qu'il demanderoit, s'il s'engageoit à hâter son départ. Il s'en trouva heureusement un, qui, moyennant une somme de mille écus dont on convint avec lui, consentit de se mettre en mer dès que le vent le permettroit. Notre embarquement ne fut différé que de deux jours. Je partis en promettant

tant à Madame de Rambert que je ne retournerois que lorsque je pourrois vous remettre entre ses mains.

Mais, Madame, ajouta le Comte en interrompant son recit, c'est ici une justice que je dois rendre à vôtre Parente; non, jamais je n'ai vû douleur pareille à la sienne. Elle se reprochoit amérement le malheur qui vous étoit arrivé, & elle ne pouvoit se le pardonner. Elle ne cessoit de répéter vôtre nom, & elle ne pouvoit le prononcer sans répandre des torrens de larmes. Chere & aimable Geneviéve, disoit-elle, pourrez-vous oublier que je n'ai jamais été pour vous qu'une Parente dénaturée; que, peu contente de m'être toujours opposée à vôtre bonheur, j'ai pû vous précipiter dans les maux qui vous accablent? De combien de fautes ne m'a pas rendu coupable mon injuste jalouse? Ah! qu'il

qu'il me sera doux, lorsque vous serez rendue à mes vœux, de pouvoir par mille preuves que je vous donnerai de ma tendresse, vous faire perdre le souvenir des sujets de plaintes qui peuvent vous animer contre moi! Partez, généreux Comte, continuoit-elle en m'adressant la parole. Si votre bonheur dépend d'unir votre sort à celui de mon aimable Nièce, je vous promets de ne plus opposer aucun obstacle à vos désirs. N'oubliez pas que je ne commencerai à respirer, que lorsque vous m'aurez rendu celle que je ne puis cesser de pleurer. Disposez de tous mes biens, ils ne sont plus à moi, ils sont à votre Amante; employez les tous, s'il le faut, à sa délivrance. Mais c'est en retarder le moment que de vous retenir. Partez, aimable Comte, ajoûta votre Parente en se jettant à mon col, & en arrosant mon visage.

sage de ses pleurs, vous sçavez à quel prix vous pouvez me rappeler à la vie.

Ne pouvoit-elle pas se reposer sur la vivacité de mon amour. Je pris congé d'elle en lui réiterant les promesses que je lui avois faites ; & je vins m'embarquer à Brest , ne me faisant accompagner que de deux domestiques. Le vent ne s'accorda pas avec mes desirs ; s'il ne nous fut pas entierement contraire, il nous favorisa si peu, que nous employâmes plus de quinze jours à faire deux cent lieues. Nôtre Capitaine m'avoit dit qu'il connoissoit parfaiteme nt le Vaisseau qui vous portoit , parce qu'il sçavoit que depuis trois semaines il n'y en n'avoit qu'un seul qui eût mis à la voile pour l'Espagne; & il m'avoit promis, que, si nous étions assez heureux pour le rencontrer, il ne lui laisseroit continuer sa rou-

route que lorsque je vous aurois arrachée d'entre les mains du perfide Baron. Et , comme il m'avoit donné des marques auxquelles je pourrois connoître moi-même le Vaisseau qui vous portoit , je n'eus point d'autre occupation durant tous le reste de la navigation que de me tenir jour & nuit sur le tillac , & de promener continuellement mes regards de tous côtés ; mais je les fatiguois inutilement.

JE me flattai que je vous trouverois à Cadix ; mais quelle fut ma désolation , lorsqu'en y arrivant j'appris que depuis plus d'un mois il n'avoit paru aucun Vaisseau François dans le port ? Que d'affreux sujets d'inquiétudes qui me desespéroient ! Aviez-vous fait naufrage ? Etiez-vous devenuë l'esclave de quelque Corsaire ? Ou m'étois-je laissé tromper par le domestique de votre Ravisseur ? peut-être avoit-il pris une route opposée à celle que

que j'avois tenué? Incertain sur le parti que je prendrois, je me déterminai après bien des réflexions à demeurer quinze jours à Cadix, dans l'espérance d'y apprendre quelques nouvelles du Vaisseau où vous aviez été entraînée. Je donnai ordre à mes deux Domestiques de ne point quitter le port, & d'y faire de continues recherches, qui pussent me procurer quelque éclaircissement ; mais ils se donnerent des soins inutiles. J'avois écrit à Madame de Rambert & à mon Parent, parce que j'espérois qu'ils auroient peut-être fait de leur côté quelque découverte qui me tireroit d'inquiétude ; mais les réponses, que j'en reçus, m'apprirent que leurs perquisitions n'avoient pas eu un meilleur succès que les miennes. La violence de mon tendre amour m'auroit-elle permis d'abandonner mon entreprise? Les

ex-

extrémités de toute la terre , je voulois les parcourir , avant que de renoncer à l'espérance de vous voir rendue à mes vœux. Je voulus commencer mes courses par les côtes d'Italie , je ne séjournois dans les villes maritimes qu'autant de tems qu'il en falloit pour faire les recherches les plus exactes. Aucun des Vaisseaux François , qui étoient dans les ports , où je me transportasse dans l'espérance d'y recevoir quelque éclaircissement , & je ne faisois guéres moins de voyages sur terre que sur mer ; & les uns & les autres m'étoient également inutiles , & également dangereux.

JE ne rapporterai pas bien des perils , où je fus exposé. Je ne parlerai que de quelques-uns , d'où je n'ai pu être tiré que par un secours spécial du Ciel. Je venois de Rome à Naples , je courois

rois la poste avec mes deux valets, nous traversions une forêt presque toujours remplie de voleurs & d'assassins ; nous n'y eûmes pas fait deux cent pas, que des cris perçans, qui exciterent ma pitié, vinrent frapper mes oreilles. Je crus démêler la voix d'une jeune personne que des scélérats immoloient à leur brutale violence. J'ordonnai à mes gens de tenir leurs armes prêtes, & je cours à bride abattue vers l'endroit d'où j'avois entendu du bruit. Quel spectacle, o Dieux, plus touchant que celui qui s'offrit à mes regards ! Je vois une jeune personne que trois hommes armés attachoient inhumainement à un arbre, tandis qu'un quatrième, & qui paroiffoit être le maître de ces scélérats, se disposoit à faire violence à cette innocente victime. Barbares, m'écriai-je en m'approchant d'eux, tenant d'une main mon épée & de l'autre un

Tome III.

H

pis-

pistolet, ou attendez-vous à vous voir arracher la vie, ou laissez.... Mais je n'eus pas le tems d'achever. Le plus apparent de ces traîtres ne me répondit que par un coup de feu, dont je ne fus blessé que légèrement. Il se disposoit à m'en tirer un second ; mais je le prévins, & le coup que je lui lâchai l'étendit baigné dans son sang. Mes deux valets n'étoient pas demeurés oisifs. Un d'eux avoit été renversé de son cheval, ayant été blessé dangereusement ; mais son Compagnon n'avoit pas tardé à le venger, il avoit ôté la vie à deux de ces barbares, & avoit forcé le troisième à chercher son salut dans la fuite.

N'AYANT plus d'ennemis à combattre , je volai auprès de la jeune inconnue , que je trouvai couchée à terre sans force & sans sentiment. Les superbes habits, dont elle étoit vêtue , me firent juger que

que ma pitié m'avoit interessé en faveur d'une illustre infortunée. Pour lui faire reprendre l'usage des sens , je l'agitai durant quelques momens ; mais elle ne donnoit aucun signe de vie. Mon valet de chambre me présenta une petite phiole , remplie d'une liqueur , dont il me conseilla de faire avaler quelques gouttes à la jeune Dame que je tenois entre mes bras. j'en eus à peine versé quelques larmes dans sa bouche , que ses yeux recommencèrent à s'ouvrir à la lumiere. En continuant le même remede , je vins à bout de lui faire repren-
dre quelque force. Généreux in-connu , me dit-elle , je vous dois la conservation de ma vie & de mon honneur. Ne laissez pas vôtre ouvrage imparfait , conduisez moi auprès de ma Sœur , venez recevoir ses remercimens & les miens ; mais pourrons-nous vous en faire qui égalent la grandeur du bien-

H 2 fait

fait dont je vous suis redevable? Mais, dites moi, n'êtes vous point blessé? Que je serois fâchée que vôtre générosité vous eût coûté... Eh! Madame, lui répondis-je en l'interrompant, ne me seroit-il pas glorieux, si, pour vous arracher aux perils qui vous environnoient, j'avois perdu la vie; mais j'ai été assez heureux pour l'ôter au scélé-rat qui vous menaçoit d'une bruta-le violence, & deux de ses gens ont eu le même sort. Je n'ai eu qu'un de mes valets blessé, & je ne sçai si sa vie est hors de danger. Voyez, Monsieur, reprit la jeune inconnue, si on peut le transporter dans le Château, où je vous prie de me conduire. Nous n'en sommes éloignés que de deux lieues. Ne demeurons pas plus long-tems dans cette funeste forêt, nous n'y sommes pas en sûreté. Je lui demandai si elle se sentoit assez de force pour se tenir à cheval, ou si elle
you-

vouloit que je la prisse en croupe derrière moi. Elle accepta ce dernier parti, & me dit le chemin que nous devions prendre pour nous rendre à la campagne de sa Sœur.

C E fut une nécessité pour moi de laisser dans la forêt celui de mes valets qui avoit été dangereusement blessé, & qui ne pouvoit se soutenir. Il auroit fallu lui trouver, ou une litière, ou des hommes qui le portassent sur des brancards ; & je ne pouvois lui donner ce secours, que lorsque je serois arrivé au Château de la Dame que je venois de délivrer. Ce fut par-là que je commençai dès que je l'eus remise entre les mains de sa Sœur, appelée la Comtesse de Piombelli, jeune Veuve, agée de vingt-deux à vingt-trois ans. Je n'entreprendrai pas de faire son portrait, je me contenterai de dire que si mon

H 3 cœur

cœur n'avoit été possédé tout entier par le cher objet que j'adorois, il ne lui auroit pas été possible de se défendre de quelque tendre sentiment à la vue de cette aimable Veuve. Je la trouvai fondante en pleurs au milieu de ses femmes, qui cherchoient vainement à la consoler de l'enlevement d'une chère Sœur, qu'elle aimoit plus qu'elle même. Put-elle la voir rendue à sa tendresse, sans en mourir de joye? Elle se jeta au col de l'aimable Dona Clara, (c'est le nom de cette chere Sœur) la tint long-tems serrée tendrement entre ses bras, sans avoir la force de prononcer d'autres paroles que celles-ci, qu'elle repéta milie fois: Ah! ma Sœur, ma chere Sœur, est-ce vous que je revois? Dois-je m'en fier au rapport de mes yeux? Si votre joye est extrême , lui répondit Dona Clara, c'est à la générosité de cet illustre inconnu que vous en êtes
re-

redevable. Je lui dois la conservation de ma vie , & celle d'un bien encor plus précieux. C'est Monsieur , qui ma arrachée à la brutale passion de mon Ravisseur. Attachée à un arbre , je ne pouvois plus éviter l'infame violence , dont étoit menacée mon innocence , lorsque Monsieur , attiré par les cris perçans que je pouffois , est vole à mon secours. Je lui ai vû exposer courageusement sa vie pour ma délivrance. Et , tout de suite , elle raconta quel avoit été le succès du cōbat que j'avois été obligé de livrer.

LA Comtesse n'avoit pû entendre le recit de Dona Clara sans l'interrompre plusieurs fois , pour m'exprimer sa reconnoissance par les actions de graces les plus obligeantes. Voulez-vous , Monsieur , me dit-elle , mettre le comble à mon bonheur ? procurez moi la consolation de pouvoir ne pas de-

H 4. meu-

meurer ingrate à vôtre égard. Ce n'est pas que j'espére que rien puisse me revancher de ce que je vous dois ; mais je me croirai heureuse, si vous me fournissez quelque occasion de vous prouver que je vous suis entièrement dévouée. Promettez nous du moins que vous nous accorderez le plaisir de vous posséder durant quelque tems. Ce seroit, Madame, lui répondis-je, avec une joye extrême que je profiterois de l'honneur que vous voulez bien me faire ; mais une Amante que j'adore, & que je dois arracher d'entre les mains d'un cruel Ravisseur, ne me laisse aucun moment dont je puissé disposer. Depuis plus de trois mois je cherche le traître qui l'a enlevée, & mes poursuites ont été jusqu'à présent inutiles ; mais le barbare, fût-il caché dans les entrailles de la terre, n'échappera pas à ma vengeance. Eh, bien ! Monsieur, reprit

prit la Comtesse, c'est pour l'intérêt même de vôtre amour que vous devez nous accorder la grâce que nous vous demandons, ma Sœur & moi. Vous ne perdrez point le tems que vous nous donnerez. Ma fortune égale ma naissance. J'appartiens à une Famille puissante. Vous n'avez qu'à me nommer les endroits, où vous voulez que j'envoie. Ceux que je choisirai, engagés par mes liberalités & par les grandes récompenses que je leur promettrai, feront par mon ordre les plus exactes recherches, & qui réussiront peut-être mieux que celles que vous avez faites & que vous feriez.

Mais aurois-je pu, chere & aimable Geneviéve, me dit le Comte, me reposer sur un autre que sur moi du soin de finir vos malheurs? Ainsi je remerciai la Comtesse de l'offre généreuse qu'elle me faisoit, & dès le lendemain j'aurois con-

H 5 ti.

tinué mes courses, si la maladie de mon valet ne m'avoit obligé de différer mon départ de quelques jours. C'étoit un garçon qui m'étoit cher, non seulement à cause de son zèle extrême pour mes intérêts, mais parce que je le regardois comme un homme de résolution & de courage, & dont le secours pouvoit m'être nécessaire. Les Chirurgiens, qui visiterent ses playes, me promirent que dans moins de quinze jours elles seroient parfaitement guéries. Dona Clara & la Comtesse, pour me consoler de ce retardement, firent partir un de leurs domestiques pour Naples avec une lettre pour le Comte Piombelli leur Oncle, par laquelle, après l'avoir instruit des obligations qu'elles m'avoient, elles le prioient de faire choix de dix ou douze personnes de confiance, qui puissent s'acquitter de quelques commissions importantes dont j'avois à les char-

charger, & de les envoyer promptement au Château. Le Comte vint lui-même le lendemain m'offrir ses services. Je lui dis quel étoit le dessein qui m'avoit amené en Italie. Il ne pût me cacher qu'il n'y avoit pas grande apparence que je pûsse réussir ; que bien volontiers cependant il s'engageoit à envoyer dans tous les Ports d'Italie, que je n'avois pas encor visités, des hommes dont le zèle & la discréption lui étoient connus, & qui s'acquitteroient avec ardeur de la commission dont ils les chargeroit de ma part ; & que je pouvois être assûré que je serois exactement instruit de tous les Vaisseaux qui depuis trois mois auroient paru sur les côtes. Mais de quel succès pouvoient être suivies toutes ces recherches ? Elles ne pouvoient servir qu'à me donner quelque foible luéur d'espérance. J'acceptai cependant avec re-

180 TRIOMPHE D'E
connoissance les offres du Comte,
qui retourna le même jour à Na-
ples pour faire choix des person-
nes qu'il m'avoit promis d'envoyer
en differens Ports d'Italie.

DONA Clara & l'aimable Com-
tesse essayèrent inutilement de me
distraire de la noire mélancholie, où
j'étois plongé. Je puis dire qu'il
n'y avoit que la politesse qui put
m'engager à jouir de leur conver-
sation, quelque amusante qu'elle fût.
Je n'avois pas encor eu la curiosité
de demander à Dona Clara qui é-
toit le scélérat dont je l'avois dé-
livrée, & je l'ignorerois encor si,
sans que je l'en eusse priée, elle
ne m'eût raconté son histoire.

IL est juste, Monsieur, me dit-
elle, pour que vous jugiez des obli-
gations dont je vous suis redeva-
ble, que je vous fasse connoître le
barbare, à la fureur duquel vous
m'avez arrachée. C'est le Marquis
de Torvillio, fils du Duc de ce
nom.

nom. La premiere fois qu'il me vit ce fut dans un bal, que donnoit le Vice-Roi. Je ne sai si la vûe de mes foibles charmes fit quelque impression sur son cœur, mais je ne crois pas d'avoir jamais vu un exerieur plus rebutant que le sien ; je ne fus pas maîtresse de calmer les mouvemens d'antipathie qui s'éleverent dans mon cœur en le voyant. C'étoit-là cependant le premier Amant que l'amour me destinoit. Je remarquai que le Marquis avoit sans cesse les yeux attachés sur moi. Je ne scâi si je lui jettai quelques regards, mais je suis assûrée qu'ils ne lui apprenoient pas des choses bien consolantes. J'affectai même, pour n'avoir pas present à la vûe un objet qui me déplaisoit, de quitter la place que j'occupois, & d'en aller prendre une qui me déroboit aux yeux du Marquis ; mais je n'en fus que plus exposée à ses importunités.

tés. Il venoit de danser avec la Princesse de Pignamonté, m'attendois-je qu'il dût s'aviser de me présenter la main ? Quel fut mon étonnement de le voir s'approcher de moi, pour me prier d'une grace que je n'étois guéres d'humeur de lui accorder ? Je m'excusai sur ce que j'étois fatiguée de façon à ne pouvoir me soutenir. Eh bien, Madame, me répondit-il, nous ne ferons, si vous le voulez bien, que quelques pas de danse, & j'aurai ensuite l'honneur de continuer avec vous l'entretien que mes regards ont commencé. Je ne scâi, Monsieur, lui répondis-je, s'ils m'ont parlé ; mais je scâi que je n'en ai point entendu le langage, & peut-être m'en ont ils tenu un, dont je me seroient offendue si je l'avois compris.

LE ton, dont j'accompagnai ces paroles, déconcerta un peu le Marquis. J'aurois bien voulu que la poli-

politesse m'eût dispensée de danser avec lui; mais je ne pouvois le refuser, sans lui faire un affront, que l'éclat de sa naissance demandoit que je lui épargnasse. Je me serois cru heureuse, si j'en avois été quite pour cette complaisance; mais j'eus à essuyer sa fatiguante conversation. Il me fit la grace de me dire qu'il m'aimoit, & donna mille louanges à mes charmes; mais quelles me parurent grossières & insipides! Aussi n'y répondis-je que par un silence dédaigneux. Le Marquis, qui étoit pétri d'orgueil, & qui s'imaginoit que je devois étre bien glorieuse des hommages qu'il me rendoit, eut peine à me cacher le dépit dont mes dédains l'animoient. Il eut l'insolence de me demander si je scavois qu'il étoit le fils du Duc de Torvillio, & il ajoûta d'un ton de suffisance, qui ne servit qu'à le rendre plus méprisable à mes yeux, qu'il pen-
soit

soit que j'aurois dû faire un accueil un peu plus gracieux à ses tendres déclarations. Il est vrai, Monsieur, lui répondis-je d'un ton railleur, que j'ai vraiment grand tort; car, comment donc, le fils de Monsieur le Duc de Torvillio me fait l'honneur de m'adresser des vœux, & je ne le remercie pas d'une si glorieuse faveur? Oh! voilà une ingratITUDE qui ne se pardonne point du tout, & je vous conseille, Monsieur, de me discontinuer des soins dont je méconnois le prix.

L'on peut juger que l'orgueilleux Marquis ne s'accommoda pas de cette raillerie. Il avoit l'esprit trop bouché, & l'humeur trop brutale, pour pouvoir y répondre autrement que par quelques grossièretés. Je ne m'en offensai aucunement, parce qu'elles sembloient m'annoncer que ce seroient les dernières que j'aurois à effuyer. Mais je me trompois; ce n'étoit là que le

le commencement des importunités dont j'étois menacée. Je ne fçai par qui le Marquis étoit averti de tous les pas que je faisois; mais, par-tout où j'étois, au temple, à la promenade, au spectacle , il s'offroit sans cesse à mes yeux; &, sans se laisser rebuter par les marques que je lui donnois de mon mépris & de mon indifférence, il sembloit prendre plaisir à en recevoir de nouvelles. Je le servois au gré de ses désirs; car mes dédains augmentoient à proportion de ses importunités. Il s'imagina que mon indifférence ne pourroit tenir contre les lettres touchantes qu'il se mit en tête de m'écrire; mais il ne pouvoit malheureusement exprimer que les sentimens de son cœur, & ces sentimens n'étoient rien moins que délicats & généreux. Il ne me parloit dans ces lettres que de son rang, de ses richesses, de sa naissance, &

& du fort brillant qu'il pouvoit me faire, & qu'il me faisoit la grace de me promettre, si sensible à mon intérêt, je repondois aux favorables intentions qu'il avoit pour moi. N'étoit-ce pas là un langage bien capable de m'attendrir? Aussi ne daignai-je pas y répondre.

Mais, le Marquis ne cessant de me fatiguer, je jugeai que, pour rallentir son importune ardeur, je devois dans une lettre, que je lui écrirois ne lui rien cacher de ce que je penfois à son sujet. Mon dessein étoit de faire de lui un portrait qui fût parfaitement ressemblant, & ce portrait pouvoit-il manquer d'irriter celui à qui je le destinois? N'avois-je pas lieu de croire que c'étoit-là me brouiller irréconciliablement avec le Marquis? Peut-être m'accabla-t-il de tout son courroux; mais, soit qu'il ne pût se défaire de son amour, soit qu'il ne cherchât qu'à se venger de

de mes mépris , en me forçant malgré moi à unir mon fort au sien , j'appris que ce n'étoit plus de moi qu'il vouloit m'obtenir. Il se flatta que mon Pere se laisseroit éblouir par le pompeux titre de Duchesse qu'il avoit à m'offrir. Il écrivit donc au Duc de Torvillio, qui faisoit son séjour ordinaire à Mes-sine , pour obtenir son consentement. Le Duc , qui avoit pour le Marquis une aveugle tendresse , vint lui même à Naples , & fit une visite à mon pere , qui lui répondit , que , quoiqu'il fût très-sensible à l'honneur que l'Alliance qu'il lui proposoit feroit à notre Famille , il ne pouvoit cependant rendre de réponse précise avant d'avoir consulté mon inclination ; que sa tendresse pour moi ne lui permettoit pas de faire violence à mon choix.

CETTE réponse ne laissoit guères d'espérance au Marquis ; car il n'avoit que trop de preuves de mon

in-

indifference , & peut-être même de ma haine. Et la dernière démarche, qu'il venoit de faire sans ma participation, ne pouvoit servir qu'à l'acroître. Me serois-je imaginé qu'il eût dû conserver une passion, dont il ne pouvoit se promettre aucun succès? Le perfide ne m'aimoit pas, j'en suis assûrée; & s'il m'avoit aimée , indigné de mes dédains , la fureur & la rage avoient pris dans son cœur la place de l'amour , & lui inspirerent le barbare dessein qu'il a exécuté.

J'eus lieu durant six mois de triompher. Je ne remarquai plus que le Marquis fut empêssé à suivre mes pas; & , lorsqu'il se rencontrait dans les endroits ou j'étois , & où il pouvoit me parler, il ne m'entretenoit plus de sa passion. Ainsi je la crus entièrement éteinte, mais je vais être détrompée de mon erreur. Mon Pere me fut enlevé par une mort subite,

te, & la Comtesse ma Sœur perdit presque dans le même tems son Epoux. Toutes deux livrées à la plus amére douleur, nous quitâmes Naples pour nous retirer dans cette campagne, où nous nous proposions de passer nôtre année de Deüil. Pensois-je que mon innocence dût y être exposée aux plus grands perils ?

LE Marquis avoit été informé du lieu de ma retraite, & sans doute avoit-il mis dans ses intérêts, ou ma Gouvernante, ou quelques-unes des femmes qui me servoient. Quoiqu'il en soit, il faut qu'il ait été instruit qu'il ne lui feroit pas bien difficile de m'enlever. Ma costume étoit de me promener seule des heures entières dans les allées du parc de ce Château. Là, je ne m'occupois que du triste souvenir de la mort d'un cher Pére dont j'avois été idolâtrée. Il y avoit plus de trois mois

mois que la Parque avoit tranché
le fil de ses jours, & mes larmes
n'étoient pas encor effuyées. Je
craignois même tout ce qui pou-
voit me distraire de ma douleur ;
& c'est-là la raison qui me rendoit
la solitude aimable, & qui m'en-
gageoit à ne me faire suivre d'au-
cune de mes Femmes, lorsque je
venois dans le parc pour y pro-
mener mes tristes réveries. J'y
étois seule un jour lorsque je me
vis tout à coup saisie par trois hom-
mes masqués, sans avoir pû re-
marquer de quel endroit ils for-
toient. L'un de ces traîtres me
mit avec violence un mouchoir
dans la bouche, & m'ôta par-là la
force d'appeler à mon secours, tan-
dis que les deux autres me prirent
entre leurs bras, & me portèrent
hors du parc. C'étoit-là où le
cruel Marquis m'attendoit. Je fus
livrée entre ses bras, sans que je
pûsse me défendre des efforts qu'il
fit

fit pour me tenir en croupe derrière lui. Et, pour que je ne lui échapasse pas, ses Domestiques, les cruëls complices de sa barbarie, me lierent de façon que je ne pouvois faire le moindre mouvement.

Les ténèbres de la nuit favorisoient le dessein de mon Ravisseur, qui ne m'enlevoit que pour me couvrir de honte & d'infamie, en assouvisant sur moi sa brutale passion. Il poussa son cheval avec tant de vitesse que dans moins d'une heure nous eûmes fait plus de trois lieues. Il avoit choisi pour m'immoler à sa brutalité le plus épais de la forêt, & ce fut-là où le Ciel, juste vengeur de l'innocence, me fit trouver un défenseur généreux. Vous scavez, Monsieur, ajoûta Dona Clara en finissant son récit, à quels perils j'étois livrée lorsque votre courage vous fit voler à mon secours. C'est par

par le portrait que je viens de vous faire du scélérat, à la fureur duquel vous m'avez arrachée, que je veux que je vous jugiez de l'étendue de la reconnoissance dont je dois être pénétrée. Peut-êtreerez-vous surpris de ce que je n'ai pas encor publié que c'est à votre générosité, & à votre intrépide vaillance, que je dois ma délivrance, il m'en coûte de vous dérober les louanges qui vous font dûes; mais je ne pourrois vous faire connoître pour mon libérateur, sans avoir à trembler pour vos jours. Je vous ai parlé de la Naissance de mon Ravisseur, sa Famille a toute la faveur de la Cour; &, quoique vous lui ayez fait subir le juste châtiment de ses crimes, elle ne laisseroit pas que de venger sa mort, si elle en connoissoit l'auteur.

Vous allez voir, mon aimable Geneviève, me dit le cher Com-

Comte, que les craintes de Dona Clara n'étoient que trop bien fondées. La blessure de mon valet avoit été l'unique raison qui m'avoit empêché de continuer mes courses. Dès qu'il en fût parfaitement guéri, je ne songeai qu'à hâter mon départ; &, ce qui me le fit précipiter, c'est que j'appris que ceux que le Comte de Piombelli avoit envoyé dans différens Ports d'Italie étoient de retour à Naples, & que toutes les recherches, qu'ils avoient faites, ne pouvoient me donner aucun éclaircissement. Je ne voulus point profiter des offres généreuses que me firent la Comtesse & la reconnaissante Dona Clara. L'action généreuse, que j'ai à en rapporter, fera voir qu'il ne fût jamais un cœur qui poussât plus loin la gratitude & la sensibilité que le sien.

OUTRE que j'avois des lettres de change à toucher à Naples, je

Tome III. I vou-

voulois scavoir si je ne trouverois point quelque Vaisseaux qui fit voile pour les côtes de Barbarie. J'avois visité inutilement celles d'Espagne & d'Italie, je ne scavois si vous ne seriez pas devenue la malheureuse Esclave de quelque Corsaire, & c'étoit-là un doute desespérant que je voulois éclaircir. Je me flattois que, par le secours de nos Consuls François, je pourrois être instruit du nombre & de la qualité des Captives, qui avoient été conduites en Barbarie depuis un certain tems. Et j'étois résolu, eût-il dû m'en coûter mille fois le sacrifice de ma vie, de vous arracher d'entre les bras même du Sultan, si j'avois appris que vous eussiez été enfermée dans son Serail. Etoit-ce un pressentiment secret qui m'avertissoit que vous gémissiez dans l'esclavage? Mais, chere Geneviève, les Dieux qui vouloient vous rendre à ma tendref-

dresse n'ont pas permis que j'eusse la gloire de briser vos fers. Je devois moi-même en être chargé, & ce n'est pas là le plus grand malheur dont j'ai été accablé.

J'AI dit qu'un des scélérats, dont le Marquis s'étoit servi pour l'exécution de son infame dessein, avoit trouvé son salut dans la fuite. Il étoit revenu à Naples, où il reconnu mon valet de chambre qui avoit ôté la vie à deux de ses Camarades. Il le suivit, & sçut que j'étois logé chez le Comte de Piombelli. Il en donna avis à la Famille du Marquis, à qui il apprit que c'étoit moi qui avoit tué son Maître ; mais il leur apprit sans doute en même tems que je n'avais exposé ma vie que pour sauver l'honneur d'une jeune Dame, menacée d'une brutale violence. Cela n'empêcha pas que les Parents du Marquis ne résolussent de

I z m'im-

196 TRIOMPHE DE
m'immoler à leur vengeance. Ils
gagnerent trois assassins, qui pro-
mirent d'épier mes démarches de
façon que je ne pourrois leur échapper.

IL n'y avoit en effet que trois
jours que j'étois arrivé à Naples,
que, traversant une ruë étroite,
je me vis environné de trois meur-
triers qui fondirent sur moi l'épée
à la main, & qui me porterent plu-
sieurs coups avant que je pûsse les
parer: mais, m'étant mis en état
de me défendre, je les attaquai
à mon tour avec tant de vigueur,
que j'en étendis un à mes pieds
baigné dans son sang. Mais, tan-
dis que je retirois mon épée de son
corps, je fus moi-même percé
d'un coup qui me renversa. Les
deux assassins qui venoient de m'at-
taquer, & qui croyoient m'avoir ôté
la vie, prirent promptement la
fuite. Je répandois cependant tout
mon sang, & je serois mort infaill-
li-

liblement, si je n'avois été rencontré par des Sbirres, qui, voyant à mes côtés un homme qui venoit d'être tué, me prirent entre leurs bras, & me porterent en prison.

LE Juge, qui fut averti de ce meurtre, ordonna que l'on mît le premier appareil à mes playes, & remit au lendemain à m'interroger. Funeste délai qui faillit à me coûter la vie ! Les Parens du Marquis furent instruits du succès qu'avoit eu leur lâche entreprise. J'avois échapé aux meurtriers qu'ils avoient armés contre moi. Leur lâche fureur leur inspira un nouveau moyen de me perdre. Ils gagnerent des faux témoins, qui déposerent que j'avois attaqué cruellement le miserable à qui j'avois ôté la vie, & qui m'accusèrent encor d'un autre meurtre qui s'étoit commis cette même nuit-là. Peut-être ne m'eût-il

I 3 pas

pas été impossible de prouver mon innocence, si mes Judges n'avoient été corrompus par les Parens du Marquis; & il m'étoit d'autant plus difficile de me dérober à leur vengeance, qu'ils étoient mes parties secrètes. Je fis avertir le Comte de Piombelli de ma détention. Il vint me parler en prison; mais, après que je lui eus raconté l'interrogatoire que j'avois subi, il ne put s'empêcher de me dire qu'il ne seroit pas facile de me tirer d'affaire, vu que l'on ne pourroit convaincre de fausseté les témoins qui déposoient contre moi. Il me promit cependant de les tenir, par l'espérance de quelque grande récompense, ou à se rétracter, ou à prendre la fuite; mais il ne put obtenir, ni l'un, ni l'autre. Les Judges continuerent contre moi leurs procedures, & j'étois bien assuré qu'ils n'en faisoient pas qui pussent m'être favorables. Ils ne vou-

vouloient pas même que les choses trainassent en longueur.

IL ne faut pas demander avec quelle ardeur Dona Clara & la Comtesse travaillerent à ma délivrance. Dès qu'elles furent le malheur qui m'étoit arrivé, elles vinrent à Naples, & employerent le crédit de leurs Parens & de leurs Amis, pour obtenir mon élargissement. Par les lettres qu'elles m'écrivoient chaque jour, & qui m'étoient rendus par mon valet de chambre, qui seul avoit permission de me parler & de me servir, elles m'instruisoient du train que prenoient mes affaires ; mais il s'en falloit de beaucoup que les nouvelles, qu'elles m'apprenoient, eussent rien pour moi de fort consolant. Je fus même averti que j'étois menacé de perdre bien-tôt la tête sur un échafaut, ou d'être condamné à finir mes jours dans un

I 4 ob-

obscur cachot. Mais la reconnoissance dans un cœur généreux a-t-elle moins de force que l'amour. Je vais en rapporter un exemple trop cher à mon cœur, pour que le souvenir puisse jamais s'en effacer de ma memoire. Je reçus une Lettre de Dona Clara, par laquelle elle m'apprenoit que si je voulois me prêter aux moyens qu'elle avoit imaginés pour hâter le moment de ma délivrance, je pouvois compter qu'il n'étoit pas bien éloigné.

GÉNEREUX Comte, me marquoit-elle, pourrois-je sans la plus monstrueuse de toutes les ingratitudes oublier que je vous dois la conservation de tout ce que j'ai de plus cher? Combien ne dois je pas souffrir de vous voir exposé à mon occasion à de nouveaux dangers? Mais dût-il m'en coûter le sacrifice de ma vie, & de ma gloire même, qui m'est mille fois plus chere
que

que ma vie , je veux vous en arra-
cher. Promettez moi seulement de ne
pas vous opposer à un dessein que la
reconnoissance m'a inspiré , & dont je me
promets le plus heureux succès. J'au-
rai demain le plaisir de vous voir. Je
m'offrirai à vos yeux sous un déguî-
sement qui vous surprendra ; mais
qu'il me sera doux de le prendre , puis-
que vous lui devrez votre élargisse-
ment. Permettez moi de ne pas vous
en écrire davantage. Je veux vous
ménager le plaisir de la surprise. Sou-
venez-vous que demain , lorsque la nuit
commencera à tomber j'irai vous fai-
re mes remercimens & mes adieux.
Pour que vous ne soyiez plus exposé à
de nouveaux perils , en sortant de la
prison vous serez conduit au Port , où
vous trouverez un Vaisseau , qui , dès
que vous serez sur son bord , fera voi-
le pour la Provence. La tranquilité
ne commencera à revenir dans mon
cœur , que lorsque je vous scaurai éloï-

I 5 gne

JE ne scavois guéres quel pouvoit être ce déguisement sous lequel la généreuse Dona Clara me promettoit de s'offrir à ma vûë , & auquel elle me disoit qu'étoit attachée ma liberté. Mais j'étois bien résolu de ne pas souffrir , que , pour procurer ma délivrance , elle s'exposât au moindre danger. Depuis un mois que j'étois en prison , je n'avois vu que mes Juges , & le Chirurgien qui avoit pancé mes playes , & dont je n'étois pas encor bien guéri ; car ce n'avoit été que par une faveur spéciiale que le Comte de Piombelli avoit pû obtenir de me parler une seule fois. Il avoit bien demandé la même permission ; mais elle lui avoit été refusée. Ainsi je ne voyois pas comment Dona Clara s'y prendroit , pour me faire la visite intér-

LA VERTU, *Livre VI.* 203
téressante qu'elle m'avoit annoncée.

C E ne fut pas , comme l'on peut croire , sans bien des mouvements d'une impatience inquiète que j'attendis l'heure , où je devois voir ma généreuse bienfaitrice . Le jour commençoit à faire place à la nuit lorsque j'entendis un bruit de clefs , qui m'annonçoient que l'on alloit ouvrir la porte de mon cachot ; elle fut en effet ouverte par le Geolier qui introduisit auprès de moi un hoinme couvert d'un long manteau noir , & ayant sur la tête un chapeau qui lui cachoit la moitié du visage . Il portoit outre cela une longue perruque , & il avoit une barbe blanche qui lui descendoit sur la poitrine , & qui lui prétoit un air vénérable . Comment aurois-je pû deviner qui étoit celui qui s'offroît à mes yeux ? Le Geolier me dit que c'étoit un Consolateur charitable que le Ciel

I 6 m'en-

m'envoyoit, & dont je devois écouter respectueusement les avis;
& il se retira ensuite, ayant laissé cet inconnu avec moi.

Vous voyez, mon cher Comte, me dit Dona Clara, (car c'étoit elle qui se présentoit à ma vûe, sous ce déguisement qui la rendoit méconnoissable) que je suis exacte à vous tenir la parole que je vous avois donnée. Puisque tous les mouvemens que ma Famille s'est donnés pour votre délivrance ont été inutiles, j'ai crû que pour vous tirer d'ici je n'avois point d'autre parti à prendre que de venir y occuper votre place. Eh! vous croyez donc, Madame, lui répondis-je, que je puisse consentir à ce que votre générosité vous fait entreprendre? Non, non, je ne souffrirai point que vous vous chargez des chaines qui m'accablent. Et ne serois-je pas ingrate, me repartit cette gé-

généreuse Dame , si je ne vous arrachois à des perils , où vous n'êtes exposé qu'à mon occasion ? ne mourrois-je pas de douleur , si je ne vous voyois sortir de ce cachot que pour monter sur un échafaut. Ah ! cette idée seule me fait frémir ; & c'est-là cependant , je ne puis vous le cacher , le fort injuste & barbare que vous prépare la Famille du cruel Marquis. Elle scait que vous avez ôté la vie à mon Ravisseur , & la fureur qui l'anime contre vous ne peut-être assouvie que par vôtre mort. Voulez-vous calmer mes inquiétudes , ne vous opposez pas aux mesures que j'ai prises pour vous rendre la liberté. Par de riches présens j'ai gagné vôtre Geolier. Il ne lui étoit pas permis de souffrir que personne vous parlât , & encor moins que quelqu'un pût vous faire visite : mais l'entrée de la prison ne peut-être

refusée à un certain nombre d'hommes charitables qui n'ont d'autre emploi que celui de venir consoler les prisonniers , ceux sur-tout qui doivent se préparer à une mort prochaine. Et , c'est-là le cas où vos ennemis & les miens veulent vous mettre , mais dont la reconnaissance veut que je vous tire , & ne craignez pas que ce que je fais pour vous m'expose à aucun péril. Lorsque vous serez éloigné de ces lieux , je ne tarderai pas à me faire connoître. N'ayant plus à appréhender pour vos jours , j'avouerai que c'est vous qui avez fait perdre la vie à mon Ravisseur , que j'allois être immolée à sa brutale violence , lorsque votre générosité vous a fait voler à mon secours ; que c'est à votre courage seul que je suis redevable de la conservation de mon innocence. Peut-être ma Famille sera-t-elle assez heureu-

reuse pour faire repentir les Parens du Marquis des criminels complots qu'ils ont formés contre vôtre i. Généreux Comte, souvenez vous que les momens vous font chers , fuyez promptement. Je vais me dépouiller de ces habits que j'ai pris pour me travestir. Ils vous serviront à pouvoir vous échapper sans peril de ces lieux. Vous trouverez au sortir de la prison deux hommes qui vous conduiront chez un de mes Parens. Vous prendrez-là d'autres habilemens , & vous vous rendrez incessamment au Port, où un Vaisseau doit mettre incessamment à la voile pour la Provence.

JE jugeai qu'il me seroit inutile d'opposer une plus longue résistance aux désirs de ma généreuse Liberatrice. Je quittai donc mes habits , pour prendre ceux qui avoient servi à son déguisement,

ment; &, après lui avoir exprimé ma reconnoissance par les plus vives actions de graces, je reçus ses adieux qu'elle ne pût me faire sans répandre bien des larmes.

JE trouvai, ainsi qu'elle me l'avoit dit, à la porte de la prison deux hommes, qui par des rues détournées me conduisirent à la maison d'un des Parens de Dona Clara. La premiere personne qui s'offrit à ma vûe, fut l'aimable Comtesse, qui, croyant pouvoir oublier en ma faveur les loix d'une trop sévère bienféance, se jeta à mon col, en me disant, que, puisque l'artifice de sa chere Sœur avoit réussi, elle n'avoit plus de vœux à former. Confus des marques de bonté dont cette Dame m'honoroit, je ne scavois où trouver des termes pour lui en témoigner ma gratitude, & la Comtesse paroifsoit être dans le même embarras. Non, généreux Comte;

me

me dit-elle, je n'entreprendrai point de vous faire des remerciemens qui soient proportionés aux obligations dont je vous suis redevable. Si j'ai quelque regret, c'est de n'avoir pû dérober à ma Sœur la gloire de ce qu'elle vient de faire. Je voulois avoir la consolation de briser vos fers. J'ai disputé cet avantage à ma Sœur, & ce n'est pas sans peine que je le lui ai cédé. Mais vous aviez été son Libérateur; & elle n'a pas voulu souffrir que vous düssiez à une autre qu'à elle vôtre liberté. Parlez, aimable Comte, les momens vous sont chers. Par une prompte fuite dérobez vous à la fureur de vos Ennemis. Si le Ciel exaucé mes vœux, il veillera à la conservation de vos jours, & il me fournira l'occasion de ne pas démeurer ingrate à vôtre égard. Et n'est-ce pas moi, Madame, lui répondis-je, qui me trouve accablé
de:

de vos bontés , & toute ma vie
ne doit-elle pas être employée à
en conserver le précieux souve-
nir?

Vous l'avouërai-je , mon ado-
rable Géneviéve , me dit le Com-
te en interrompant son récit , je
fentois qu'il étoit nécessaire que
j'eusse sans cesse présente à mon
esprit votre charmante idée , si je
voulois empêcher que la vûe de
l'aimable Comtesse ne fît quelque
impression sur mon cœur . Je ne
scâi si je me flatois , mais je croyois
démeler dans ses regards , & dans
les discours obligeans qu'elle me
tenoit , quelque chose de plus que
de la reconnoissance . Dans dif-
férêns entretiens que j'avois eu a-
vec elle , j'avois remarqué qu'elle
avoit donné bien des soupirs à mes
malheurs . Tantôt ses yeux , &
tantôt son visage se couvroit d'un
rouge modeste , lorsque mes regards
rencontroient les siens . Plusieurs
fois

fois elle m'avoit demandé, si, lors-
que j'aurois perdu toute espéran-
ce de vous voir rendue à mes
vœux, je ne laisserois pas que de
conserver toute la vivacité de mon
amour? Je vous laisse à juger les
réponses que je pouvois lui faire.
Me trompois je? mais je croyois
m'apercevoir que mes réponses,
qui lui disoient qu'en perdant tou-
te espérance mon amour ne per-
droit rien de son ardeur, ne lui plai-
soient pas. Mais la politesse pou-
voit-elle m'engager à trahir les sen-
timens de mon cœur? On ne peut
rien de mieux, repris-je, c'est-là
me dire en passant que je dois vous
tenir compte de votre fidélité,
parce qu'elle a été mise à des é-
preuves bien dangereuses. Eh bien,
je ne crains pas de vous pro-
mettre que vous n'aurez pas lieu
de m'accuser d'ingratitude. Mais
continuez, je vous prie; car il me
tarde de vous voir hors de Naples,

ou

où votre vie n'est pas en sûreté.
Je pourrois même ajouter que je
suis impatiente de vous voir faire
vos adieux à l'aimable Comtesse.

Et voilà une inquiétude, me répondit le Comte, qui m'est trop injurieuse pour que je vous la pardonne. Mais, quoiqu'elle ne soit rien moins que bien fondée, je veux bien cependant vous en tirer. J'aurai néanmoins encor une fois à vous parler de la Comtesse. Elle me fit prendre des habits de matelot pour me rendre sur le Vaissseau qui m'attendoit, & où je trouvai mes deux Domestiques. Nous ne fâmes pas plutôt éloignés du rivage qu'ils me présentèrent un écrin, dans lequel il y avoit, outre plusieurs bijoux, un portrait en mignature enrichi d'une douzaine de diamans d'un prix considerable. Et vous vous attendez peut-être, dis-je au Comte en l'in-

l'interrompant, que je vous demanderai de qui étoit ce portrait ? Ce n'étoit point celui de Dona Clara, j'en suis assurée. N'est-ce pas vous dire que je devine assez que ce ne pouvoit être que celui de la Comtesse, & je ne doute pas que vous n'ayez conservé avec soin un gage si précieux de son amour. Me feriez-vous la grace de me le montrer, pour que je juge combien il vous en a dû coûter de me demeurer fidèle ? Eh ! de grace, Madame, me répondit le Comte, ne me tenez pas des discours dont ma tendresse s'offense. Vous connoissez trop les sentimens de mon cœur, pour penser que ma constance m'ait coûté quelques combats. Mais souffrez que je reprenne le fil de mon histoire.

JE ne conservai pas long-tems le portrait dont je viens de vous parler, il fut la proye d'un Corsaire qui me chargea de chaines.

Le

Le sixième jour de notre navigation nous fûmes attaqués par deux Vaisseaux que nous ne pûmes éviter. L'on nous somma inutilement de nous rendre, nous nous disposâmes à vendre cherement notre vie. Après avoir fait plusieurs décharges de notre artillerie, nous ne craignîmes pas d'en venir à l'abordage. Mes deux courageux Domestiques combatirent à mes côtés, & sembloient moins occupés à se défendre qu'à parer les coups qu'on me portoit. Je dois leur rendre cette justice, que je n'ai jamais vu combattre avec tant de valeur & d'intrépidité; & il n'y eut que le grand nombre de nos ennemis, qui sembloient se multiplier à chaqu'instant, qui pût nous enlever la victoire. Mais comment aurions-nous pu l'obtenir? Il n'y avoit guères sur notre Vaisseau que vingt-cinq à trente hommes

mes en état d'opposer une vigoureuse résistance ; & nos ennemis étoient au nombre de plus de deux cent. La fin du combat fut que je me rendis , après avoir reçu dans le bras droit un coup de feu qui me fit tomber les armes des mains. Je fus porté sur un des Vaisseaux ennemis , & mis à fonds de cale , où l'on eut la cruauté de me charger de chaînes. Ce fut alors que j'ambitionnai le sort de mes deux fidèles valets , qu'une mort glorieuse ve- noit de dérober à un honteux es- clavage.

J'AUROIS voulu que le Cor- saire , entre les mains de qui je venois de tomber , m'eût laissé fi- nir ma miserable vie , sans me prêter aucun secours ; mais , ayant ordonné que l'on pança mes pla- yes , l'on ne pût le faire sans me dé- pouiller des vils habits de matelot , dont j'étois revêtu. On trouva sur moi

moi le riche écrin dont la Comtesse m'avoit fait présent. Il fut donné au Corsaire, qui, jugeant que je n'étois point ce que je paroissois, ordonna que je fusse séparé de la foule des esclaves parmi lesquels j'étois demeuré confondu, & voulut que l'on prît de moi un soin particulier: j'en fus redevable à sa cupidité que lui faisoit espérer qu'il tireroit de moi une rançon considérable.

Les ordres du Corsaire furent si bien exécutés que j'eus recouvré toutes mes forces, & que j'étois parfaitement guéri de mes blessures, lorsque j'arrivai à Thunis. Je fus exposé en vente comme mes autres compagnons d'infortune; mais, avec cette différence, que mon patron étoit résolu de ne me livrer qu'à un très-haut prix. Je pria le Ciel de ne pas souffrir que je fusse vendu à un maître, qui se fût dépourvu de tout sentiment d'hu-

ma-

manité: mes vœux furent exaucés.

JE fus vendu au plus riche Habitant de Thunis qui se laissa d'abord prévenir par ma figure. Il me demanda mon nom, ma naissance & mon País, voulut sçavoir à quoi j'avois été occupé durant ma jeunesse. Je lui répondis que j'étois un Gentilhomme François, & que je ne connoissois d'autres exercices que ceux qui servent à former la jeune Noblesse. Tu sçais donc monter à cheval, me dit Abbramin? (c'est le nom de mon nouveau Patron) mais pourrois-tu te charger d'en dresser quelques-uns? tu n'auras point d'autre emploi. Et, si tu t'en acquittes à mon gré, tu peux compter que tu n'auras pas lieu de te plaindre de ton esclavage. Je lui promis que je donnerois tous mes soins à le contenter, & je fus dès le même jour instalé dans ma

Time III.

K

nou-

nouvelle charge. J'eus la permission de choisir dans les écuries d'Abhramin les chevaux qui me paroissoient les plus propres au manège. Dans moins de deux mois je vins à bout de les dresser de façon que mon Maître en parût enchanté : & ce fut par-là que je commençai à m'insinuer dans ses bonnes graces.

Ma faveur s'acrut au point que je devins aussi cher à mon Patron, que si je lui avois été uni par les liens du sang ; mais les marques continuëlles que je recevois de sa bonté ne pûrent m'arracher à la profonde mélancholie où j'étois livré. Il s'en apperçût, & il m'en fit des reproches. Je vois, me dit-il, que tu regretttes jour & nuit ta Patrie ; mais tu te tromperois, si tu te flattrois de la revoir un jour. Tu m'es trop cher pour que je consente à t'éloigner de moi. Ainsi, puisque tu es destiné à passer tes jours avec

moi, ne songe qu'à profiter de mes bontés, & ne t'occupe que de tout ce qui peut servir à te distraire de tes chagrins. Dis moi, ne scias-tu pas jouër de quelques instrumens, je te procurerai tous ceux que tu me demanderas. Je lui répondis que mon cœur demeureroit fermé à la joye jusqu'à ce que le Ciel m'eût rendu une Amante que j'adorois ; qu'elle m'avoit été enlevée, & que c'étoit pour l'arracher d'entre les mains de son Ravisseur que j'avois quitté ma Patrie, & que j'avois déjà parcouru bien des païs. Mais, si toutes tes recherches, me répartit Abhramin, ont été jusqu'à présent inutiles, peux-tu te flatter d'en faire de plus heureuses ? Ainsi, crois moi, oublie ta maîtresse : je t'en donnerai peut-être bientôt une qui te dedommagera de celle que tu as perduë. Mais ce n'est pas sans dessein, ajoûta-t-il, que je t'ai de-

K 2 man

mandé si tu scavois jouér de quelques instrumens , j'ai un fille à qui je serai charmé que tu donnes des leçons. Je veux te la faire voir. Et , sans me laisser le tems de lui répondre , il me conduisit au logement de ses femmes , & ordonna que sa chere Fille vint avec sa Gouvernante.

JUGEZ , Mesdames , nous dit le Comte , quels sentimens d'admiration durent s'élever dans mon cœur à la vue de l'objet charmant qui s'offrit à mes regards. Vous la voyez devant vos yeux , c'est l'aimable Zomine. Ah , seigneur , reprit en rougissant la jeune Musulmanne , je vois que vous ne pouvez achever de raconter vos avantures sans y mêler le récit des miennes ; mais vous tairiez bien des preuves que je vous ai données de ma faiblesse , vous ne voudriez pas rapporter tout ce que j'ai fait pour ébranler vôtre constan-

stance; mais c'est-là un récit que je ferai d'autant plus volontiers qu'il servira à prouver qu'il ne fût jamais un Amant qui poussât plus loin que vous la fidélité. Vous allez juger, Madame, me dit la belle Zomine en m'adressant la parole, si les soupçons, qui vous ont allarmés, étoient bien fondés.

LE Comte vous a dit qu'il ne pût me voir sans quelque sentiment d'admiration, & c'est-là un compliment dont je suis peut-être redevable à sa politesse. Mais que sa vûe produisit sur mon cœur des impressions bien plus tendres! Je baissai les yeux, je soupirai, ce fut au dedans de moi-même un battement qui m'avoit été jusqu'alors inconnu, & dont je n'aurais pu me rendre la raison à moi-même. Je ne scavois pas que c'étoient-là les préludes d'un amour naissant. Mais je n'en dis

K 3 pas

pas assés , j'aimai d'abord avec paſſion ; car je ſentois que mon bonheur dépendoit de ne perdre jamais de vûe le cher objet qui s'ofſroit à mes yeux . Mon Père me dit qu'il vouloit que l'esclave , qu'il me présentoit , m'apprît à toucher de quelque instrument . Quoique je n'eusſe aucun goût pour la muſique , je me jettai cependant avec vivacité aux genoux de mon pere pour le remercier , & pour le prier que dès le même jour cet esclave , qu'il m'avoit amené , commençât à me donner des leçons , & qu'il fût uniquement occupé à m'inſtruire . N'étoit - ce pas là trahir ma paſſion , car quel autre nom puis-je donner aux mouvemens qui s'élevoient dans mon cœur , & qui me déroboient à moi même ?

Mon Pere , qui avoit pour moi une tendrefſe qui lui faifoit prévenir tous mes désirs , me promit que
je

je serois contente. Et, en effet, il fut réglé que je recevrois chaque jour quatre leçons; &, dès le lendemain, mon nouveau maître me donna ses premières instructions. Il choisit le clavecin comme étant l'instrument qui étoit le plus capable de m'amuser. Mais, pour me mettre en état de profiter de ses leçons, il étoit nécessaire qu'il m'apprit le François, qui étoit pour moi une Langue inconnue, & ce fut par-là qu'il commença. Je m'y appliquai avec d'autant plus d'ardeur, que je comprenois que sans le secours de cette langue il ne me seroit pas possible d'exprimer les sentimens de mon cœur, dont je ne voulois pas cependant faire un mistére à celui qui en étoit l'objet, quoique j'eusse bien pû m'en fier au langage que lui tenoient mes soupirs & mes regards. Mais j'étois désolée de voir que le Comte n'y repondoit pas

K 4 com-

comme je l'aurois souhaité. Son indifférence me desespéroit ; &, ce qui augmentoit ma douleur, c'est que je ne pouvois lui en demander la cause. Quel intérêt par conséquent n'avois-je pas à faire de rapides progrès dans la Langue qu'il m'apprenoit ? Le mot, *j'aime*, fut celui que je prononçai d'abord le mieux, c'étoit aussi mon cœur bien plus que ma bouche qui le prononçoit, & quel plaisir ne goûtois-je pas à le répéter ? Mille fois je l'avois déjà fait dire à mes yeux , & pourquoi ceux de mon aimable maître ne me répondoint-ils pas la même chose ? Mais je ne fus que trop tôt instruite de la cause de son insensibilité.

M O I N S de trois mois me suffirent, non seulement pour entendre , mais pour parler le François, si-non avec délicatesse, du moins avec une facilité dont j'aurois

rois été moi-même surprise, si je n'avois scû que c'étoit l'amour lui-même qui avoit pris soin de m'instruire. Mes regards seuls, mes soupirs, avoient jusqu'alors exprimé mon amour; mais je ne m'en tins plus à ces muets interprêtes: je ne craignis pas d'apprendre au Comte que je lui avois donné toute ma tendresse, & que je ne me croirois heureuse que lorsque je posséderois la sienne. Mais, hélas! pouvoit-il me l'accorder? Quel aveu, o Dieux, plus cruel que celui qu'il me fit? Puis-je l'entendre sans en mourir de douleur? Belle Zomine, me dit le Comte, je me croirois coupable d'un crime que je ne pourrois me pardonner à moi-même, si, pour prix des bontés dont vous m'honorez, je cherchois à vous tromper. Mon cœur ne peut être plus sensible qu'il l'est à tant de preuves réitérées que vous m'avez données de votre attachement.

K s ment.

ment. J'en sens tout le prix, & ma vie même je vous la sacriferois mille fois pour vous témoigner la reconnoissance dont je suis pénétré. Et pourquoi mon cœur n'est-il plus à moi? vous le posséderiez tout entier. Mais, charmante Zomine, je ne dois point vous le cacher, mon cœur n'est plus un bien dont je puisse disposer. Une Amante, que j'adore, en captive toute la tendresse. Mille sermens d'une fidélité inviolable lui engagent ma foi, & jusqu'au dernier soupir de ma vie chaque instant verra croître mon tendre amour. Non, jamais cette divine Amante, dont l'éloignement cause mon desespoir, n'aura à me reprocher que les sentiments de mon cœur ayant été partagés. Mais cette Maîtresse, répondis-je au Comte, que vous jurez d'aimer jusqu'au tombeau, vous promettez-vous de la voir rendue à vos vœux? Non, ne l'espérez pas:

pas. Vous m'avez dit que vous ne cherchiez pas à me tromper, vous venez d'être sincère avec moi. Vôtre sincérité mérite que je vous ouvre mon ame toute entiere. Si je vous parois cruelle, n'en n'accusez que la violence de mon amour. Non, je ne me sens pas assez généreuse, pour consentir que vous revoliez entre les bras de cette Amante que vous adorez. Je me servirai du pouvoir que j'ai sur l'esprit de mon Pere, pour obtenir, que, quelque rançon que vous lui offriez, jamais il ne permette que vous puissiez vous éloigner de ces lieux. Et que deviendrois-je, si j'étois condamnée à pleurer vôtre absence? Non, je ne survivrois point à un si cruel malheur! Vous aimez, quoique vous ne puissiez vous promettre de revoir un jour l'objet de vôtre tendresse; eh bien, je fçaurai aimer,

&

& j'aimerai constament, quoique
vous ayez la barbarie de me dire
que toujours votre cœur sera in-
sensible à mon amour. Ingrat,
ajoutai-je, en répandant un tor-
rent de larmes, pourquoi le fort
cruel, ennemi de mon repos, t'a-t-
il offert à mes yeux? Pourquoi es-
tu venu troubler la tranquilité de
mon cœur? Ne dois-tu pas crain-
dre que ma tendresse ne se con-
vertisse en haine & en fureur? Ah,
si ton ame n'est pas fermée à la
pitié, flate mes vœux de quel-
que espoir. Mais le Comte me
voyoit livrée aux transports de la
plus vive voleur; &, si la com-
passion lui arracha quelques sou-
pirs, elle ne pût l'engager à me
donner la moindre espérance. Ma
Gouvernante, qui étoit présente à
tous les entretiens que j'avois avec
le Comte, & qui craignoit que je
n'écoulassé trop la voix de mon
de-

LA VERTU, Livre VI. 229
desespoir, m'obligea de me retirer
dans mon apartement.

M A I S je n'y fus pas plus tran-
quille. Je ne repondois à tout ce
que ma Gouvernante me disoit
pour me consoler, que par mes
soupirs, & par mes pleurs. Com-
me elle n'entendoit point le Fran-
çois, elle ne pouvoit avoir que de
simples soupçons de la cause de
ma douleur. Elle conjecturoit bien
que j'avois quelque penchant pour
le Comte; mais pouvoit-elle s'ima-
giner que la passion, dont j'étois
enflammée, m'eut rendue sourde à
la voix de la raison? Elle me tour-
na de tant de façon qu'elle m'ar-
racha mes secrèts. Je dechargeai
mon cœur dans son sein, & je ne
rougis pas de lui faire l'aveu de
ma foiblesse. Elle jugea que ce
seroit inutilement qu'elle essayeroit
de me rappeler à mon devoir.
Loin de m'accabler de reproches,
elle ne songea, pour rappeler la

tran-

tranquilité dans mon cœur , qu'à flater mes désirs de quelque espérance. Elle me dit qu'assurée comme j'étois de la tendresse de mon Pere , je ne pouvois douter qu'il ne travailât avec ardeur à rendre le Comte sensible à mes vœux , & qu'il y pourroit réussir aisément ; que mon Amant se laisseroit infailliblement éblouir à la vue de la fortune brillante qui lui seroit offerte , & qu'il ne seroit pas assez enemi de son intérêt pour la refuser.

MAIS que ma Gouvernante connoissoit peu les généreux sentiment du Comte , & que j'en avois une idée bien différente de la sienne ! Ainsi , ne faisant aucun fond sur les espérances dont elle venoit de me flater , je continuai à me livrer à tout ce que la douleur a de plus affreux. Je tombai insensiblement dans une langueur , qui donna tout à craindre pour mes jours. Les Medecins furent

rent consultés ; mais comment au-
roient-ils pû soupçonner la cause
de mon mal ? L'habileté de leur
art ne pouvoit la leur découvrir,
& j'étois bien éloignée de les en
instruire. Mon Pere cependant se
desespéroit, il falut que ma Gou-
vernante lui apprit d'où venoit
cette langueur opiniatre dont je
ne pouvois guérir. Mon Pere,
charmé de sçavoir que mon mal ne
fût pas sans remède , après m'a-
voir fait de tendres reproches sur
mon silence , me fit espérer que
je n'aurois bien-tôt plus aucun
vœu à former. J'aime le Chré-
tien qui t'est cher , me dit-il , je
l'estime , & je crois que je ne puis
te choisir un Epoux plus propre
que lui à assurer ton bonheur. Je
ne crains pas qu'il refuse une for-
ture à laquelle ses desirs n'auroient
osé aspirer ; mais tu sçais , ma che-
re Fille , ajouta mon Pere , ce qu'e-
xige de moi mon zélé pour ma Reli-
gion.

gion. Il faut que ton Amant embrasse la loi de notre saint Prophète. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut mériter les richesses immenses que je lui destine. Je l'instruirai de mes intentions, & je ne doute pas de son ardeur à s'y conformer.

Mais je pensois autrement, & mes idées se trouverent plus justes que celles de mon Pére. Ses promesses & ses menaces ne purent ébranler la constance du Comte. Il répondit que la conservation de sa vie lui étoit moins chere que celle de sa religion; & que, dût-il être livré aux plus cruels tourmens, on ne pourroit jamais lui arracher un aveu contraire à sa Foi. Mon Pere, irrité du ton ferme avec lequel le Comte lui répondit, ordonna qu'on le chargeât de chaines, & qu'on l'accablât du travail le plus pénible. Ces ordres sévères furent

rent exécutés. Pûs-je l'apprendre sans éclater en plaintes & en murmures contre celui qui les avoit donnés? j'oubliai qu'il étoit l'auteur de mes jours, la voix de l'amour étouffa celle de la nature. N'écoutant que le courroux qui m'animoit, j'osai reprocher à mon Père sa cruauté. Et n'avais-je pas besoin de toute son indulgence pour qu'il me pardonnât les termes peu respectueux que la douleur m'arracha? Mais, passant ensuite à des mouvements moins furieux, je me jettai à ses genoux que j'arrosai de mes larmes, en le conjurant au nom de tout ce qu'il avoit de plus cher de rendre ses bonnes grâces à l'aimable Comte. Avez-vous pensé, lui dis-je, qu'une Amé aussi grande que la sienne ait pu se laisser effrayer par les menaces, où se laisser toucher par l'intérêt? Et quel sacrifice exi-

Tome III.

L.

giez

234 TRIOMPHE DE
giez-vous de lui? celui de sa Religion.
Mais, s'il est convaincu qu'elle est la
seule véritable, peut-il sans la
plus honteuse lâcheté l'abandon-
ner? Jugeons en par l'idée que
nous aurions d'un Musulman qui
renonceroit à la Loi de notre
saint Prophète, ne seroit-il pas pour
nous un objet d'horreur & de
mépris? Mais souffrez, mon Pe-
re, que cet esclave continuë à me
donner des leçons, peut-être réus-
sirai-je à le détromper de ses er-
reurs. Ah, que je crains bien plû-
tôt, ma chère fille, me répondit
mon Pere, qu'aveuglée par ton a-
mour, tu ne te laisses séduire par ce
Chrétien; mais, si tu prends intérêt
à la conservation de ses jours,
représente lui bien que sa vie est
attachée à son obéissance. Peut-
être que tes discours feront plus
d'impression sur son cœur que les
miens, & c'est dans cette espé-
rance que je consens que tu lui

par-

LA VERTU, *Livre VI.* 235
parles. Fais en sorte qu'il pro-
fite du délai que veut bien lui
accorder ma bonté.

JE ne répliquai point à mon
Pere, quoique je fûsse bien per-
suadée que je ne pourrois rien ga-
gner sur l'esprit du Comte. Mais
je venois d'obtenir qu'il ne seroit
plus chargé de chaines, & qu'il
ne seroit plus condamné à un tra-
vail dont je souffrois plus que lui-
même. J'allois jouir du plaisir de
le revoir. Cette consolante pen-
sée me fit oublier tous mes sujets
de douleur. J'avois dit à mon
Pere que peut-être viendrois-je à
bont de détromper le Comte de
ses erreurs, que j'étois bien éloign-
née de le croire ! Que je prévo-
yois bien au contraire que rien ne
lui seroit plus aisé que de me dé-
tromper des miennes ! Car j'ai
oublié de dire qu'il m'avoit donné,
au sujet de la Religion, bien des in-
structions qui m'avoient ouvert.

L. 2. l'es-

l'esprit sur plusieurs points, dont je commençois à démêler la fausseté. Mais je n'étois pas assez scrupuleuse pour craindre d'acheter au prix d'un mensonge la consolation de fuir les maux du Comte, & le plaisir de le revoir. Ainsi je n'hésitai point de flater mon Pere d'une trompeuse espérance.

IL me tint la parole qu'il m'avait donnée. Le Comte rentra en grâce, & eut permission de me continuër ses leçons de musique, (leçons au reste qui n'étoient qu'un prétexte qui nous fournissait l'occasion de nous entretenir.) Belle Zomine, me dit le Comte, c'est pousser trop loin vôtre pitié pour un malheureux. Vôtre Pere m'a dit que vous aviez mêlé vous soupirs & vos larmes aux prières que vous lui avez faites en ma faveur. Non, je ne mérite point ces marques d'une bon-

bonté compatissante. Rien ne m'attache à la vie, puisque je suis condamné à ne jamais revoir celle que j'adore. Et font-ce donc là, ingrat, répondis-je au Comte, les remercemens que tu viens me faire ? N'est-ce pas assez que tu sois insensible à mon amour, sans que tu te plaises à me parler de cette Rivale odieuse qui me ferme l'entrée de ton cœur ? Mais t'en demande-je trop, promets moi que lorsque tu auras perdu toute espérance de la voir rendue à tes vœux, j'occuperai dans ton cœur la place qu'elle y tenoit, & écoute ce que je veux faire en ta faveur. Tu ne peux espérer de te dérober de ces lieux que par la fuite, je favoriserai la tienne. Je scaurai te fournir des échelles de corde, tu t'en serviras pour monter sur les murs de ce jardin & pour en descendre. Tu choisiras le temps de la nuit, j'aurai soin de

238 TRIOMPHE DE,
te tenir toutes les portes ouvertes.
Je te donnerai une cassette rem-
plie de toutes mes piergeries. Tu
en vendras secrètement une par-
tie, & tu profiteras du pre-
mier Vaisseau qui fera voile pour
la France. Mais il faudra qu'en
attendant cet heureux moment tu
te tiennes caché chez quelque Mar-
chand de ta Nation. Mais, si je
consens à favoriser ta fuite, c'est
à condition que j'en serai la Com-
pagne. Dès que tu te seras éloï-
gné de ces lieux, j'obtiendrai de
mon Pere qu'il me conduise à un
jardin qui n'est éloigné que de quel-
ques pas des bords de la Mer, &
qui n'est qu'à une lieue de Thu-
nis. Et, pour que tu puisses aisé-
ment le connoître, souviens-toi que
tu y verras un pavillon qui est en-
tierement semblable à celui que
j'occupe ici. Ne viens m'enlever
que la veille de ton départ, & pro-
fite, s'il se peut, des ténèbres de la
nuit

nuit, pour que nous n'ayons aucune pour suite à craindre. Tu n'auras qu'à t'approcher du pavillon dont je t'ai parlé, aussi-tôt que tu auras prononcé mon nom, tu me verras me jeter entre tes bras. Réponds moi à présent, penses-tu qu'il y ait aucun de ces arrangements qui ne doive être suivi d'un heureux succès? Et crois-tu que je puissé te donner des preuves plus marquées de mon amour? Je consens, pour te suivre, à m'arracher d'entre les bras d'un Pere qui m'adore; &, toute la grace que j'attens de toi, c'est que tu ne me donneras ton cœur que lorsque tu auras perdu celui de ton Amante, ou que la Parque aura tranché le fil de ses jours. Exigeois-je trop du Comte? &, ce peu cependant que je lui demandois, il me le refusa en me répétant que la fidélité ne lui permettoit pas de faire changer d'objet à son amour. Cette réponse

L 4 n'au-

n'auroit-elle pas dû étouffer le mien ? Mais il n'en devint que plus ardent, & je ne rétraëtai aucune des promesses que je venois de faire au Comte. Je le pressai même de hâter les momens de sa fuite.

Si ma passion avoit pû se contenter de toutes les marques qu'il me donna de sa vive reconnoissance, je n'aurois rien eu à désirer; mais, à ces sentimens de gratitude, pour quoi ne pouvoit-il mêler un peu d'amour? Que n'en prenoit-il du moins les semblans? Quel plaisir n'aurois-je pas eu à être trompée? Etoit-ce donc là un si grand bien pour qu'il me fût refusé, & je ne pûs cependant l'obtenir? Me voilà donc déterminée à suivre un Amant qui n'a pour moi que de l'indifférence. Peut-être ma foibleffe seroit-elle excusable, si j'avois pû raisonnablement me flater que cette indifférence eût pû un jour faire place

ce à l'amour le plus tendre? mais quel sujet avois-je de l'espérer? N'étois-je pas, helas, trop assurée du contraire? Mais j'acheve en peu de mots mon récit. Je tins au Comte la parole que je lui avois donnée, parce que mes volontés étant autant respectées, que celles de mon Pere, je ne trouvai aucun obstacle aux mesures que j'avois prises.

JE m'attendois bien que mon Pere frémiroit de rage en apprenant qu'un esclave qu'il cherissoit tendrement, & en qui il avoit mis toute sa confiance, lui étoit échapé. J'en parus moi-même inconsolable au point que je me mis au lit. Ma feinte douleur eut le succès que je m'en promettois. Ma Gouvernante s'empressa à la calmer; mais durant deux jours je m'obstinai à ne vouloir prendre aucune nourriture. Mon tendre Pere eut beau me faire les plus pressantes instances,

L 5 ces,

ces, j'y fus sourde comme je l'avois été à celles de ma Gouvernante. Je répétois sans cesse que je ne serois contente, que, lorsque je serois éloignée des funestes lieux, où j'avois vû pour la première fois celui dont la fuite faisoit couler mes larmes. C'en fut assez pour engager mon Pere à me proposer de me conduire à la campagne. Et c'étoit-là l'offre que je prévoyois qu'il ne manqueroit pas de me faire, aussi il ne faut pas demander avec quelle ardeur je l'acceptai, & il en étoit tems. Tout avoit réussi au gré des desirs du Comte. Le Consul de sa Nation, chez qui il s'étoit tenu caché, & à qui il s'étoit confié, lui avoit appris qu'un Vaisseau étoit prêt à faire voile pour la Provence. Quelle nouvelle plus consolante pour le Comte ! Les momens lui étoient chers, & il profita de ceux qui lui restoient. Accompagné de trois ou

ou quatre hommes de résolution & de courage , qu'il avoit mis dans ses intérêts par ses libéralités , il se rendit durant la nuit , ainsi que nous en étions convenus , à la maison de plaisir où j'avois été conduite. Je ne fis pas languir son impatience. Dès que je lui eûs entendu prononcer mon nom , je sortis à la hâte de mon apartement ; & , pour n'avoir pas à passer par la chambre de ma Gouvernante , quoique je fusse assûrée que depuis plus de deux heures elle fût enservie dans un sommeil profond , aussi bien que les autres femmes qui me servoient , je descendis par un escalier dérobé pour venir me jeter entre les bras du Comte. Il me porta jusqu'à la barque , qui nous attendoit au bord de la Mer , & qui nous conduisit au Vaisseau sur lequel nous devions nous embarquer. Mais , avant que d'y arriver , le Comte me fit prendre des ha-

habits d'esclave, & me dit qu'il faloit que je passasse pour sa sœur. Je ne fus point surprise de cette précaution, lorsqu'il m'eût apris que le Vaisseau, qui devoit nous porter en France, apartenoit au généreux Hagdi, Corsaire de Thunis, qui n'auroit pas assurément consenti à me recevoir sur son bord, s'il avoit eu quelque soupçon de ma naissance. C'est ainsi que je me suis arrachée pour toujours du sein de ma Patrie. Les Dieux qui vouloient vous rendre un Amant bien digne de toute votre tendresse, me dit la belle Zomine en m'adressant la parole, ont permis que nous ayons été écartés de la route que nous tenions, & que nous ayons été jettés sur ces côtes par une tempête qui nous a forcés de nous jeter dans une chaloupe, & de nous laisser conduire au gré des vents & des flots. Vous ne vous plaindrez pas sans doute de cet orage

ge que nous avons eu à effuyer ,
puisque c'est à lui que vous devez
le plaisir de revoir le plus ten-
dre & le plus fidèle de tous les
Amans.

C'e s t ainsi que la belle Zomine
finit son récit. Que l'on juge com-
bien il dût servir à augmenter ma
tendresse pour l'aimable Comte.
Pûs-je l'entendre , sans me repro-
cher mille fois les soupçons qui a-
voient allarmé mon injuste jalou-
sie ? De combien de caresses n'acca-
blai-je pas celle qui venoit de remet-
tre la tranquilité dans mon cœur ?
Que je me serois crû heureuse , si
j'avois pû faire passer dans le sien
une partie de la joye dont j'étois
transportée. Aimable Zomine , lui
dis-je , dès qu'elle eût achevé de par-
ler , je n'oublierai pas que je vous dois
le bonheur dont je joüis. Promet-
tez-moi de le partager avec moi.
Vous m'avez dit que ce n'étoit pas
votre dessein de retourner dans

vôz .

vôtre Patrie, & je ne vous le conseille pas. C'est le Comte, c'est moi-même, qui ose vous en conjurer avec instance, déterminez vous à passer vôtre vie avec nous. Les liens de l'amitié la plus tendre nous uniront. Je n'ai pu vous refuser la mienne toute entière, peut-être ne vous paroîtrai-je pas indigne de la vôtre? Donnez moi le tems de la mériter. Ma félicité seroit imparfaite, si vous ne me laissiez jouir du plaisir de vous posséder.

LE Comte joignit ses prières aux miennes, & il les accompagna d'un ton si persuasif & si touchant, que l'aimable Zomine nous promît de ne pas se séparer de nous. J'ai dit qu'elle avoit déjà reçu les premiers principes de notre Religion, & qu'elle commençoit à voir la fausseté de la sienne. Elle nous déclara, que, dès que nous serions arrivés en France, son dessein étoit d'achever de se faire instruire, & de

de se renfermer ensuite dans un Couvent, où elle étoit déterminée de passer le reste de ses jours; & qu'elle y feroit contente, si elle avoit souvent la consolation de nous voir; & que, pour pouvoir jouir chaque jour de ce plaisir, elle ne quitteroit point la Ville où nous serions notre séjour ordinaire.

JE me promettois qu'il me feroit facile de lui faire changer de sentiment, & j'étois résoluë d'y donner tous mes soins; car je me sentois si tendrement liée à l'aimable Zomine qu'un moment de son absence eût été pour moi un véritable sujet d'affliction. Que ne m'eût-il été permis de ne jamais me séparer de mes autres Compagnes de voyage. Il étoit déterminé que Sam & Julie ne me quitteroient point; mais le moment aprochoit où j'allois faire d'éternels adieux à la chére Rosalie. Dom Carlos, qui brûloit pour elle de l'amour le plus vif & le plus ten-

tendre, fit d'inutiles efforts pour ébranler la résolution qu'elle avoit formée, de reprendre les liens sacrés qu'elle avoit rompus en s'échapant de son Couvent. Elle y voulut rentrer, & elle s'adressa pour cela au Directeur du Monastere où elle avoit fait profession. C'étoit un Ecclésiastique d'une piété & d'une vertu exemplaire, qui, édifié du pieux dessein de mon Amie, lui donna les moyens de l'exécuter sans qu'elle eût aucune humiliation ou aucune pénitence à craindre. Il agit de concert avec Madame l'Abbesse, Parente de l'aimable Rosalie, & qui fut charmée de revoir une chere Nièce qu'elle aimoit tendrement, & dont l'éloignement lui avoit fait verser bien des larmes. Combien n'en répandis-je pas, lorsqu'il falut m'arracher d'entre les bras de cette chere Compagne de mon esclavage & de mes infortunes? Je l'accompagnai jusqu'au Couvent

LA VERTU, *Livre VI.* 249
vent, d'où elle avoit été enlevée
par l'infortuné Dom Diego.

J'EUS peu de jours après d'autres
adieux à faire qui me firent répandre
encor quelques larmes. Mes deux
généreux Libérateurs, Dom Carlos
& Dom Inigo, retournerent dans
leur's Familles. Ma reconnoissance
auroit murmuré, s'ils n'avoient con-
sentî à en recevoir quelques mar-
ques; & j'étois en état de leur en
donner de bien généreuses. Je
n'avois encor rien perdu des ri-

LE desir de revoir nôtre Patrie
nous fit hâter nôtre départ de Ca-
dix, où rien ne pouvoit plus nous
retenir. Nous profitâmes du pre-

Tome III. M mier

mier Vaisseau qui fit voile pour la Provence , où nous voulions reconduire la Marquise. Elle n'oublia rien pour engager Hagdi à retourner à Thunis ; mais ce généreux Corsaire , dont j'ai rapporté tant d'actions merveilleuses , & à qui le Comte s'étoit lié de l'amitié la plus étroite , voulut être le compagnon de notre voyage. Je m'étois éprise pour lui d'une si forte estime que je lui fis un gré infini de cette résolution. Nous arrivâmes à Toulon sans que notre navigation eût été marquée par aucun événement fâcheux. Quelque envie que nous eussions de nous rendre promptement en Bretagne , nous fûmes obligés de céder aux instances que nous fit la Marquise pour nous retenir plusieurs jours. La première nouvelle qu'elle apprit fut que la cruelle Baronne de Fondreville sa Parente étoit morte dans les transports du plus affreux desespoir ; mais

mais que sa mort n'avoit pas empêché qu'on ne lui eût fait son procès , & que tous ses biens avoient été ajugés aux parens du Marquis , & qu'ils en avoient été mis en possession. Ils n'avoient pu encor être instruits de la mort d'un Fils qu'ils adoroient. Ils espéroient même de le revoir châque jour rendu à leur tendresse. Pourrois-je exprimer l'excessive douleur où ils se livrèrent , lorsque la Marquise s'offrit à leurs yeux , & qu'elle leur apprit la déplorable fin de son tendre & cher Epoux. Ce ne furent que cris , que gémissemens , que pleurs , & que soupirs. Non , jamais je ne vis de spectacle plus attendrissant. J'en étois émuë au point , que , loin de songer à essuyer les larmes de mon Amie , je ne pouvois retenir les miennes. J'aurois bien voulu pouvoir passer quelques mois avec elle , peut-être aurois-je réussi à calmer un peu sa douleur ; mais ma ten-

M 2 dresse

dresse pour ma chere Parente me rapelloit auprès d'elle. Par les lettres que je lui avois écrites , dès que je fus arrivée à Cadix , j'avois pris soin de la tirer de la cruelle incertitude où elle étoit sur mon triste sort. Je lui avois marqué que j'espérois de jouir bientôt du plaisir de me jeter entre ses bras , & que je hâterrois mon départ autant que je le pourrois. Le Comte avoit aussi écrit à Monsieur de Montin son Oncle , & l'avoit instruit de la route que nous prendrions pour nous rendre à Saint-Malo. Nous avions eu tant de perils à effuyer sur mer que nous nous étions déterminés à ne plus nous y exposer.

La Marquise à qui nous avions fait part de notre dessein nous fit fournir deux Berlines. Je montai dans une avec Zomine , & j'obligeai le Comte à prendre place auprès de nous. Salim & Julie occupèrent l'autre. Mais la Marquise ne s'en.

s'en tint pas là. Outre une femme de chambre qu'elle me donna, elle voulut que nous fussions accompagnés de quatre Domestiques, qui avoient ordre de ne revenir à Toulon que lorsque nous serions arrivés en Bretagne. Ce ne fut pas sans verser bien des pleurs que je pûs me séparer de cette tendre & généreuse Amie; mais j'avois une main bien chére pour les essuyer, c'étoit celle de l'aimable Comte. Il s'ennivroit du plaisir de me voir, & je lui laissois lire dans mes yeux que ma joye étoit bien égale à la sienne. Quel l'on s'imagine tout ce que deux cœurs épris du plus tendre amour peuvent se dire. Nous ne cessions de nous le répéter, & nos regards & nos soupirs en disoient encor plus que nos discours. Les journées entières n'avoient pas pour nous la durée d'un moment. Comment aurois-je pû m'apercevoir de la longueur du chemin? Aussi fis-je

M. 3 un

un voyage de plus de deux cent lieuës sans qu'il m'en eût coûté un seul instant d'ennui.

ME voilà enfin renduë à ma chère Patrie , & de quel bonheur n'y étois-je pas attenduë? Le Comte m'avoit appris que les sentimens de ma Parente à mon égard étoient bien changés , qu'elle m'avoit rendu toute sa tendresse , & que mon enlèvement l'avoit livrée au plus affreux desespoir. Ainsi j'étois assurée de la joye que lui alloit causer mon retour , mais elle faillit à lui être venduë bien cherement. Elle étoit dans son Château avec Monsieur de Montin, qui lui faisoit compagnie , lorsque nous y arrivâmes. Sa tendresse la fit voler à ma rencontre. Je n'étois pas encor descendue de carosse , que mille fois elle avoit déjà répétré mon nom. Chere & aimable Geneviève , ne cessoit-elle de crier en me tendant les bras , ah ! je ne mourrai donc pas

pas sans avoir eu la consolation de vous revoir? Le Ciel vous rend donc à mes vœux? Ah! je n'en n'ai plus à former. Mais je me fus à peine jettée à son col, qu'après m'avoir tenuë quelques moments tendrement embrassée, en arrosant mon visage de ses pleurs sans avoir la force de proferer une seule parole, je la sentis s'évanouir entre mes bras; &, sans le prompt secours que ses femmes lui prêtèrent, j'aurois eu le chagrin de la voir tomber à mes pieds. Elle fut portée sur un lit, où elle demeura plus d'une heure entière sans donner que quelques foibles signes de vie, & il ne falut rien moins que les remedes les plus violens pour lui faire reprendre l'usage de Sens. Ma chere Geneviéve, me dit-elle lorsqu'elle fut revenuë à elle-même, jugez par ce qui vient de m'arriver du desespoir où a dû me livrer votre enlèvement; mais, dites moi,

oublierez-vous mille sujets de plaintes que je vous ai donnés. Ah! Madame, m'écriai je en me jettant sur une de ses mains, que je bai-sai mille fois, les marques que je reçois de votre tendresse ne laissent de place en mon cœur qu'aux sentimens de la plus vive reconnoissance, & qui durera autant que ma vie.

M A Parente ne me répondit que par de nouvelles caresses dont elle m'accabla, tandis que le Comte en recevoit d'aussi tendres de la part de son cher Oncle le vieux Monsieur de Montin. Je présentai ensuite à Madame de Rambert mes chères Compagnes de voyage, & j'eus la consolation de la voir s'empresser à leur donner mille marques de sa bonté. Ce ne furent durant plusieurs jours que divertissemens & que réjouissances, qui furent faites à l'occasion de notre heureux retour. Je laissai au Comte le soin de

de hâter le moment de nôtre union. Son impatience ne languit qu'autant de tems qu'il en faloit pour en faire les préparatifs. Monsieur de Montin & Madame de Rambert se disputerent à l'envie à qui ferroit éclater le plus de magnificence. Nôtre mariage fut célébré avec une pompe dont on n'avoit guéres vu d'exemple. Ce furent durant quinze jours des fêtes superbes, auxquelles toute la Noblesse des environs vint prendre part.

Devenue l'heureuse Epouse du Comte de Bressol, j'aurois voulu que mes chères Amies eussent partagé avec moi cet état de prospérité & d'abondance, qui m'étoit assuré. Mais Salim & Zomine ne demandoient qu'à être instruites & à se faire bâtiser, pour se renfermer ensuite dans un Couvent. La conversion de la premiere étoit déjà bien avancée, & la seconde convenoit des erreurs les plus grossières.

fières de sa Religion. Ainsi elles furent bientôt assez éclairées des vérités de notre Foi, pour mériter d'être régénérées dans les eaux du Bâtime. Ce fut l'Evêque de Saint-Malo lui même qui en voulut faire les cérémonies. L'exhortation touchante qu'il adressa à ces deux ferventes Cathécuménas ne leur laissa plus de goût que pour la retraite. Nous fîmes en vain nos efforts, le Comte & moi, pour retarder du moins l'exécution de leur pieux dessein, il falut nous rendre à leurs instances. Monsieur de Montin avoit une sœur qui étoit Supérieure des Dames de Sainte-Marie, il ne crût pas pouvoir confier mes deux Amies en de meilleures mains. Elles n'eurent pas plutôt appris que l'on avoit fait choix pour elles du Couvent où elles vouloient passer leur vie, que, sans se laisser attendrir par les pleurs que je répan-dois, elles volerent où leur piété les

les apelloit. Leur ferveur mérita que l'on abregeât le tems de leurs épreuves. Elles reçurent le voile qu'elles avoient demandé avec ardeur, & elles eurent la consolation de prononcer une année ensuite leurs vœux le même jour.

IL ne me reste de mes Compagnes d'esclavage que la seule Julie, qui continua à m'éduquer, autant par la sainteté de ses discours, que par celle de ses exemples. C'est elle qui, pour que je puise me rappeler à chaque instant le souvenir des faveurs spéciales, dont je suis redévable à la bonté du Ciel, m'a engagé à écrire les Avantures que je viens de raconter. Je ne me suis déterminée à les présenter au Public, que parce que je suis persuadée qu'il ne trouvera rien dans ces Mémoires, qui ne soit propre à lui inspirer & l'horreur du vice & l'amour de la vertu.

FIN DU TOME TROISIEME.

108. EINWALDUS ET AL.

109. EINWALDUS ET AL.

110. EINWALDUS ET AL.

111. EINWALDUS ET AL.

112. EINWALDUS ET AL.

113. EINWALDUS ET AL.

114. EINWALDUS ET AL.

115. EINWALDUS ET AL.

116. EINWALDUS ET AL.

117. EINWALDUS ET AL.

118. EINWALDUS ET AL.

119. EINWALDUS ET AL.

120. EINWALDUS ET AL.

121. EINWALDUS ET AL.

122. EINWALDUS ET AL.

123. EINWALDUS ET AL.

124. EINWALDUS ET AL.

125. EINWALDUS ET AL.

126. EINWALDUS ET AL.

127. EINWALDUS ET AL.

128. EINWALDUS ET AL.

129. EINWALDUS ET AL.

130. EINWALDUS ET AL.

131. EINWALDUS ET AL.

132. EINWALDUS ET AL.

S 2168(3)

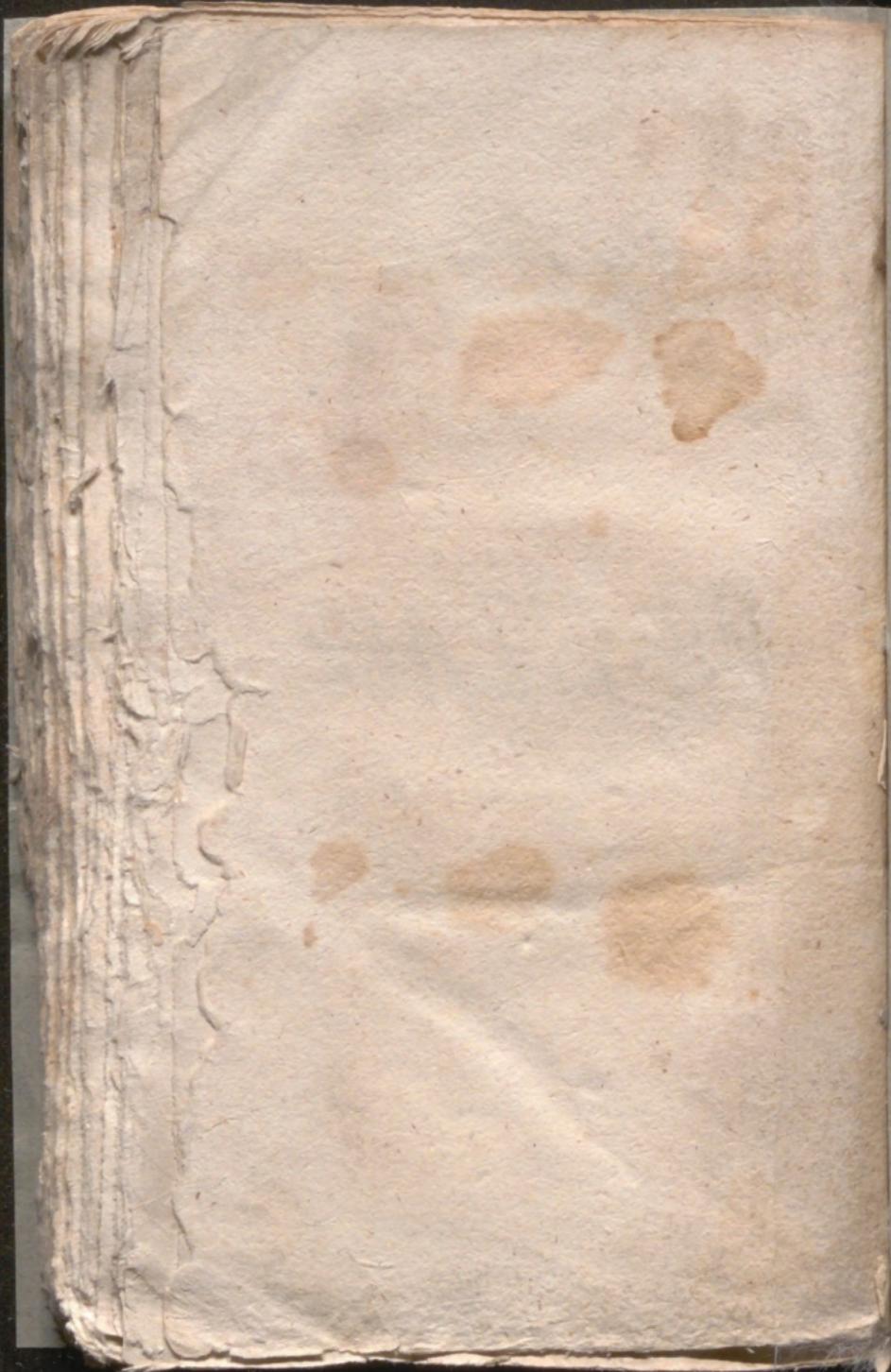
MZ-S 2168
s (3)

Dl 2382

ULB Halle
006 911 633

3







L E
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.

TOME III.



A LA HATE,
Chés **JEAN GALLOIS.**
M. DCC. XLI.

